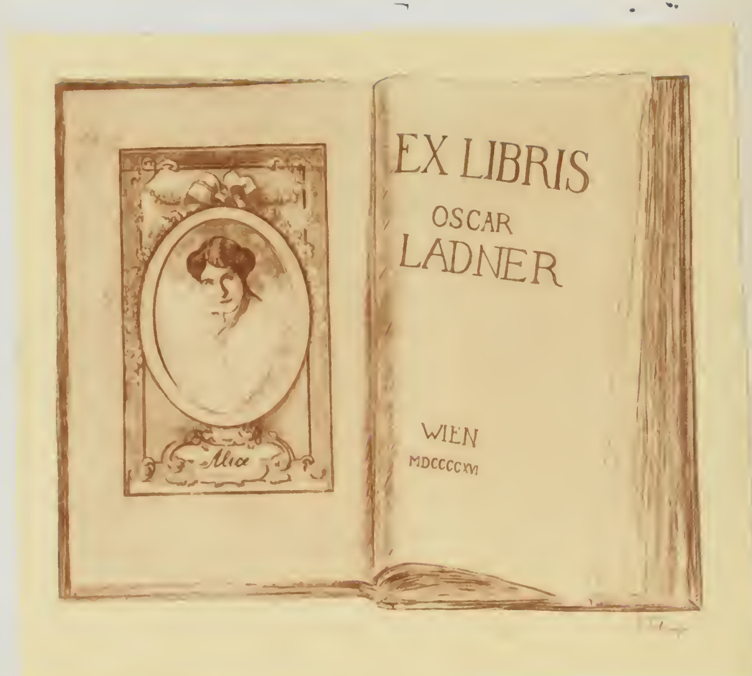

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI

452

w/ plates
before letters

3 volumes
+ 48 plates

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN VII.



Des Bois misterieux des Vallons Solitaires
Il nous fait envier le tranquille Bonheur
D'une Grace naïve embellit ses Bergeres,
Et prête à ses Bergers les Vertus de son cœur

DORAT

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

AN VII — 1799.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Un bon livre ne sauroit être trop multiplié; aussi n'ai-je pas hésité à donner cette édition des Œuvres complètes de Gessner, malgré le grand nombre de celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Peintre inimitable de la nature, Gessner plaît à tous les goûts, à tous les âges : les remords qui déchirent le farouche meurtrier d'Abel, les regrets de la première famille du genre humain, arrachent des larmes à celui qui vient de sourire aux naïfs et délicieux tableaux qu'offre Daphnis, qu'offrent la plupart de ses Pastorales.

Une nouvelle édition de cet excellent livre ne peut donc manquer d'être

accueillie favorablement, sur-tout si l'éditeur s'applique à y réunir l'élégance et la correction, et s'il parvient à lui donner un degré de supériorité qui la caractérise et la rende préférable à toutes celles qui ont précédé. C'est ce que j'ai tâché de faire dans celle-ci, et le public éclairé appréciera mes efforts *.

---

* Les cinquante-une gravures qui ornent cette édition, devoient servir exclusivement à celle que j'ai fait imprimer à Dijon en 1795, 4 vol. petit in-8°; mais plusieurs personnes de beaucoup de goût m'ont observé qu'une aussi intéressante collection de gravures méritoit une édition plus importante, d'un caractère plus grand, et d'un format plus convenable à toutes les bibliothèques : c'est ce qui m'a déterminé à faire imprimer celle-ci. Elle est sortie des presses du citoyen *Crapelet*, à qui on doit d'autres éditions justement estimées, et qui, de concert avec moi, n'a rien négligé pour qu'elle fût de la correction la plus parfaite. On aura en conséquence le choix entre cette

Au mérite d'une belle exécution, cette édition joint celui d'être plus complète que toutes les précédentes, sans même excepter la grande édition en trois volumes in-4° ornée d'estampes dessinées par Le Barbier, dans laquelle on a omis la préface que Gessner avoit mise à la

---

édition contenant les premières épreuves des figures, et celle de Dijon qui est d'un moindre prix et dont les gravures sont aussi de très-bonnes épreuves, les deux éditions ayant été tirées à petit nombre.

Au lieu de mettre une estampe à chacune des Idylles dont toutes n'offrent pas le même intérêt, j'ai préféré de les doubler dans chaque chant de Daphnis et du premier Navigateur, et de les tripler dans chacun de ceux de la Mort d'Abel; ces trois poëmes présentant une multitude de tableaux, et le dernier, sur-tout, pouvant fournir un sujet de gravure presque à chaque page. Cette distribution a l'avantage de ne donner que des gravures intéressantes, et de les répartir plus également dans chacun des volumes.

tête de la Mort d'Abel, ainsi que celles de l'estimable traducteur Huber pour les Idylles et la Mort d'Abel, qui méritoient cependant de ne pas être laissées de côté. J'ai dû rétablir ces morceaux et quelques autres qui manquoient, soit dans l'édition in-4°, soit dans celles en plus petit format. Dans le quatrième volume j'ai ajouté une courte notice sur la vie et les ouvrages de Gessner, extraite de celle de M. Hottinguer, publiée à Zurich en 1797, et quelques morceaux de peu d'étendue, ouvrages de la première jeunesse de Gessner, qui pourront servir à marquer le développement et la gradation de ses talens poétiques.

On connoît l'édition qu'il publia de ses Idylles et d'une partie de ses autres ouvrages, à Zurich, 1777-78, en allemand, et 1773-77, en français, 2 vol. in-4°. Cette édition a le mérite singulier

de contenir la majeure partie des poésies de ce grand homme, imprimées chez lui, et ornées d'estampes très-pittoresques dessinées et gravées par lui-même avec ce sentiment qui lui inspira ses Pastorales [1]. Lorsqu'il préparoit l'édition française, ses liaisons avec Diderot [2] lui firent naître le desir d'obtenir de cet homme célèbre quelqu'ouvrage qu'il pût imprimer avec ses Pastorales. Il vou-

---

[1] Ses éditions in-8° sont plus complètes, et ont aussi des ornemens de gravure exécutés entièrement par lui-même, mais avec moins de soin et d'élégance que dans son édition in-4°, où ces ornemens sont d'ailleurs en bien plus grand nombre.

[2] Je tiens cette anecdote de M. Meister lui-même; et néanmoins, dans la Vie de Gessner qu'il a traduite de l'allemand de M. Hottinguer, il est dit que les deux Contes furent offerts par Diderot. Au reste, qu'ils aient été offerts par l'un des deux amis, ou demandés par l'autre, peu importe.

lut que de l'amitié qui unissoit deux hommes de lettres, il résultât quelque nouvelle jouissance pour les amateurs éclairés de la littérature. Diderot se défendit long-temps, et lui répondit qu'il n'écrivoit point de Pastorales ; que la tournure de son esprit ne se prêtoit aucunement à ce genre d'ouvrages. Enfin l'amitié l'emporta, et Diderot écrivit ses deux Contes si connus, dans lesquels on apperçoit à la fois et l'homme sensible et le philosophe profond. Gessner ne manqua pas de les joindre à son recueil d'Idylles, avec un court avertissement qui en indiquoit l'auteur *.

* Les deux Amis de Bourbonne, et l'Entretien d'un père avec ses enfans sur le danger de se mettre au-dessus des loix. Ces deux Contes sont dans le quatrième volume, avec l'avertissement de Gessner, et le portrait de Diderot gravé par Saint-Aubin, d'après un dessin très-ressemblant fait d'après nature par L. Michel Vanloo.

La plupart de ceux qui ont réimprimé les Œuvres de Gessner, ont donné les deux Contes sans l'avertissement, de sorte que beaucoup de lecteurs ignorent que Diderot en est l'auteur. D'autres, ceux qui ont dirigé l'édition en trois vol. in-4° ont mal-à-propos supprimé ces pièces intéressantes. Ils n'ont pas apperçu que Gessner, en les joignant à ses propres écrits, a en quelque façon imposé à la postérité l'obligation de ne plus les en séparer.

Je suis d'autant plus empressé à suivre les intentions de Gessner, que j'ai la satisfaction d'offrir au public ces deux Contes tels que Diderot a voulu qu'ils fussent à l'avenir réimprimés. J'ai été assez heureux pour me procurer un manuscrit corrigé par lui-même *, et dans

---

* Employé d'abord pour mon édition de Dijon, 1795, ce manuscrit est le même qui a

lequel se trouvent plusieurs additions assez importantes qui donnent un nouvel intérêt à son ouvrage, et qui seules justifieroient l'idée que j'ai eue de faire cette réimpression. Leur authenticité ne peut être mise en doute, parce qu'elles sont toutes entièrement écrites de la main de Diderot lui-même.

---

servi ensuite à l'éditeur des Œuvres de Diderot, en 15 vol. in-8°.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR,

qui se trouve à la tête de l'édition des Idylles, publiée en 1762.

L'ACCUEIL favorable qu'on a fait en France à la traduction de la *Mort d'Abel*, m'enhardit à donner aujourd'hui la traduction des Idylles du même auteur. Dans la vue de sonder le goût du public, j'en avois inséré deux dans l'avertissement qui précède le poëme d'Abel. Il m'a paru qu'elles étoient assez généralement goûtées. J'ai corrigé avec soin ces deux morceaux, et je les redonne aujourd'hui avec le reste de l'ouvrage, composé de vingt idylles et de quatre petits poëmes qui, par leur objet et par le ton qui y

règne, ne peuvent guère être réunis sous un titre plus convenable que celui de *Poëmes champêtres*.

Les Idylles sont le second ouvrage de Gessner et celui qui a mis le sceau à sa réputation, déjà commencée par le poëme pastoral intitulé *Daphnis*. Elles ont eu en Allemagne un succès plus brillant peut-être que celui d'Abel: du moins les applaudissemens ont-ils paru plus vifs et moins interrompus par la voix des critiques. Je suis bien loin de vouloir tirer de-là aucune conséquence pour la comparaison des deux ouvrages. Une réputation naissante est ordinairement mieux accueillie qu'une réputation faite; et il suffit peut-être que la mort d'Abel ait paru depuis les Idylles, pour qu'elle ait été moins louée et plus critiquée.

Le poëme a pour lui la noblesse du genre, la grandeur du sujet, l'inven-

tion et la disposition du plan qui réunit la richesse et la simplicité, enfin l'art avec lequel l'auteur a su rassembler dans le même ouvrage les peintures sublimes de l'épopée, les graces naïves de la pastorale, et le pathétique du roman le plus intéressant. Les idylles n'ont pas tous ces avantages : je crois cependant pouvoir assurer qu'on y reconnoîtra l'empreinte du même génie. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que Gessner a traité le genre de l'idylle d'une manière neuve, en évitant également et la rusticité dans laquelle sont tombés quelques anciens, et les lieux communs poétiques tant rebattus par leurs serviles imitateurs, et la fade galanterie que les modernes y ont si souvent substituée.

Il se vante dans sa préface d'avoir pris Théocrite pour modèle. Si j'ose dire ce que j'en pense, il a fait beaucoup

mieux ; il a observé la nature et il l'a peinte. Il a du moins sur ce poëte l'avantage que les modernes en général ont presque toujours sur les anciens, qui réussissent pour l'ordinaire beaucoup mieux dans l'expression des détails que dans l'art de les arranger convenablement et d'en composer un tableau intéressant. On a quelquefois peine à deviner quel objet se sont proposé Théocrite et Virgile dans leurs pastorales ; et leurs ouvrages manquent souvent de dessein, d'unité, et presque toujours d'intérêt. Gessner, en louant les anciens, s'est bien gardé de les imiter sur ce point. S'il a peint comme eux la nature, il a certainement choisi avec plus de goût les objets de son imitation. Il s'est encore plus écarté de Théocrite dans une autre partie, qui distingue bien avantageusement le poëte allemand de tous les auteurs qui

se sont exercés avant lui dans le genre pastoral, soit anciens, soit modernes; c'est la partie des caractères et des mœurs de ses bergers. Combien les sentimens d'honnêteté et de vertu, qu'ils expriment d'une manière si naïve et si touchante, ne sont-ils pas préférables aux raffinemens mystiques et aux délicatesses puériles que les poëtes italiens et français ont mis dans la bouche de leurs bergers et de leurs bergères?

Ces auteurs semblent avoir cru que des bergers ne peuvent parler que d'amour, et la plupart des critiques modernes qui ont traité de la nature de l'éclogue, ont raisonné conformément à cette opinion. Gessner est peut-être le premier qui ait donné au genre pastoral toute l'étendue dont il est susceptible, et qui ait peint ses bergers comme des hommes, sujets à tous les besoins et à toutes les affections de l'humanité.

Pères, enfans, époux, amis, tous ces liens dont la nature a fait les premiers fondemens de la société, ne leur sont point étrangers. Ils sont pauvres, ils deviennent vieux, leur pauvreté et leur vieillesse ne les rendent que plus intéressans. La générosité, la bienfaisance, l'amour paternel, la tendresse filiale, le respect pour la divinité, la douce joie qui accompagne l'innocence, sont des sentimens qui ne leur sont pas moins familiers que l'amour. Leurs entretiens présentent par-tout le tableau de la vertu parée des graces de la naïveté, et l'ouvrage fait aimer l'auteur.

A l'égard de la partie purement poétique des idylles, il me semble que peu d'écrivains ont porté le mérite pittoresque aussi loin que Gessner: le choix des objets et des circonstances, la vérité des descriptions jusque dans les

détails les plus finement apperçus, et le doux éclat de son coloris, donnent à ses paysages toute la fraîcheur de la nature. Gessner s'exerce quelquefois dans ses heures de loisir à manier le pinceau : je ne doute pas que l'œil du peintre n'ait beaucoup aidé l'imagination du poëte; et ce seroit peut-être un très-bon conseil à donner aux jeunes gens qui se destinent à la poésie, que celui de passer quelque temps dans une école de peinture. La pratique de cet art oblige à considérer la nature avec des yeux attentifs, et à la suivre dans un détail de circonstances où il est rare de pousser l'observation. On s'accoutume à envisager les objets sous toutes sortes de faces et sous des points de vue qui échappent au commun des hommes : les images qu'on a recueillies dans cet exercice deviennent une source abondante de variété et de nou-

veauté dans les descriptions, et donnent au poëte les ressources nécessaires pour éviter également l'écueil de la sécheresse et celui des lieux communs.

Je ne serai point étonné qu'on reproche en France à Gessner de s'attacher un peu trop à peindre, et de descendre dans un trop grand détail de circonstances. Ces détails sont un mérite aux yeux des Allemands, à qui les peintures fidelles de la nature plaisent toujours, et qui sont peut-être plus sensibles aux beautés purement poétiques qu'on ne l'est communément en France. Voltaire a remarqué, il y a long-temps, à la fin de son Essai sur la Poésie épique, « que de toutes les nations po» lies, la française est la moins poéti» que ». Ce n'est point à moi à décider quelle peut être la cause de cette différence de goût, et s'il faut croire que les

Allemands sont plus sensibles, ou que les Français sont plus raisonnables.

On reprochera peut-être à mon auteur, avec plus de justice, d'avoir fait quelquefois passer ses personnages de la naïveté pastorale à un enthousiasme philosophique et religieux, d'un ton trop élevé pour des bergers. Il a eu soin de prévenir cette critique dans sa préface, en nous avertissant qu'il a mis la scène de ses Idylles en Arcadie, et dans ce premier âge du monde où la vie pastorale étant l'occupation universelle du genre humain, étoit compatible avec une sorte de loisir qui permettoit de cultiver jusqu'à un certain point son esprit et sa raison. Je ne sais si cette apologie est tout-à-fait satisfaisante, et je crois que la meilleure excuse de Gessner est dans la beauté même des morceaux qui donnent lieu au reproche.

L'auteur s'est cru autorisé, par l'époque et le lieu qu'il a choisis pour y établir la scène de ses pastorales, à suivre le systême de la mythologie grecque, à introduire des faunes et des nymphes, et à employer l'intervention des dieux. Il n'en a fait à la vérité qu'un usage assez modéré; mais je desirerois qu'il s'en fût encore moins servi. Je ne puis m'empêcher, par exemple, de regretter que, dans cette belle idylle où le vieillard Palémon retrace avec une éloquence si noble et si touchante le bonheur et l'innocence de sa longue vie, un miracle postiche vienne terminer une scène si naturelle, et détruire toute l'illusion du tableau.

C'est peut-être à l'imitation trop scrupuleuse des anciens qu'il faut imputer ces légers défauts. Le succès de Gessner est plus sûr quand il écrit d'après lui-même, que lorsqu'il veut se modeler

sur les autres ; et l'on peut se rappeller que la fiction du diable Anamalech, qu'il a imitée de Milton, n'est pas à beaucoup près la plus heureuse du poëme d'Abel. Il a du moins dans ses idylles le mérite d'avoir saisi et rendu avec toute la justesse possible, le caractère idéal que les anciens donnoient aux personnages qu'il a empruntés d'eux. Ses faunes et ses nymphes, exactement dessinés d'après l'antique, en ont, pour ainsi dire, l'esprit et la physionomie. C'est pour se conformer à ses modèles qu'il a donné à ses faunes cette gaîté pétulante qui accompagne l'ivresse, et qu'il a répandu sur quelques scènes de ses idylles une nuance de comique. Les traits de ce genre seront sans doute les moins agréables aux lecteurs français : je suis persuadé, par exemple, que le refrein de l'idylle intitulée *la Cruche cassée*, révoltera

leur délicatesse. Je l'ai senti en écrivant; mais je n'ai pu me résoudre à supprimer une idylle où il y a d'ailleurs des détails d'une poésie très-riche et d'un coloris très-brillant. Après tout, l'impression désagréable que peut faire ce morceau, vient principalement de ce mot *cruche*, qu'un caprice de l'usage fait regarder en français comme un mot bas. J'ai pensé que mes lecteurs auroient assez d'équité pour supposer que le mot *krug* dont Gessner s'est servi, n'a rien de bas dans sa langue. Ce seroit donc à moi seul qu'on pourroit reprocher de n'avoir pas mis un autre mot à la place de celui de *cruche*. Mais j'espère qu'on voudra bien croire aussi que je n'ai pas ignoré la proscription de ce malheureux mot, et que, si j'en avois trouvé un autre, je m'en serois servi. J'ai mieux aimé employer le terme propre, quoique bas, qu'un

terme noble, mais vague et incompatible avec le sens. Au reste, si le lecteur pense que le mot de *vase*, celui de *coupe*, ou tout autre conviendroit mieux que celui de *cruche*, il pourra tout aussi bien que moi le substituer en lisant. Je ne dirai rien d'ailleurs de ma traduction, si ce n'est que je me suis attaché à la rendre aussi exacte et même aussi littérale que me l'a permis la différence des deux langues.

Voilà tout ce que j'avois à dire sur l'ouvrage dont je donne la traduction; et je terminerois ici cet avertissement, si je ne croyois devoir profiter de cette occasion pour donner une idée succincte des richesses de la littérature allemande dans le genre pastoral. Gessner n'est pas, à beaucoup près, le seul qui s'y soit distingué (1). Kleist, si connu par

(1) M. de Kleist est auteur de plusieurs pièces de poésies, dont les plus considérables sont le

la beauté de son génie et par sa mort glorieuse, est un des premiers qui ait marché sur les pas de Gessner, dont il étoit ami. Il n'a pas cru que les bergers fussent les seuls acteurs convenables à l'éclogue: il y a introduit des jardiniers

---

Printemps et un poëme intitulé *Cicidès et Pachès*, ouvrage consacré à peindre la valeur et le génie guerrier : on prétend que l'auteur s'y est caractérisé lui-même. Il a aussi composé quelques idylles à l'exemple de Gessner : il faut dire, à la gloire de l'un et de l'autre, et à l'honneur de l'humanité, que leurs talens et leurs succès dans la même carrière avoient produit entre eux une liaison intime, que la mort seule a pu rompre. De Kleist étoit major du régiment de Hausen, au service du roi de Prusse, et sa bravoure n'étoit pas moins connue que la beauté de son génie et de son ame. Il commandoit le régiment de Hausen à la sanglante bataille de Kunnersdorf (le 12 août 1759), où il reçut un grand nombre de blessures; et il mourut quelques jours après la bataille, à Francfort sur l'Oder, où il avoit été transporté.

et des pêcheurs, à l'exemple de Sannazar, de Grotius et de Théocrite lui-même. Toutes ses idylles sont écrites en vers, quelques-unes en vers rimés et d'autres en vers non rimés. Les sentimens de vertu et de bienfaisance qui y sont répandus, sont les traits de ressemblance les plus frappans qu'elles aient avec les idylles de Gessner.

Rost et Schmidt ont acquis l'un et l'autre de la réputation dans le genre pastoral. Mais ils ont pris deux routes bien opposées. Rost, dans ses contes pastoraux, a rapproché la scène de notre temps. Il y a trouvé des mœurs moins austères; ses personnages en sont peut-être devenus moins romanesques, mais sa morale en est certainement devenue moins pure. Il a souvent les graces et la naïveté de La Fontaine; il seroit à souhaiter qu'il n'en eût pas aussi la licence. Il a tra-

vaillé quelques années avant Gessner.

Schmidt a pris au contraire tous ses sujets dans la Bible, et son but principal semble avoir été de recueillir tous les sujets les plus intéressans que présentent les livres saints, et de les orner des couleurs de la poésie : son ouvrage est intitulé : *Tableaux et sentimens poétiques tirés de l'Ecriture sainte.* Il paroît que c'est la force du sujet qui a fait de presque tous les morceaux de ce recueil autant d'idylles, et qui nous donne droit de ranger l'auteur parmi les poëtes pastoraux. Rien ne prouve mieux la vérité de ce que Gessner a remarqué dans sa préface sur l'analogie de la vie pastorale et de celle des anciens patriarches. Schmidt fait un très-grand usage des figures, des tours et des expressions que lui fournit l'Ecriture : ses idylles sont écrites les unes en vers hexamètres,

les autres en prose. Ses vers n'ont pas l'harmonie de ceux de Klopstock (1), et sa prose à cet égard est encore plus inférieure à celle de Gessner ; mais dans l'art de peindre la nature, d'exprimer le sentiment avec vérité, de mêler le sublime et la naïveté, il n'est inférieur à personne. Voici une idylle que je choisis au hasard, et qui pourra servir à donner une idée de sa manière.

---

(1) Klopstock est auteur de la *Messiade*, poëme épique allemand. On y admire l'invention, la force des pensées et la noblesse du style. Klopstock est aussi le principal auteur de la révolution qui s'est faite de nos jours dans le mécanisme de la poésie allemande. Non content de secouer, à l'exemple du Trissin et de Milton, l'assujettissement monotone de la rime, sans rien substituer à cet ornement, il ne s'est affranchi du joug qu'avoient porté ses prédécesseurs, que pour s'imposer un travail plus pénible encore, mais aussi dont il résulte des beautés bien supérieures : il ne s'est pas moins proposé que

LAMECH ET ZILLA.

Le soir étoit venu, l'image tremblante et brisée de la lune voltigeoit sur la surface d'un ruisseau limpide, au bord duquel Lamech étoit couché sur l'herbe molle. Plein d'une tendre impatience, il regarda encore une fois autour de lui, à travers les rosiers touffus et le long des rives du ruisseau éclatant. Elle ne vient point, dit-il, je veux chanter une chanson solitaire au ruisseau et à l'écho. Il commença ainsi : « Malheu-»reux que je suis! Elle ne vient point!

---

de transporter dans sa langue le rythme de la poésie grecque et latine. Il a fait des vers sur la mesure des hexamètres d'Homère et de Virgile : l'oreille de ses compatriotes a retrouvé dans sa versification l'harmonie de ses modèles, et l'Allemagne s'est empressée d'adopter cette heureuse innovation. Bodmer est le rival de Klopstock dans l'épopée : il est auteur de *Noé*, de *Colombe*, et de *Joseph et Zulika*, poëmes remplis de choses sublimes.

»Ruisseau dont j'entends le murmure, ah! »pleure avec moi! Elle ne vient point, »cette fille du ciel, cette beauté divine »que les hommes appellent *Ada!* Pourquoi »tarde-t-elle si long-temps?.... Seroit-elle »déjà livrée au sommeil?.... Roses, en- »voyez-lui vos parfums embaumés. Que »mon haleine enflammée fasse voler vos »douces odeurs vers la couche de celle que »j'aime! Ah! puisse-t-elle me sourire dans »ses songes!... Mais peut-être est-elle main- »tenant assise sous le berceau de feuillage »qui couvre l'entrée de sa cabane. Que mes »soupirs ardens volent jusqu'à elle, mêlés »avec le parfum des roses! Qu'elle les res- »pire! et qu'avec eux elle respire la ten- »dresse! Ma belle, ma bien-aimée!... mon »Ada!... oui, j'ose te nommer ainsi: oui, »l'Eternel me la donne. Cette douce pensée »fait palpiter mon sein embrasé. Je veux »rester couché sur ce gazon jusqu'au mo- »ment où les premiers rayons de l'aurore »l'éveilleront. Alors elle viendra condui- »sant son troupeau. Elle marchera d'un

»pas assuré. Il dort encore loin de moi, »dira-t-elle en elle-même, en s'approchant »toujours de la verte prairie; cependant, »couché sur l'herbe, j'écouterai avide- »ment, l'oreille baissée contre terre, pour »entendre le bruit de ses pas légers. Nuit »trop lente, hâte-toi de t'écouler! Déjà les »boucles de ma chevelure sont baignées »de rosée, et des larmes de tendresse inon- »dent mes yeux.... Ah! quand elle m'ap- »percevra..... comme ses joues vont se »colorer de pourpre!.... Son souvenir est »pour moi la promesse d'une longue vie.... »Le miel est moins doux dans la bouche, »le son d'une lyre harmonieuse est moins »agréable dans un festin, que ne l'est pour »moi le souvenir d'Ada. Je veux me ren- »dre sous ce palmier. Là elle me verra »plutôt; là je me coucherai sur le gazon, »pour entendre de loin le bruit de ses pas. »Je lui présenterai la main en soupirant; »je me laisserai tomber sur son sein. Mes »yeux plongés dans les larmes toucheront »alors son cœur.... »

Ainsi chantoit Lamech, et déjà il se levoit pour aller se coucher sous le palmier, lorsque tout à coup Zilla sortit du milieu d'un bosquet. « Ah! Lamech, s'é-»cria-t-elle, tu m'as trompée! Voilà que »je sais que tu aimes Ada. Pourquoi m'as-»tu trompée?

Lamech. » Zilla, comment te trouves-»tu si tard en ce lieu? Ne te courrouce »pas, Zilla; tu m'as écouté.... C'est une »belle qui te ressemble que j'ai chantée. »Tu es aussi ma belle.

Zilla. » Je te dis adieu, Lamech; je »vais m'en aller et pleurer toute ma vie.... »Séchez-vous pour jamais, feuillages sous »lesquels Lamech m'appelloit sa Zilla.... »Hélas! il m'abandonne.

Lamech. » Je ne t'ai point abandon-»née, ma chère Zilla.

Zilla. » Siècles nombreux qui vous »êtes écoulés sur la tête d'Adam, vous n'a-»vez point encore vu un pareil outrage.... »Tu es le premier parmi les hommes, qui »ait trompé une fille.... Quand je folâtrois

»dans ma première enfance, Lamech me »prenoit dans ses bras. Hélas! depuis ce »temps il m'a toujours dit, en me donnant »mille baisers, qu'il m'aimoit.... Pouvois-»je penser que tu étois sans foi? Hélas! »quand tu me voyois, tu sautois autour »de moi; tes yeux ne voyoient que le bon-»heur et ta Zilla.... Et quand tu ne me »voyois pas, ta tête s'inclinoit comme la »cime d'un cèdre courbé par la tempête. »Mais je te dis adieu, tu m'as trompée. »Accablée de douleur et de honte, je vais »me retirer dans le désert: là, penchée sur »le sable, je pleurerai pendant toute ma »vie.

LAMECH. » Demeure, ma bien-aimée, »ma chère épouse! Ah! Zilla..... pour-»quoi veux-tu me fuir?

ZILLA. » Comment puis-je être encore »l'épouse de Lamech? C'est Ada qui est »maintenant ton épouse.... Aime-moi »comme tu m'aimois auparavant. Sou-»viens-toi de tes sermens, de tes embras-»semens si tendres....

Lamech. » Ce brillant flambeau du »ciel oubliera d'éclairer les nuits , plutôt »que je t'oublie jamais. Ma fidélité triom»phera de la force de ma passion.

Zilla. » Oui, si ton cœur est juste, si »tu crains le Tout-puissant, tu ne me lais»seras pas succomber à ma douleur. J'ai »droit d'exiger ta tendresse : il y a long»temps qu'elle est à moi; et, vois, je suis »belle aussi bien qu'Ada. Ma taille est sem»blable à la tige d'un jeune olivier. Vois, »Lamech, ma figure est agréable; viens »te reposer sur mon cœur, afin qu'il te »communique sa fidélité. Vois ce regard »étinceler de la flamme la plus pure.... »Souvent je devance par mes chants le »retour du matin; les sons de ma voix ré»veillent les oiseaux. Je chante le bonheur »que Lamech veut répandre sur moi, je »chante la félicité dont je veux entrelacer »le tissu de ses jours. Puis, je m'empresse »de te chercher, ô mon bien-aimé, et tes »baisers de flamme me disent que tu m'ai»mes. Lamech, pourquoi m'as-tu fait con-

»noître la tendresse?.... Sois-en témoin, »chaste lune; et vous, palmiers solitaires, »soyez-en témoins. J'ignorois ce que c'é-»toit que l'amour; mais mon cœur, mon »tendre cœur et ma florissante jeunesse te »plurent, et tu me juras que je serois à toi.

Lamech. » Tu seras à moi, Zilla; tu »es belle, et je crains le Tout-puissant. »Mais.... ah! que mon cœur est agité! »j'abandonnerois Ada! Hélas! je l'aime, je »l'aime comme toi! il faut te l'avouer.... »Ne te courrouce pas, Zilla.

Zilla. » Ada est-elle plus belle que »moi, Lamech?

Lamech. » Son ame est belle, son ame »ressemble à la tienne. Sa beauté est plus »éblouissante que les astres.... Dieu! je la »vois encore, couchée, comme elle étoit »hier, dans le bocage au milieu des fleurs, »environnée de leurs exhalaisons odoran-»tes. La vertu remplissoit son cœur. Son »sourire surpassoit tous les délices du prin-»temps. Un regard de ses yeux étoit com-»me les regards qu'Adam jettoit sur Eve

»avant leur chute.... Ce fut alors qu'elle »me ravit mon repos.... Il me sembla que »j'avois vu un ange de Dieu.... Mais, »Zilla, elle n'a pas plus d'attraits que toi; »elle est ton amie..... Mais....., écoute, »Zilla, permets que je te balbutie ma pen- »sée.... Crois-tu que la sensibilité de mon »cœur ne soit pas assez vaste pour vous »aimer toutes deux avec une égale ten- »dresse?..... toutes deux comme mes »épouses?

Zilla. » O surprise! ô terreur!... quoi, »Lamech!

Lamech. » Ne me regarde pas d'un œil »irrité, ô Zilla!.... mes joues tremblent, »je ne puis soutenir ta colère.... Cepen- »dant est-il donc moins digne de l'homme »de brûler pour deux que pour une?.... »est-il moins généreux de vous aimer »l'une et l'autre, que d'abandonner une de »vous?... d'abandonner ou toi, ma Zilla?... »ou elle, mon Ada?.... Ah! Zilla! non, tu »ne peux pas le souhaiter.... Qu'ai-je osé »dire? Pourquoi mes paroles coulent-elles

»si rapidement sur ma langue?.... Zilla, »ne te courrouce pas.

ZILLA. » Je le sais, Lamech, Ada est »digne de toi. Mais si tu ne lèves pas sur »moi un front menteur; oh! si j'ai aussi »part à ton amour, je sacrifierai mes droits »à ton repos, et je me trouverai encore »assez heureuse. Ada est née avec un cœur »noble, et en t'aimant je l'aimerai aussi.

LAMECH. » Que ta résolution m'en- »chante! Assurément ton ame est un com- »posé de tous les sentimens célestes ».

Alors Lamech plein d'ardeur l'embrassa. « Je craignois de t'ouvrir le labyrinthe »de mon cœur. Zilla, me disois-je, pour- »roit peut-être penser qu'il n'y a en moi »aucune droiture. Cependant deux ames »formées entièrement pour moi, deux ames »au-devant desquelles la mienne vole et »s'épanche toute entière! Ah! pourquoi ne »pourrois-je pas les aimer? le père des hom- »mes me le permet.... Maintenant, Zilla, »je veux hasarder de te faire une deman- »de, me l'accorderas-tu?.... Viens, ces

»étoiles ne se sont pas encore élevées jus-»qu'au sommet de ce bois.... allons cher-»cher Ada.... elle m'avoit promis de se »rendre ici, mais sa timide innocence l'aura »retenue. Viens, afin que nous puissions »conférer ensemble, et qu'ensuite le flam-»beau nuptial brille sur nous.

ZILLA. » Je vais t'accompagner, tandis »que la clarté de la lune nous guide vers »sa cabane. Qu'elle va être étonnée!... Je »veux lui dire moi-même combien ton »cœur est sincère.

LAMECH. » Fidelle Zilla, nos descen-»dans célébreront cette journée et béni-»ront une alliance fondée sur la vertu.

ZILLA. » Ada est-elle déjà instruite de »notre amour?

LAMECH. » Elle savoit que je t'aime, »et dans la crainte de t'offenser elle m'a-»voit refusé son cœur. Mais si tu l'aimes »aussi, Zilla, alors....

ZILLA. » Viens, mon bien-aimé »!

Ainsi s'entretenoient Lamech et Zilla; ils volèrent chez Ada, et formèrent le lien

éternel de la concorde. Leurs jours sereins s'écoulèrent dans un ravissement continu et dans une heureuse harmonie. Le cours en fut aussi doux que celui du ruisseau paisible, au bord duquel Lamech avoit choisi ce couple complaisant, ces deux épouses célestes.

Si cet essai ne déplaît pas, je pourrai donner au public l'ouvrage entier; et s'il continue de m'encourager, je ne désespère pas de faire connoître successivement les principaux auteurs de ma nation. L'entreprise est plus étendue qu'on ne le croit communément en France; et je desirerois fort pouvoir inspirer aux gens de lettres assez de goût pour la littérature allemande, pour les engager à se charger d'une partie du fardeau, et à faire à mes compatriotes le même honneur que des traducteurs illustres ont fait aux poëtes italiens et anglais. Les Allemands

méritent peut-être autant d'être connus : il y a parmi eux au moins autant d'écrivains originaux que dans aucune autre nation ; et peut-être est-ce une suite de l'état des lettres en Allemagne. Elles fleurissent assez également dans plusieurs villes qui n'ont entre elles que peu de communication ; et tous ceux qui les cultivent ne sont pas, comme en France et en Angleterre, rassemblés dans une capitale, où tous les esprits, à force de prendre le ton les uns des autres, finissent souvent par n'en avoir aucun qui leur soit propre. Quoi qu'il en soit de cette cause, les poëtes allemands paroissent exceller dans deux parties bien principales, la peinture des détails de la nature, et l'expression naïve du sentiment ; c'est ce qui a fait dire à M. l'abbé Arnaud dans le Journal étranger, à l'occasion même des Idylles de Schmidt, qu'ils

semblent tenir de plus près à la nature : éloge le plus flatteur qu'on puisse leur donner. Je ne sais si l'amour de mon pays ne m'aveugle pas en faveur de ses écrivains ; mais il me semble qu'ils réunissent la hardiesse anglaise avec moins d'écart, et la justesse française avec moins de timidité.

Je reviens à la poésie pastorale. Nos écrivains ont cultivé aussi le genre de la pastorale dramatique, à l'exemple des Italiens. *La Sylvie* du professeur Gellert, et *la Fidélité éprouvée* du professeur Gærtner, ont eu un très-grand succès et font l'ornement du théâtre allemand.

PRÉFACE.

CES Idylles sont le fruit de quelques-unes des heures les plus douces que j'aie passées. Quelle situation plus agréable en effet que celle de notre ame, lorsque, dans le calme des passions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs, pour nous transporter dans les temps fortunés de l'âge d'or ! Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux et sans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits; et les scènes que la poésie emprunte de la nature non corrompue, nous charment d'autant plus, qu'elles paroissent souvent avoir une sorte de ressemblance avec les instans de notre vie où nous avons été les plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville, et de chercher un asyle dans

des campagnes solitaires. Là, le spectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts, toutes les fâcheuses impressions que j'y avois apportées. Transporté à la vue de cet admirable spectacle, pénétré de mille sentimens délicieux, je suis aussi heureux qu'un berger de l'âge d'or, et plus riche qu'un roi.

L'éclogue établit ses scènes dans ces mêmes campagnes qui ont tant de droits sur notre cœur. Elle les peuple d'habitans dignes d'un pareil séjour; elle peint d'après nature la vie de ces hommes heureux, et la simplicité naïve de leurs mœurs, de leurs façons de vivre et de leurs inclinations, dans toutes les situations, dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Leur esprit et leur cœur, encore inaccessibles à la corruption, conservent toute leur droiture primitive. Affranchis des liens serviles

de l'usage et de cette foule de besoins que l'éloignement funeste où nous sommes de la nature a seul pu nous donner, ils reçoivent leur bonheur immédiatement des mains de cette mère bienfaisante, et ils habitent un séjour où elle n'a pas besoin d'être beaucoup aidée pour fournir à leurs besoins innocens, et leur procurer une vie abondante et commode. L'éclogue, en un mot, nous esquisse un tableau de cet âge d'or qui a sans doute existé autrefois, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des patriarches. La simplicité des mœurs qu'Homère a peintes dans ses écrits, paroît être encore un reste de celles de ce premier âge, qui s'étoient conservées dans les temps héroïques.

De-là vient que dans ce genre de poésie il y a un avantage particulier à transporter le lieu de l'action dans les

premiers âges du monde : les scènes en reçoivent un degré de vraisemblance qu'elles ne peuvent avoir dans nos temps modernes, où le malheureux habitant des campagnes, obligé de se condamner au travail le plus dur, pour procurer à son prince et aux habitans des villes une abondance superflue, gémit sous le poids de l'oppression et de la misère, dont la continuité l'a rendu grossier, artificieux et rampant. Ce n'est pas que je prétende qu'un poëte qui se hasarde dans le genre pastoral, ne puisse découvrir de nouvelles sources de beautés, en observant la façon de penser et les mœurs de nos paysans. Mais il a besoin du goût le plus délicat pour choisir ces traits, et pour leur ôter leur grossiéreté sans altérer la forme et la coupe qui les caractérisent.

J'ai toujours regardé Théocrite com-

me le meilleur des modèles dans ce genre de poésie. Il a exprimé avec la plus grande vérité, la naïveté des sentimens et des mœurs pastorales. Il a parfaitement rendu ce champêtre et cette belle simplicité de la nature, qu'il a connue jusques dans les plus petits détails. On voit dans ses idylles bien plus que des lys et des roses. Ses peintures ne sont point l'ouvrage d'une imagination dont le travail se borne à entasser les objets les plus connus, et qui frappent les yeux les moins attentifs. Elles paroissent toujours dessinées d'après la nature, dont elles ont l'aimable simplicité. Il a donné à ses bergers le plus beau degré de naïveté. Ils expriment les sentimens que leur cœur honnête et vrai place sur leurs lèvres. Les ornemens poétiques de leurs discours sont tous tirés de leurs occupations ou d'une nature que l'art n'a point encore

façonnée. Ils sont bien éloignés de l'esprit épigrammatique et de l'arrangement scholastique des périodes. Théocrite a su l'art difficile de mettre dans ses vers cette aimable négligence qui a dû caractériser la première enfance de la poésie. Il savoit donner à ses chansons cet air d'innocence si doux qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir dans ce premier âge, lorsque les sentimens ingénus d'un cœur honnête enflammoient une imagination que les tableaux les plus rians de la nature remplissoient toute entière. Il faut convenir que la simplicité des mœurs un peu moins corrompues de son siècle, et l'estime où étoit encore l'agriculture, lui ont bien facilité l'art. L'esprit épigrammatique n'étoit point encore à la mode; le bon sens et le sentiment du vrai beau tenoient lieu d'esprit.

Une grande preuve pour moi que

Théocrite est véritablement excellent dans son genre, c'est qu'il ne plaît qu'à peu de gens. Il ne plaira jamais à ceux qui ne savent pas sentir les beautés de la nature jusque dans ses plus petits détails, ni à ceux dont les sentimens ont pris un essor guindé, ni à ceux qui ne savent goûter que les raffinemens d'une fausse galanterie. Tout ce qui est champêtre les dégoûte. Il faut, pour leur plaire, des bergers qui pensent aussi élégamment qu'un poëte bel-esprit, et qui aient su faire du sentiment un art subtil. J'ignore si c'est par dédain que la plus grande partie des modernes ont négligé d'étudier profondément la nature, et de se familiariser avec les sentimens de l'innocence; ou si c'est par complaisance pour nos mœurs perverses, et dans la vue de s'acquérir une approbation plus générale, qu'ils se sont si fort éloignés de Théo-

crite. Pour moi j'ai formé mes règles d'après ce modèle, et je croirai l'avoir heureusement imité, si je déplais comme lui à ces personnes. Je sais qu'à la vérité il y a dans Théocrite un petit nombre d'images et d'expressions, que les changemens arrivés dans les mœurs et les usages ont avilies pour nous. J'ai tâché d'éviter ces sortes de traits. Je ne parle cependant pas de ces traits qu'un certain traducteur français ne pouvoit souffrir dans Virgile ; je parle de ceux que Virgile lui-même, en imitant Théocrite, avoit déjà supprimés.

IDYLLES.

IDYLLE PREMIÈRE.

A DAPHNÉ.

Ce ne sont ni les héros farouches et teints de sang, ni les champs de bataille couverts de morts, que chante ma muse badine. Douce et timide, elle fuit, sa flûte légère à la main, les scènes tragiques et tumultueuses.

Attirée par le murmure et la fraîcheur des ruisseaux, par l'ombre silencieuse des bocages sacrés, tantôt on la voit errer sur des rives bordées de roseaux; tantôt, sous les ceintres verts de quelques allées sombres, elle foule aux pieds les fleurs; tantôt elle se repose sur l'herbe molle, et médite des chants pour toi. Pour toi seule, ô belle Daphné! Car ton ame, remplie de vertu et d'innocence, est sereine comme la plus belle matinée du printemps. La gaîté

vive, le sourire folâtre voltigent sans cesse autour de tes lèvres gracieuses et de tes joues vermeilles : la douce joie se peint dans tes yeux. Oui, depuis que tu m'appelles ton ami, ô chère Daphné! l'avenir paroît à mes yeux tout brillant de lumière, la joie et les délices accompagnent toutes mes journées.

Puisses-tu goûter ces chansons naïves, que ma muse a souvent entendu répéter aux bergers! Souvent elle se cache dans l'épaisseur des bois, pour écouter les dryades et les satyres aux pieds de chèvre; elle épie dans les grottes les nymphes couronnées de roseaux : quelquefois elle visite les cabanes couvertes de mousse, environnées d'ombrages paisibles qu'a plantés la main de l'homme champêtre. Elle en rapporte des traits où brillent la grandeur d'ame, la vertu et l'heureuse innocence dont la gaîté n'est jamais troublée. Souvent aussi l'amour vient la surprendre; tantôt dans des grottes vertes, tissues de branchages touffus, tantôt près des ruisseaux ombra-

gés de saules, il écoute ses chants et couronne sa chevelure flottante, quand elle célèbre la tendresse et les doux plaisirs.

Je ne veux point, ô ma Daphné, d'autre récompense de mes chants; je ne veux point d'autre gloire, que d'être assis à tes côtés, et de voir tes beaux yeux tendrement fixés sur les miens, m'annoncer avec un doux sourire ton approbation. Que celui qui n'est point heureux comme moi, s'enivre de la pensée de transmettre à la postérité la gloire de ses chants! Que ses derniers neveux répandent des fleurs sur sa tombe! qu'ils prennent soin d'environner d'arbres son monument, et de procurer un jour à sa cendre un ombrage frais!

IDYLLE II.

MILON.

O TOI, dont les grands yeux noirs me plaisent encore plus que la fraîcheur du matin! oh que j'aime à voir tes cheveux bruns flotter agréablement sous des guirlandes de fleurs, et folâtrer avec les zéphyrs! Quel charme, quand tes lèvres vermeilles s'ouvrent pour sourire! Quel plus grand charme encore, lorsqu'elles s'ouvrent pour chanter! Je t'écoutois, Chloé, oh! je t'écoutois, lorsque l'autre jour tu chantois au bord de cette fontaine qu'ombragent deux chênes. En t'écoutant, j'étois fâché que les oiseaux t'interrompissent par leur ramage; j'étois fâché que le ruisseau continuât de murmurer. J'ai déjà vu dix-neuf moissons, je suis beau et brun de visage; souvent j'ai remarqué que les bergers cessoient leurs chants pour m'écouter, lorsque les miens retentissoient

dans les vallons, et aucune flûte n'accompagneroit mieux ta voix que la mienne. Aime-moi, belle Chloé! Vois combien il est doux d'habiter la grotte que j'occupe sur ce côteau. Vois comme ce lierre tapisse agréablement d'un réseau de verdure ce rocher dont la cime est couronnée par un buisson d'épines. Ma grotte est commode, les murs en sont ornés de peaux molles : j'ai planté des courges à l'entrée; elles s'élèvent en rempart, et forment un abri contre l'éclat du jour. Vois comme l'onde se précipite en écume du haut de mon rocher, et coule ensuite sur le cresson à travers l'herbe fleurie, d'où elle va se rassembler au pied de la colline dans un petit lac entouré de saules et de roseaux. Là souvent, aux clartés paisibles de la lune, les nymphes dansent au son de ma flûte; tandis que les faunes légers sautent en marquant la cadence avec leurs crotales *.

* Les crotales étoient des tuyaux fendus en deux, dont on frappoit les parties l'une contre l'autre, pour marquer la mesure du chant et des instrumens.

Vois sur la colline ces coudriers former, par leur entrelacement, des grottes de verdure : vois ces ronces avec leur fruit noir se traîner autour de mon habitation : vois les branches de cet églantier couvertes de grains d'un rouge éclatant : vois ces pommiers entourés de pampres verts, et chargés de fruits. O Chloé! tout cela m'appartient. Que peut-on souhaiter de plus? Mais hélas! si tu ne m'aimes pas, un brouillard sombre couvrira cette belle campagne. Ah! Chloé, aime-moi! Nous nous asseoirons ici sur l'herbe molle, tandis que les chèvres grimperont sur le flanc escarpé de la montagne, et que les brebis et les genisses fouleront autour de nous l'herbe épaisse; puis, portant nos yeux par-dessus la plaine immense, nous contemplerons la surface éclatante des mers, où les tritons bondissent en folâtrant, et où Phébus descend de son char. Nous chanterons, et nos accens retentiront dans les rochers d'alentour : les nymphes et les satyres aux pieds de chèvre s'arrêteront pour nous écouter.





Ainsi chantoit Milon, le berger de la grotte, pendant que Chloé l'écoutoit dans le bocage. Elle s'avança en souriant, et prit le berger par la main : ô Milon! berger de la grotte, dit-elle, je t'aime plus que les brebis n'aiment le trèfle, plus que les oiseaux n'aiment le chant : conduis-moi dans ta grotte. Le miel est moins doux pour moi que tes baisers, et les ruisseaux murmurent moins agréablement à mon oreille.

IDYLLE III.

IDAS, MICON.

IDAS.

Je te salue, Micon, aimable chanteur! Quand tu parois, mon cœur palpite de joie. Depuis qu'assis sur la pierre, au bord de la fontaine, tu chantois la chanson du printemps, je ne t'ai pas revu.

MICON.

Je te salue, Idas, aimable joueur de flûte! Veux-tu que nous cherchions un lieu couvert, pour nous y asseoir à l'ombre?

IDAS.

Montons sur cette hauteur, où le grand chêne de Palémon est planté. Il porte au loin son ombrage; un vent frais voltige sans cesse à l'entour. Pendant ce temps

mes chèvres grimperont sur cette roche escarpée, et brouteront les tendres arbrisseaux. Vois comme ce bel arbre étend de tous côtés ses longs rameaux, et répand avec son ombre une douce fraîcheur ; asseyons-nous ici près de ces rosiers sauvages, les zéphyrs légers se joueront dans nos cheveux. Ah! Micon, ce lieu est à jamais sacré pour moi. O Palémon, ce chêne sera toujours le monument respectable de ta droiture! Palémon avoit un petit troupeau; il en sacrifia plusieurs brebis au dieu Pan. O Pan! s'écria-t-il, fais que mon troupeau se multiplie, afin que je puisse en donner une partie à mon pauvre voisin! Pan fit qu'en une année le troupeau de Palémon s'augmenta de moitié, et Palémon donna la moitié de son troupeau à son pauvre voisin. Puis il fit un sacrifice à Pan sur cette colline, et y planta un chêne, en disant : O Pan! que ce jour où mes vœux sont remplis, soit à jamais sacré pour moi! Bénis ce chêne, afin que chaque année je te fasse un sacrifice sous son ombre! Micon,

veux-tu que je répète la chanson que je chante toujours sous ce chêne?

MICON.

Si tu m'apprends cette chanson, je te ferai présent de cette flûte à neuf trous. Moi-même j'en ai taillé les roseaux, après les avoir choisis avec soin sur le rivage, et je les ai réunis avec de la cire odoriférante.

alors IDAS chanta:

« O vous, branchages flexibles, qui vous » élevez en ceintre sur ma tête! votre om- » bre m'inspire un saint transport. Doux » zéphyrs! quand votre souffle me rafraî- » chit, il me semble qu'une divinité invi- » sible voltige autour de moi. Et vous, » chèvres et brebis! épargnez, ah! épar- » gnez le jeune lierre qui naît au pied de ce » chêne, ne l'arrachez pas! Qu'il monte le » long de sa tige blanchâtre, et qu'il forme » autour d'elle des guirlandes de verdure! » O arbre! que jamais la foudre, que jamais » les vents impétueux ne renversent ta

»cime élevée! Les dieux l'ont ainsi voulu, »tu seras dans tous les temps un monu- »ment de bienfaisance. Ta tête superbe »s'élance dans les nues; le berger l'ap- »perçoit de loin, et la montre à son fils, »en l'instruisant; la tendre mère la voit, »et raconte l'aventure de Palémon à son »jeune enfant, qui l'écoute attentivement »assis sur ses genoux. Ah! bergers, laissez »après vous de pareils monumens; afin »qu'un jour, errans dans l'obscurité de ce »bocage, nous éprouvions, à leur aspect, »de saints transports ».

Ainsi chanta Idas: déjà même depuis long-temps il ne chantoit plus, et Micon restoit encore assis comme pour l'écouter. Ah! Idas, dit-il, la fraîcheur du matin m'enchante, le retour du printemps me ravit; mais les actions des hommes vertueux me plaisent encore davantage. Il dit, et donna au berger la flûte à neuf trous.

IDYLLE IV.

DAPHNIS.

PENDANT une belle matinée de janvier, Daphnis étoit assis dans sa cabane : la flamme pétillante d'un bois sec répandoit au-dedans une agréable chaleur, tandis que l'hiver ensevelissoit le chaume dont elle étoit couverte sous une épaisse couche de neige. Le berger, d'un air satisfait, jettoit ses regards du côté d'une fenêtre étroite, et les promenoit sur la contrée ravagée par les aquilons.

O hiver! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes! Quelle clarté riante le soleil répand à travers les brouillards légers sur ces collines blanchies par les frimats! Que cette neige est éclatante! Quels magnifiques tableaux présentent ici les noires souches et les branches tortueu-

ses et chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouissant! Là, cette cabane grisâtre dont le toit est couvert de neige : ailleurs, ces haies d'épines, dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

Les grains qui germent dans nos guérets, percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce vert naissant s'entremêle agréablement avec le blanc qui couvre la terre! Quel brillant spectacle forment ces buissons voisins! La rosée, en forme de perles, étincelle sur leurs rameaux déliés, et sur les filamens légers qui voltigent à l'entour au gré du vent. La contrée est à la vérité déserte, les troupeaux reposent paisiblement, enfermés dans leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on quelquefois la trace du bœuf docile, qui conduit tristement à l'entrée de la cabane le bois que le berger a coupé dans la forêt prochaine. Les oiseaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la solitaire mésange, qui chante malgré la froidure; le

petit roitelet, qui sautille çà et là; et le moineau hardi, qui vient familièrement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui sont à terre.

Là-bas, sous ce toit rustique, d'où la fumée sort en ondoyant du milieu de ces arbres, est la demeure de ma Phyllis. O ma Phyllis! peut-être qu'assise aussi auprès de ton foyer, appuyant ton beau visage sur ta main, tu penses à moi, et tu désires, comme moi, le retour du printemps. Ah! Phyllis, que tu es belle! mais ta beauté seule n'a point allumé l'amour que je ressens. Je t'aimai du jour que les deux chèvres du jeune Alexis se précipitèrent de la cime du rocher. Il pleuroit : Mon père est pauvre, disoit-il; voilà que j'ai perdu deux chèvres, dont l'une étoit pleine. Hélas! je n'ose plus retourner à notre cabane. Tu vis couler ses pleurs, et la pitié te fit pleurer aussi. Puis, essuyant tes larmes, tu pris dans ton petit troupeau deux de tes meilleures chèvres, et tu dis au berger affligé : Alexis, prends ces deux chèvres,

l'une des deux est pleine. Il pleuroit de joie : tu pleurois aussi de joie d'avoir réparé son malheur.

O hiver! quelque rigoureux que tu sois, ma flûte ne demeurera pas pour cela suspendue dans ma cabane, et couverte de poussière. Je ne chanterai pas moins des airs tendres pour ma Phyllis. Tu as dépouillé nos arbres de feuilles; tu as moissonné les fleurs de nos prairies : mais je saurai encore composer une guirlande pour ma Phyllis. J'entremêlerai la verdure éternelle du lierre flexible avec ses grappes bleuâtres. Cette mésange que je pris hier, chantera dans la cabane de ma Phyllis. Je la lui porterai aujourd'hui avec la guirlande. Chante alors, aimable oiseau ; amuse-la de ton agréable ramage. Elle t'adressera la parole avec un sourire gracieux; elle te donnera à manger dans sa belle main. Oh! avec quel empressement elle te prodiguera ses soins, en songeant que tu viens de moi!

IDYLLE V.

MYRTIL.

C'ÉTOIT le soir d'un beau jour: Myrtil étoit allé visiter l'étang voisin dont les eaux tranquilles réfléchissoient l'éclat de la lune. Le calme des campagnes doucement éclairées et le chant du rossignol l'avoient retenu long-temps plongé dans une douce rêverie. Il reprit enfin le chemin de sa cabane solitaire, et sous le berceau de pampres verts qui en ombrageoit l'entrée, il trouva son vieux père. Couché sur le gazon, le vieillard sommeilloit paisiblement au clair de la lune, et sa tête blanche reposoit sur une de ses mains. Myrtil demeura immobile devant lui, les bras enlacés l'un dans l'autre; il y demeura long-temps. Tous ses regards étoient attachés sur son père: seulement il levoit quelquefois les yeux vers le ciel qui brilloit à

travers le feuillage, et de ses yeux couloient alors de douces larmes.

O toi, s'écria-t-il, toi qu'après les dieux j'honore le plus, comme tu reposes doucement! Que le sommeil du juste est calme et serein! C'est pour célébrer le soir par de saintes prières, que tu as porté sans doute tes pas tremblans jusque sous ce berceau, et tu te seras endormi en priant. — O mon père! — tu auras aussi prié pour moi. Que je suis heureux! car les dieux entendent ta prière; et, s'ils t'aimoient moins, notre cabane seroit-elle si paisible à l'ombre de ces branches courbées sous le poids de leurs fruits? La bénédiction du ciel daigneroit-elle s'étendre ainsi sur nos troupeaux et sur nos champs?... Combien de fois, sensible à mes foibles soins pour le repos de ta vieillesse, tu verses des larmes de joie! Combien de fois, tournant tes regards vers le ciel, tu me bénis avec un doux sourire! O mon père, quels sentimens remplissent alors mon ame! — A peine je respire, et des larmes pressées ruissellent

de mes yeux. — Encore aujourd'hui, sortant de la cabane, appuyé sur mon bras pour aller te ranimer à la chaleur du soleil, et voyant nos troupeaux bondir autour de toi, les arbres chargés de fruits, et toute la contrée fertile et riante : Mes cheveux, disois-tu, sont blanchis dans la joie. Campagnes chéries, soyez bénies à jamais! Mes regards s'obscurcissent et n'ont pas encore long-temps à vous parcourir. Je vous quitterai bientôt pour d'autres campagnes plus heureuses.... O mon père, mon meilleur ami! je dois donc bientôt te perdre! Triste pensée! Alors, hélas! j'élèverai un autel à côté de ta tombe, et toutes les fois qu'il me luira un jour propice, un jour où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, ô mon père! je répandrai sur l'autel du lait et des fleurs.

Il se tut, et regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il repose ici! Comme il sourit dans son sommeil! — C'est sans doute, dit-il en pleurant, c'est le charme de quelque action vertueuse,

dont ses songes lui retracent l'image. Quel doux éclat la lune répand sur sa tête chauve et sur sa barbe blanche! Puissent les vents frais du soir et la rosée humide ne te faire aucun mal! A ces mots, il le baise au front, l'éveille doucement et le conduit dans la cabane pour lui préparer, sur des peaux molles, un sommeil plus paisible.

IDYLLE VI.

LYCAS & MILON.

Le jeune chanteur Milon, dont le menton délicat n'étoit encore garni que d'un duvet léger, répandu çà et là, comme l'herbe naissante qui perce, à l'ouverture du printemps, à travers les dernières neiges; le beau Lycas, portant ses cheveux ondoyans et blonds, comme les épis aux approches de la moisson, se rencontrèrent un jour, en conduisant leurs troupeaux bêlans derrière un bois de hêtres. Je te salue, Lycas, dit le chanteur Milon, et il lui présenta la main : entrons, ajouta-t-il, dans ce bois de hêtres. Pendant ce temps, nos troupeaux fouleront l'herbe molle sur le bord de l'étang, et mon chien vigilant les empêchera de se disperser.

Non, Milon, plaçons-nous sous ce rocher, dont la cime s'élève en ceintre, et

dont les quartiers détachés sont couverts d'une tendre mousse. Cet endroit est agréable et frais. Vois comme ce clair ruisseau se précipite en écume à travers les broussailles agitées, et semble se changer en une poussière humide; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées, et court se perdre dans l'étang. Asseyons-nous dans ce lieu agréable et frais sur cette pierre couverte de mousse : l'ombre épaisse de ce bois de hêtres s'étendra jusque sur nous.

(ils allèrent s'asseoir au pied du rocher, sur la pierre couverte de mousse ; et Milon prenant la parole) :

O Lycas! dit-il, savant joueur de flûte, il y a déjà long-temps que j'ai entendu vanter tes chansons; essayons qui de nous chantera le mieux; car les Muses me favorisent aussi. Je mettrai pour prix cette genisse que tu vois agréablement tachetée de noir et de blanc.

LYCAS.

Et moi je mets la meilleure chèvre de mon troupeau avec son petit, celle qui

arrache le lierre de ce saule que voilà au bord de l'étang, et dont le chevreau bondit auprès d'elle. Mais, Milon, qui sera le juge? appellerai-je le vieux Ménalque? Le voilà qui travaille à conduire cette source dans la prairie le long du bois de hêtres: il se connoît au mérite du chant.

(alors les deux bergers appellèrent Ménalque ; il vint et s'assit auprès d'eux sur la pierre couverte de mousse, et Milon commença ainsi) :

MILON.

Heureux celui qui possède la faveur des Muses. Qu'il est doux, quand le cœur palpite de joie, qu'il est doux de faire retentir de ses chants les échos et les bois d'alentour! Mes chansons ne sont jamais plus belles que lorsque le clair de la lune ou l'éclat vermeil de l'aurore ravissent mes sens. Je sais aussi que le chant donne de la sérénité aux heures sombres et nébuleuses. Les Muses me sont favorables : je leur destine cette chèvre blanche comme la neige. Je veux incessamment la leur

offrir en sacrifice, après avoir paré ses cornes de guirlandes de fleurs, et chanter en leur honneur une hymne nouvelle.

LYCAS.

Lorsque je balbutiois encore, assis sur les genoux de mon père, s'il jouoit quelque air sur son chalumeau, je l'écoutois dès-lors avec attention, et je bégayois l'air après lui, ou bien je lui tirois, en souriant, sa flûte de la bouche, et je formois des tons dissonnans; mais bientôt Pan m'apparut en songe. Jeune homme, me dit-il, va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a suspendue au chêne qui m'est consacré; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai présenté à ce dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés, et j'ai versé devant lui une cruche pleine d'huile, et une autre cruche pleine de lait.

MILON.

L'amour nous anime aussi à chanter; il inspire plus puissamment que l'éclat de

l'aurore, plus que la fraîcheur de l'ombre, plus que la clarté paisible de la lune. O moment plein de charmes, quand une bergère vertueuse applaudit à nos chansons, quand elle les récompense d'un doux sourire ou d'une guirlande! Daphné m'a appellé son ami; depuis ce moment, un jour pur luit dans mon cœur, comme le soleil du printemps éclate sur nos campagnes: depuis ce moment, les airs que je chante sont plus beaux. Daphné! ô ma Daphné! ton sourire est gracieux comme celui de la bienfaisante Cérès, et ton savoir égale celui des Muses.

LYCAS.

Hélas! mon cœur est resté long-temps libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantois que les louanges des dieux, le soin des troupeaux, l'art de greffer les arbres, ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'insensible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs; une sombre tristesse empoisonne tous mes

plaisirs. Peu s'en est fallu que je n'aie triomphé de mon amour; il ne revenoit plus que rarement dans mon cœur. Mais, hélas! je ne dois plus songer à en triompher, depuis que j'ai revu Chloé près des pruneliers en fleurs, et que je l'ai entendue chanter. Les zéphyrs badins, folâtrant parmi les buissons, faisoient tomber sur Chloé une pluie de fleurs, qui, par leur blancheur éclatante, sembloient remettre sous nos yeux les neiges de l'hiver.

MILON.

Vers cette forêt noire de sapins, murmure un ruisseau qui sort des bruyères; c'est-là que Daphné conduit souvent son troupeau. Dernièrement, au lever de l'aurore, j'ornai ce lieu de guirlandes, qui voltigeoient suspendues d'un arbuste à l'autre, et serpentoient autour de chaque tige. On auroit cru voir le sanctuaire du printemps ou de l'aimable Vénus. Je veux, dis-je alors, je veux encore graver nos noms sur ce pin. Je me cacherai ensuite

dans quelque bosquet; je la verrai sourire, et j'entendrai ce qu'elle dira. En finissant ces mots, je me mis à graver sur l'écorce, lorsque je sentis une guirlande qui entouroit tout à coup mon front. Un doux saisissement me fit regarder aussi-tôt derrière moi, et je vis Daphné qui rioit. J'ai tout entendu, dit-elle, et en même temps elle imprima sur mes lèvres le baiser le plus tendre.

LYCAS.

Au pied de cette colline est ma cabane, environnée d'ombre; c'est-là que mes ruches sont disposées en deux files sur les bords fleuris d'un ruisseau. Mes abeilles s'y livrent à leurs travaux sous l'ombrage frais d'un plant d'oliviers. Leur essor ne les a encore jamais portées loin de mes vergers; elles y bourdonnent sans cesse autour des arbres couverts de fleurs, et rassemblent pour moi d'amples provisions de miel et de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes; vois comme leurs

mamelles sont gonflées par l'abondance de leur lait, et comme ces veaux bondissans folâtrent autour d'elles. Vois comme mes chèvres et mes brebis nombreuses arrachent les feuilles des arbustes, ou tondent l'herbe naissante. Voilà, Chloé, voilà ce que les dieux m'ont donné; ils m'aiment, parce que je suis vertueux. Ne veux-tu pas, Chloé, ne veux-tu pas m'aimer aussi comme les dieux m'aiment, parce que je suis vertueux?

(ainsi chantèrent les bergers, et Ménalque leur dit):

A qui adjugerai-je le prix, aimables chanteurs? Vos chants sont doux comme le miel; ils coulent agréablement comme ce ruisseau; ils ravissent comme un baiser pris sur des lèvres vermeilles. Prends, Lycas, la genisse tachetée de noir, et donne à Milon la chèvre avec son chevreau.

IDYLLE VII.

AMYNTAS.

Le berger Amyntas revenoit de grand matin de la forêt voisine, portant sa hache sous son bras, et sur son dos une lourde charge de perches, qu'il venoit de couper pour en faire une haie, lorsqu'il apperçut un jeune chêne planté sur le bord d'un ruisseau rapide. La violence des eaux avoit dépouillé les racines de la terre qui les couvroit, et l'arbre sembloit attendre tristement sa chute prochaine. Ah! dit Amyntas, ce seroit grand dommage qu'un si bel arbre fût renversé par ce torrent impétueux! Non, il ne sera pas dit que ta cime soit engloutie dans ses flots, et serve de jouet à leur fureur! En même temps il mit à terre les perches dont ses épaules étoient chargées : j'en puis, dit-il, aller chercher d'autres; et, les taillant, il se

mit à en construire autour de l'arbre une forte digue, qu'il combla de terre humide. Quand la digue fut achevée, quand les racines dépouillées furent recouvertes de terre, il reprit sa hache sur ses épaules, puis jettant encore sur son travail un œil satisfait, il sourit sous l'ombrage du chêne conservé par ses mains. Il se disposoit à retourner dans la forêt pour y chercher de nouvelles perches; mais du creux du chêne la * dryade le rappella d'une voix gracieuse. Quoi! lui dit-elle, je te laisserois partir sans te marquer ma reconnoissance! Dis-moi, berger bienfaisant, que voudrois-tu que je fisse pour toi? Je sais que tu es pauvre, et que tu ne mènes que cinq brebis aux pâturages. O nymphe! si tu me permets de t'adresser une prière, dit le berger indigent, mon voisin Palémon est malade depuis la moisson, fais qu'il recouvre la santé.

---

* Les dryades étoient les divinités tutélaires des chênes; elles naissoient et mouroient avec l'arbre.

Sa demande fut écoutée favorablement, et Palémon recouvra la santé; mais Amyntas éprouva de plus la protection de la divinité dans ses troupeaux, dans ses arbres et dans ses fruits. Il devint un riche berger; les dieux ne laissent aucun bienfait sans récompense.


Moreau
Ph. Triere

IDYLLE VIII.

DAMON & DAPHNÉ.

DAMON.

Il est passé, Daphné, ce noir orage. Le bruit effrayant du tonnerre ne se fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs serpenter en longs sillons de feu sur le fond obscur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avoit rassemblées sous ce toit de feuillages, secouent les gouttes d'eau dont leur toison est humectée, et se dispersent de nouveau sur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons, et contemplons l'éclat que le retour du soleil répand sur la campagne.

Ils sortirent alors de la grotte qui leur avoit servi d'asyle, se tenant tous deux par la main. Quelle magnificence! s'écria

Daphné en serrant la main du berger, que la campagne est riante! Comme l'azur du ciel paroît vif entre ces nuages qui s'écartent! comme ils fuient, ces nuages! comme leurs ombres se dispersent çà et là sur la plaine éclairée par le soleil! Regarde, Damon, regarde là-bas les cabanes et les troupeaux dans l'ombre : mais voilà déjà l'ombre qui fuit, et le soleil qui la remplace. Vois-tu comme elle court à travers le vallon sur la prairie émaillée!

Ah! Daphné, s'écria Damon, regarde là-bas l'arc d'Iris, comme il est brillant; vois comme il s'appuie sur cette colline éclatante, d'où il s'étend jusque sur la colline opposée. La déesse favorable par les vives couleurs qu'elle imprime sur la nue obscure, annonce le calme à la contrée, et semble sourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit, en lui passant tendrement un de ses bras autour du cou : Vois comme les zéphyrs de retour badinent avec les fleurs; vois comme les gouttes de pluie

étincellent sur ces fleurs ranimées. Regarde ces papillons bigarrés et ces vermisseaux ailés, qui folâtrent dans l'air aux rayons du soleil, et cet étang voisin.... Oh! comme ces buissons mouillés et ces saules tremblans brillent autour de ses bords! vois-tu comme ses eaux tranquilles répètent de nouveau l'image du ciel serein et des arbustes d'alentour?

DAMON.

Embrasse-moi, Daphné, embrasse-moi; oh! quel torrent de joie me pénètre! Que tout ce qui nous environne est beau! Quelle source intarissable de ravissement! Depuis le soleil vivifiant, jusqu'à la plus petite des plantes, tout est prodige. Quel transport me saisit et m'entraîne! Lorsque du sommet d'une colline élevée je promène mes regards sur la vaste plaine, lorsqu'étendu sur le gazon, j'observe l'immense variété des fleurs, des plantes et de leurs petits habitans, ou que pendant les heures de la nuit je considère le ciel semé d'étoiles;

lorsque je réfléchis sur la révolution des saisons, ou sur la croissance des innombrables végétaux.... quand je contemple toutes ces merveilles, ma poitrine s'enfle, mes pensées se pressent au-dedans de moi, je ne puis les développer; alors je pleure, je tombe abattu, et je balbutie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O Daphné! rien n'est comparable à ce ravissement, si ce n'est le charme d'être aimé de toi.

DAPHNÉ.

Ah! Damon, mon ame n'est pas moins transportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis dans les plus doux embrassemens, admirons ensemble les rayons naissans de l'aurore, la splendeur du soleil couchant, et l'éclat paisible de la lune; que nos poitrines palpitent, serrées l'une contre l'autre; que nos paroles inarticulées se confondent et balbutient notre étonnement. Quelles délices inexprimables, quand un pareil transport se mêle aux transports de l'amour le plus tendre!

IDYLLE IX.

DAMON & PHYLLIS.

DAMON.

J'AI déjà vu seize printemps; mais, ma chère Phyllis, je n'en ai point encore vu d'aussi beau que celui-ci. Sais-tu pourquoi?... C'est que je garde mon troupeau près de toi.

PHYLLIS.

Et moi, j'ai vu à présent treize printemps. Ah, mon cher Damon! aucun, non, aucun ne m'a encore paru aussi beau que celui-ci: sais-tu pourquoi? Et sans attendre sa réponse, elle le serra, en soupirant, contre sa poitrine.

DAMON.

Vois-tu, Phyllis, comme les arbres de ce bocage touffu se ceintrent en berceau

près de cette écluse? entends-tu murmurer cette fontaine? Allons nous y reposer sur l'herbe épaisse, et....

PHYLLIS.

Volontiers, mon cher Damon; car je ne suis gaie qu'auprès de toi : vois-tu comme mon sein palpite de joie? car.... songes-y bien, il y a cinq heures toutes entières que je ne t'ai vu.

DAMON.

Assis-toi, ma chère Phyllis, assis-toi ici sur le trèfle. Oh! que ne puis-je voir sans cesse ton sourire et tes yeux! Non, ne me regarde pas ainsi, dit-il; et il ferma doucement les yeux de la jeune bergère. Oui, en vérité, quand ton regard avec ce sourire rencontre mes yeux, je ne sais ce qui m'arrive; je frémis, je soupire, et je ne puis parler.

PHYLLIS.

Ote, Damon, ôte ta main de dessus mes yeux; quand ta main presse la mienne,

j'éprouve la même chose; je sens une agitation intérieure, à laquelle je ne comprends rien, et le cœur me bat.

DAMON.

Vois-tu, Phyllis, vois-tu là-bas sur cet arbre ces deux colombes? Regarde, regarde comme elles entrelacent amicalement leurs ailes. Ecoute comme elles gémissent tendrement. Ha! ha! les voilà qui se becquetent l'une à l'autre leurs cous nuancés, et leurs têtes mignones, et leurs petits yeux. Viens, Phyllis, viens, entrelaçons nos bras comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton cou et tes yeux, afin que je puisse aussi te becqueter.

PHYLLIS.

Mets tes lèvres contre les miennes, et puis nous nous becqueterons l'un et l'autre.

DAMON.

Ah! Phyllis, ah! que ce jeu est doux! Grand-merci, grand-merci, charmantes

colombes; que jamais le vautour ne vous ôte la vie.

PHYLLIS.

Grand-merci, charmantes colombes, grand-merci; volez ici sur mes genoux, venez demeurer avec moi. Je vous ramasserai dans les champs et dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquetera, vous pourrez aussi vous becqueter sur mes genoux.... Elles ne viennent point.... Elles s'envolent....

DAMON.

Ecoute, Phyllis, il me vient une idée. Amyntas chantoit dernièrement le charme des baisers : si c'en étoit-là?

« Une boisson fraîche, disoit-il, n'est »pas la moitié aussi agréable aux moisson»neurs fatigués, que l'est un baiser à des »amans. Le bruit qui l'accompagne, est »mille fois plus doux que ne l'est, lorsque »l'ardeur du midi nous brûle, le murmure »d'un ruisseau qui coule à l'ombre d'un »bois épais ».

PHYLLIS.

Oui, certainement. Je parierois que ce sont-là des baisers. Viens, nous allons le demander à Chloé. Mais auparavant raccommode-moi ma guirlande; car tu as dérangé tous mes cheveux.

IDYLLE X.

LA CRUCHE CASSÉE.

Un faune aux pieds de chèvre reposoit étendu sous un chêne, et plongé dans un sommeil profond. De jeunes bergers l'apperçurent. Attachons-le fortement à cet arbre, dirent-ils; il faudra bien qu'il nous chante une chanson pour obtenir sa liberté. Ils le lièrent au tronc du chêne, et ils l'éveillèrent, en lui jettant des glands. Où suis-je? dit le faune en bâillant, et en étendant ses bras et ses pieds de chèvre. Où suis-je? Où est ma flûte? Où est ma cruche? Ah! voici les morceaux de la plus belle des cruches! Je suis tombé ici hier, étant ivre, et je l'ai cassée.... Mais qui est-ce qui m'a lié? Il dit; et regardant autour de lui, il entendit les éclats de rire des bergers. Allons, déliez-moi, petits


E. D. Ghendt. sculp.

garçons, leur cria-t-il. Nous ne te délierons point, dirent-ils, que tu ne nous aies chanté une chanson. Que voulez-vous, bergers, que je vous chante? dit le faune. Je vais vous chanter ma cruche cassée. Asseyez-vous sur l'herbe autour de moi. Les bergers se placèrent autour de lui sur le gazon, et il commença ainsi :

Elle est cassée! elle est cassée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

Qu'elle étoit belle, ma cruche! c'étoit le plus bel ornement de ma grotte. Quand un dieu des bois passoit, je lui criois : Viens boire, et voir la plus belle des cruches; Jupiter même, dans ses fètes les plus joyeuses, n'avoit pas une plus belle cruche.

Elle est cassée! elle est cassée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

Quand mes amis s'assembloient chez moi, nous nous asseyions autour de la cruche, nous buvions, et celui qui buvoit, chantoit l'aventure gravée sur le côté de

la cruche que touchoient ses lèvres. Hélas! mes amis, nous ne boirons plus de cette belle cruche, nous ne chanterons plus l'aventure gravée sur le côté que toucheront nos lèvres!

Elle est cassée! elle est cassée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

Sur cette cruche on avoit gravé l'infortune du dieu Pan, lorsque, saisi d'effroi, il vit la plus belle des nymphes se métamorphoser dans ses bras même en une touffe de roseaux bruyans. Il coupa dans ces roseaux plusieurs tuyaux de longueur inégale, et, les réunissant avec de la cire, il en composa une flûte, et joua aussi-tôt sur le rivage un air lugubre. Echo entendit cette musique nouvelle, et la répéta aux bocages et aux collines étonnés.

Mais elle est cassée! elle est cassée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

On voyoit ensuite Jupiter en forme de taureau blanc, transporter sur son dos la

nymphe Europe à travers les flots. Sa langue flatteuse caressoit les genoux d'albâtre de la belle désolée, qui, pendant ce temps, se lamentoit, et joignoit les deux mains au-dessus de sa tête; cependant les zéphyrs folâtres se jouoient avec les boucles de sa chevelure ondoyante, et les amours portés sur des dauphins complaisans, précédoient sa marche en riant.

Mais elle est cassée! elle est cassée, la plus belle des cruches! en voici les morceaux autour de moi.

On y voyoit aussi gravé le beau Bacchus, assis sous un berceau de pampre; une nymphe étoit couchée à son côté; elle avoit son bras gauche passé sous la tête du dieu, et de sa main droite élevée, elle lui enlevoit la coupe que redemandoient ses lèvres riantes. Elle le regardoit d'un air languissant, qui sembloit solliciter des baisers. Aux pieds de Bacchus jouoient ses tigres tachetés, qui, d'un air caressant, mangeoient des raisins dans les mains délicates des amours.

Mais elle est cassée ! elle est cassée, la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi. Echo, répète-le aux forêts ; redis-le aux faunes dans leurs grottes ; elle est cassée ! en voici les morceaux autour de moi.

Ainsi chanta le faune ; alors les jeunes bergers le délièrent, et regardèrent avec admiration les morceaux de la cruche épars sur le gazon.

IDYLLE XI.

DAPHNIS & CHLOÉ.

Le soleil étoit près de se coucher, lorsque Chloé se rendit avec son cher Daphnis sur le rivage solitaire du ruisseau qui coule en murmurant à travers le bocage de saules. Ils entrèrent dans le bocage en se tenant par la main. Déjà cependant Alexis étoit assis sur le bord du ruisseau. Il étoit beau et jeune, mais l'amour ne s'étoit encore jamais éveillé dans son cœur. Je te salue, jeune homme sans amours, lui dit Daphnis; il se pourroit bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur sensible, puisque tu viens chercher ainsi les ombrages solitaires; car les amans cherchent volontiers l'ombre et la solitude. Je viens ici avec ma Chloé; nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre

amour. Il dit, et pressa la main de la bergère contre son cœur. Veux-tu nous entendre, Alexis?

ALEXIS.

Non, aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici pour admirer cet éclat dont le soleil couchant dore nos montagnes; mais j'écouterai volontiers vos chants; car rien n'est plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

DAPHNIS.

Viens, Chloé, asseyons-nous sur l'herbe à côté de lui; chantons : ma flûte accompagnera ton chant; et toi, Alexis, tu es un habile joueur de flûte; accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai, dit Alexis. Alors ils s'assirent sur le gazon au bord du ruisseau, et Daphnis commença ainsi :

DAPHNIS.

Vallon paisible, et vous, collines ver-

doyantes; non, il n'est point de berger aussi fortuné que moi, puisque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin, lorsque le soleil se détache lentement du sommet des montagnes. Dans cet instant chaque fleur se réjouit, les oiseaux chantent au-devant de l'astre du jour; pleins d'alégresse, ils sautent çà et là sur les foibles rameaux, et font tomber la rosée qui mouille les feuilles.

CHLOÉ.

L'hirondelle est transportée de joie, lorsque, réveillée du sommeil qui pendant l'hiver la retenoit ensevelie dans un étang, elle ouvre les yeux aux charmes du printemps. Elle voltige sur les saules; elle chante aux collines et aux vallons le plaisir qu'elle ressent; elle s'écrie : O mes compagnes! réveillez-vous, voici le printemps. Cependant je suis mille fois plus transportée encore; car Daphnis m'aime. Je m'écrie : O mes compagnes! il est mille fois moins doux de voir renaître le prin-

temps, que d'être aimée d'un jeune homme vertueux.

DAPHNIS.

J'aime à voir, sur le penchant d'une colline lointaine, les troupeaux errer parmi les sombres bocages. Cependant, ô ma Chloé! j'ai plus de plaisir encore à voir une guirlande de fleurs nouvelles serpenter parmi tes cheveux bruns. J'aime à voir éclater l'azur d'un ciel pur et serein; mais l'éclat de tes yeux bleus est bien plus agréable, lorsqu'ils m'invitent d'un air riant. Oui, ma chère Chloé, je t'aime plus que les poissons légers n'aiment les viviers limpides, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

CHLOÉ.

Dernièrement je me regardois dans l'onde tranquille. Je soupirois. Ah! disois-je, si je pouvois plaire à Daphnis, au meilleur des bergers! Pendant ce temps-là tu étois derrière moi, sans que je t'apperçusse; tu jettois des fleurs par-dessus ma

tête, et mon image disparoissoit parmi les cercles qu'elles formoient. Effrayée, je regardai autour de moi, je soupirai, et tu me pressas contre ta poitrine. Hélas! t'écrias-tu, les dieux me sont témoins que je t'aime. Ah! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que les fleurs n'aiment la rosée du matin.

DAPHNIS.

O Chloé! lorsque, les yeux mouillés de larmes, et me serrant dans tes bras, tu me dis : Daphnis, je t'aime ; alors, à travers l'ombre des arbres, j'élève mes regards vers le ciel éclatant. O dieux! m'écriai-je en soupirant, comment puis-je assez vous remercier de mon bonheur, de ce que vous m'avez donné Chloé? Puis, retombant sur son sein, je pleure, et ses baisers essuient mes larmes.

CHLOÉ.

Et mes baisers essuient tes larmes; mais aussi-tôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux, et se mêlent aux tiennes.

Je soupire alors : « Ah ! Daphnis » ! tu soupires à ton tour : « Ah ! Chloé » ! et l'écho soupire après nous. L'herbe tendre du printemps récrée les troupeaux : les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi. Pour moi, Daphnis, rien ne me récrée autant que d'entendre ta bouche gracieuse me dire que tu m'aimes.

Ainsi chantèrent Daphnis et Chloé. Heureux enfans ! dit Alexis ; et il soupira. Heureux enfans ! Ah ! maintenant je sens que l'amour est un bonheur ; vos chants, vos regards et vos transports me l'ont appris.

IDYLLE XII.

LYCAS,

OU L'INVENTION DES JARDINS.

L'HIVER orageux nous tient renfermés dans nos appartemens, et les tourbillons impétueux agitent les flocons qui tombent en pluie argentée. L'imagination va m'ouvrir le trésor des images qu'elle a recueillies dans la saison des fleurs, ou pendant les ardeurs brûlantes de l'été, ou en contemplant la riche variété de l'automne. Dans leur nombre je choisirai les plus belles; je les arrangerai; j'en ornerai pour toi mes chants, aimable Daphné. C'est ainsi qu'un berger compose une guirlande pour sa bergère, et ne choisit que les fleurs les plus belles. Oh! puissai-je réussir à te plaire, lorsque ma muse va chanter comment, dans la jeunesse du monde, un berger inventa l'art des jardins!

C'est ici le lieu, disoit le beau berger Lycas, c'est sous cet ormeau qu'hier au coucher du soleil, la belle Chloé m'a donné le premier baiser. Tu étois ici, tu soupirois, tandis que mes bras tremblans s'entrelaçoient autour de toi; tandis que mes paroles mal assurées, mon cœur palpitant et mes yeux en pleurs, t'apprenoient mon amour. O Chloé! ce fut alors que ta houlette s'échappa de ta main tremblante; ce fut alors que tu te laissas tomber sur mon sein agité. Lycas, dis-tu d'une voix entrecoupée, ô Lycas! je t'aime. Bois paisibles, fontaines solitaires, soyez-en témoins: mille fois vous avez entendu les plaintes de mon amour; et vous, fleurs, vous vous êtes abreuvées de mes larmes comme de la rosée.

O Chloé! quelle joie me ravit! Oui, l'amour est un bonheur inexprimable. Que ce lieu soit à jamais consacré à l'amour! Je veux planter des rosiers autour de cet ormeau. Le long de sa tige s'élèvera en serpentant la souple scammonée parée

de ses fleurs d'un blanc tacheté de pourpre. Je veux rassembler ici tout le printemps; je planterai la belle pivoine à côté des lys. J'irai dérober aux prairies et aux collines leurs plantes chargées de fleurs, la violette et l'œillet, la campanelle azurée et la brune scabieuse. Je prendrai tout; j'en formerai comme un bosquet, où l'on respirera les plus doux parfums: je conduirai ensuite la source voisine autour de cette forêt de fleurs, qui deviendra une petite île, et je l'environnerai d'une haie d'épines, pour empêcher les chèvres et les brebis de la détruire. Accourez alors, accourez, plaintives tourterelles, vous qui vivez d'amour; venez gémir sur la cime de l'ormeau. Venez, petits oiseaux; poursuivez vos compagnes à travers les buissons de roses, chantez votre bonheur sur leurs rameaux balancés. Et vous, papillons bigarrés de couleurs sans nombre, joignez-vous dans les bosquets de fleurs, et unissez-vous sur les lys agités par vos transports.

Alors, le berger qui passera dans le voi-

sinage, s'écriera, lorsque les zéphyrs porteront au loin jusqu'à lui ces doux parfums: A quelle divinité ce lieu est-il consacré? Appartient-il à Vénus? ou bien Diane l'a-t-elle ainsi embelli pour s'y livrer au sommeil après les fatigues de la chasse?

IDYLLE XIII.

PALÉMON.

Que l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers et ces rosiers sauvages, qui s'étendent devant ma fenêtre ! Que l'hirondelle chante gaîment sur la poutre qui soutient le toit de ma cabane ! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille : la rosée a ranimé les plantes ; elles semblent rajeunies, je crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma chaumière. Là je me placerai vis-à-vis du soleil levant, et je parcourrai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'environne est beau ! Tout ce que j'entends est la voix du bonheur et de la reconnoissance. Les oiseaux dans les airs, le berger dans la plaine,

chantent la joie qui les anime; les troupeaux sur les collines verdoyantes et dans les vallons entrecoupés de ruisseaux, expriment le plaisir par leurs mugissemens.

Combien de temps, ô dieux! combien de temps serai-je encore témoin de votre bonté? J'ai vu quatre-vingt-dix fois la révolution des saisons; et quand mes pensées se tournent en arrière pour contempler depuis ce moment jusqu'à l'heure de ma naissance, cette vaste mais douce perspective, dont le premier terme échappe à ma vue, et semble se perdre dans le vague d'un air pur et serein, ah! qu'alors tout mon cœur est ému! Ce transport que ma langue ne peut balbutier, ces larmes de joie que je répands, ah dieux! ne sont-ce pas là de trop foibles actions de graces pour vos bienfaits? Ah! coulez, mes larmes, coulez le long de mes joues. Quand je regarde en arrière, il me semble que toute ma vie n'a été qu'un long printemps, et que les momens ténébreux, semés dans son cours, ont été de ces orages passagers,

qui rafraîchissent les campagnes, et raniment les plantes. Jamais une contagion funeste n'a diminué notre troupeau; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres; jamais l'infortune ne s'est reposée longtemps sur cette cabane.

Avec quels transports j'envisageois l'avenir, lorsque mes enfans sourioient en folâtrant dans mes bras, ou lorsque ma main guidoit leurs pas chancelans! En voyant germer ces tendres rejettons, je portois ma vue dans l'avenir; je versois des larmes de joie: je veux, disois-je, les garantir de tous les accidens; je veillerai sur leur croissance; les dieux béniront mes efforts; ils s'élèveront; ils porteront des fruits; ils deviendront arbres, et la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma foible vieillesse. En parlant ainsi, je les pressois contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître sous la bénédiction des dieux, ma vieillesse grisonnante trouve sous leur ombre un heureux abri. C'est ainsi que j'ai vu croître

ces pommiers, ces poiriers et ces grands noyers, que j'ai plantés dans ma jeunesse autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques, et couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines, ce fut, ô ma chère Myrta! ce fut lorsque, penchée sur mon sein palpitant, tu expiras dans mes embrassemens. Douze fois déjà le printemps a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour, l'heureux jour approche où mes os seront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

Je vois avec plaisir ma barbe grise flotter en ondes blanchâtres sur ma poitrine, et rendre témoignage de la constante bonté des dieux. Doux zéphyrs qui voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés que ma barbe forme sous mon menton: ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, et les boucles brunes qui flottent sur le cou de la jeune fille dans la fleur de sa beauté.

Que ce jour soit pour ma vieillesse un jour de réjouissance! Je rassemblerai autour de moi tous mes enfans, et jusqu'à mon petit-fils qui commence à bégayer. J'offrirai aux dieux un sacrifice : l'autel sera placé ici à l'entrée de ma cabane ; j'entourerai ma tête chauve d'une guirlande ; ma foible main prendra la lyre, et tous ensemble nous chanterons autour de l'autel un cantique de louanges. Je couvrirai ensuite ma table de fleurs ; et au milieu de la joie de nos entretiens, nous mangerons la victime. Ayant ainsi parlé, Palémon se leva en tremblant ; et s'appuyant sur son bâton, il appella ses enfans, et célébra gaîment avec eux une fète en l'honneur des dieux.

* Le soir vint ; et Palémon, rempli d'un saint pressentiment, leur dit : O mes enfans! sortons ; allons visiter la tombe de

---

* Dans son édition de 1773, Gessner a supprimé le morceau qui suit. Je le conserve uniquement parce que les lecteurs sont habitués à le trouver dans toutes les éditions publiées en France jusqu'à ce jour.

Myrta; nous y répandrons du vin et du miel, et nous terminerons la fête par des hymnes. Ils sortirent et allèrent sur la tombe. Embrassez-moi, mes enfans, dit le vieillard dans un saint ravissement. Alors, au milieu de leurs embrassemens, il fut changé en un cyprès, dont l'ombre couvre encore le tombeau.

La lune paisible, témoin de cette aventure, s'arrêta dans sa course. Quiconque se repose à l'ombre de cet arbre, se sent le cœur agité d'un saint transport, et de pieuses larmes coulent de ses yeux.

IDYLLE XIV.

MYRTIL & THYRSIS.

Myrtil s'étoit rendu, pendant une nuit fraîche, sur un côteau qui dominoit au loin sur la plaine. Quelques branches sèches formoient un feu clair, auprès duquel le berger seul, étendu sur le gazon, parcouroit de ses regards errans le ciel semé d'étoiles, et la campagne éclairée par la lune. Tout à coup, inquiet d'un bruit léger qu'il entendoit dans l'obscurité, il regarda derrière lui; c'étoit Thyrsis. Sois le bienvenu, lui dit Myrtil; assieds-toi près du feu. Par quel hazard viens-tu ici, tandis que tout dort dans le canton?

THYRSIS.

Te voilà, Myrtil! bon soir. Si j'avois cru te trouver, je n'aurois pas tant hésité

à suivre la lueur de cette flamme qui brille avec tant d'éclat au milieu de l'obscurité répandue sur la vallée. Ecoute, Myrtil : à présent que la sombre clarté de la lune et la solitude de la nuit nous invitent à des chants graves, écoute ce que j'ai à te proposer. Je te donnerai une belle lampe d'argile, travaillée artistement par mon père. C'est un serpent avec des ailes et des pieds; il ouvre une large gueule, dans laquelle brûle une petite mèche. L'animal replie sa queue en haut, pour former une anse commode. Je t'en ferai présent, si tu veux me chanter l'aventure de Daphnis et de Chloé.

MYRTIL.

Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis et de Chloé, puisque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches sèches; prends garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois et sur le rivage.

La lune éclairoit paisiblement l'horizon. Chloé, solitaire sur le rivage, attendoit impatiemment un bateau, dans lequel Daphnis devoit traverser le fleuve. Qu'il tarde long-temps, mon amant! disoit-elle; et le rossignol se taisoit pour écouter les accens de sa passion. Qu'il tarde long-temps! Mais.... écoutons.... j'entends un bruit comme quand les flots frémissent contre un bateau. Viens-tu? Oui.... Non, ce ne l'est pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper? Ne vous jouez pas de la tendre impatience d'une bergère passionnée. Où es-tu à présent, cher amant? L'amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds? Traverses-tu à présent le bois pour gagner le rivage? Ah! puissent tes pieds empressés ne rencontrer aucune épine! qu'aucun serpent ne blesse tes talons! Chaste déesse, dont les flèches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but; Lune, ou Diane, répands sur son passage ta douce clarté. Oh! quand il sortira du bateau, avec quelle ardeur je le presserai dans mes

bras! Mais, pour cette fois, certainement, ô flots! certainement pour cette fois vous ne me trompez pas! Frémissez légèrement autour de son bateau; portez-le soigneusement sur votre dos. Et vous, nymphes, si jamais vous avez aimé, si jamais vous avez su ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime.... Ah! je le vois!.... Cher Daphnis.... tu ne me réponds point!.... Dieux!.... A ces mots Chloé tomba évanouie sur la rive.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois et sur le rivage.

Un bateau renversé flottoit sur les ondes. La lune éclairoit cette aventure déplorable. Chloé évanouie étoit étendue sur la rive; un silence effrayant régnoit autour d'elle. Elle se réveilla enfin; réveil affreux! La lune se cacha derrière les nuages. Chloé étoit assise au bord du fleuve, tremblante et muette, ses soupirs et ses sanglots soulevoient sa poitrine; elle jetta un cri perçant: l'écho porta dans toute la contrée les accens de sa douleur. Un gémissement





inquiet résonnoit dans les bois et parmi les buissons. Elle se tordoit les bras, elle se frappoit la poitrine, elle s'arrachoit les cheveux. Ah ! Daphnis ! Daphnis ! flots perfides ! nymphes barbares ! Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle ; quoi ! j'hésite ! je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi les délices de ma vie ! Et à l'instant elle se précipita du rivage dans le fleuve.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois et sur le rivage.

Mais les nymphes avoient ordonné aux ondes de la porter soigneusement sur leur dos. Nymphes cruelles ! s'écria-t-elle ; ah ! ne différez pas ma mort ! Flots, hâtez-vous de m'engloutir ! Mais les flots ne l'engloutirent point ; ils la portèrent doucement sur leur dos jusqu'aux bords d'une petite île. Daphnis avoit gagné cette île à la nage. Avec quelle tendresse, avec quels transports elle se précipita dans les bras de son amant ! Inutilement voudrois-je

exprimer par mes chants ce qu'elle ressentit alors. Telle et moins tendre encore, est la joie du rossignol, lorsqu'il s'est envolé de sa prison; sa compagne avoit passé les nuits entières à gémir tristement sur la cime des arbres : maintenant il vole à sa compagne encore tremblante. Ils soupirent; ils se becquetent; ils entrelacent leurs ailes; ils expriment leurs transports par des chants d'alégresse, et interrompent le silence de la nuit.

Antres des rochers, cessez de répéter des sons plaintifs; faites retentir la joie dans les bois et sur le rivage. Et toi, Thyrsis, donne-moi la lampe; car je t'ai chanté l'aventure de Daphnis et de Chloé.

IDYLLE XV.

CHLOÉ.

Nymphes favorables, qui habitez cette grotte paisible; vous dont les mains ont planté ces buissons touffus qui en cachent l'entrée, pour vous procurer un ombrage frais et un repos tranquille; vous qui de vos urnes versez les eaux de cette claire fontaine, lorsque vous n'ètes point occupées à danser dans les épaisses forêts avec les dieux des bois! si dans ce moment vous sommeillez ou sur les côteaux voisins, ou sur vos urnes, que ma voix ne trouble point votre repos. Mais si vous veillez, ô nymphes favorables! prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime.... hélas!.... j'aime Lycas aux cheveux blonds. N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune berger, lorsqu'il conduit dans ces lieux ses vaches tachetées et ses veaux bondissans, et lorsque

marchant à leur suite, il appelle les échos par les doux sons de sa flûte? N'avez-vous point entendu sa voix, lorsqu'il chante ou les charmes du printemps, ou la joie qui accompagne la moisson, ou les couleurs variées de l'automne, ou le soin des troupeaux? Hélas! j'aime le plus beau des bergers, et le plus beau des bergers ne sait pas que je l'aime. Que tu as duré long-temps, triste et rigoureux hiver, qui nous a chassés des pâturages! Oh! quel long intervalle s'est écoulé depuis que j'ai vu Lycas pour la dernière fois dans l'automne! Hélas! il dormoit couché dans le bocage. Qu'il étoit beau! comme les zéphyrs se jouoient dans les boucles de sa chevelure! La clarté du soleil répandoit sur lui les ombres flottantes des feuilles. Ah! je le vois encore; je vois les ombres des feuilles voltiger çà et là sur son beau visage; je le vois sourire comme dans le songe le plus agréable. Je m'empressai de ramasser des fleurs; j'en formai doucement une guirlande autour de sa belle chevelure, et une autour de sa

flûte; puis je me retirai à l'écart. Je veux, disois-je, attendre ici le moment de son réveil. Comme il va rire! comme il va être étonné de voir sa tête et sa flûte entourées de guirlandes! Je vais attendre qu'il s'éveille; il faudra bien qu'il me voie, si je reste ici; et s'il ne me voyoit pas!.... Oh! je me mettrai à rire tout haut. Je parlois ainsi, et je me tenois dans le bosquet voisin, lorsque mes compagnes m'appellèrent. Oh! que je fus piquée! Il fallut m'en aller, et je ne pus être témoin de son sourire et de sa joie, lorsqu'il vit sa chevelure et sa flûte entourées de fleurs. Quel plaisir à présent! Voilà le printemps de retour; je verrai Lycas dans les prés. O nymphes! je vais suspendre ici des guirlandes aux rameaux de ces arbustes, qui ombragent votre grotte. Ce sont les premières fleurs du printemps, la violette hâtive, le muguet, la jaune primevère, la marguerite rougeâtre et les premières fleurs des arbres. Soyez favorables à mon amour; et si Lycas vient dormir sur le bord de cette

fontaine, dites-lui en songe, que c'est Chloé qui a entouré de fleurs sa chevelure et sa flûte : dites-lui que c'est Chloé qui l'aime. Ainsi parla Chloé. En même temps elle suspendit autour des arbustes, encore privés de feuilles, une guirlande des premières fleurs. Alors il sortit de la grotte un doux frémissement, semblable au murmure de l'écho, lorsqu'il répète les sons d'une flûte éloignée.

IDYLLE XVI.

MÉNALQUE

ET LE CHASSEUR ESCHINE.

Le jeune berger Ménalque conduisoit son troupeau sur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme que l'excès de la fatigue avoit contraint de se coucher sous un buisson. Ah ! jeune berger ! s'écria cet homme ; je vins hier sur cette montagne sauvage, pour y chasser les chevreuils et les sangliers. Je me suis égaré, et jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane ; je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma soif, ni aucune nourriture pour appaiser ma faim. Aussi-tôt le jeune Ménalque tira de sa poche du pain et du fromage

frais, qu'il lui donna : puis il prit le flacon qui étoit à son côté : Rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais ; suis-moi ensuite, afin que je te conduise hors de la montagne. L'homme se rafraîchit, et le berger le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur Eschine lui dit : Beau berger, tu m'as sauvé la vie, comment puis-je te récompenser? Viens avec moi dans la ville ; là on n'habite point sous des toits de chaume. Des palais de marbre, entourés de colonnes superbes, s'élèvent jusqu'aux nues. Tu demeureras avec moi ; tu boiras dans des coupes d'or, et tu mangeras des mets somptueux dans des plats d'argent.

Ménalque reprit : Qu'irai-je faire dans la ville? Je suis en sûreté dans ma petite cabane ; elle me met à l'abri de la pluie et des vents impétueux. Si elle n'est point entourée de colonnes, elle est environnée d'arbres fruitiers et de pampres verts. Je vais puiser de l'eau claire à la fontaine voisine dans une cruche de terre ; j'ai aussi

du vin doux; je mange ce que mes arbres et mon troupeau me donnent; et si je n'ai point de vases d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes.

ESCHINE.

Viens avec moi, berger; on a aussi à la ville des arbres et des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, et rassemblé celles-ci dans des parterres symmétriques. On y voit aussi des fontaines que des hommes et des nymphes de marbre versent dans des bassins magnifiques.

MÉNALQUE.

Nos bois ombragés par la simple nature, sont encore plus beaux avec leurs routes tortueuses; nos prairies parées de mille fleurs, semées au hazard, sont encore plus agréables. J'ai aussi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lys et des roses. Oh! que nos fontaines sont belles, lorsqu'elles sortent en bouillonnant du creux des rochers, ou lorsqu'elles tombent du haut des collines

à travers les buissons, pour serpenter ensuite dans les prés fleuris ! Non, je ne vais point à la ville.

ESCHINE.

Là, tu verras de jeunes filles vêtues de soie, et dont le teint n'est point terni par les ardeurs du soleil ; elles sont blanches comme du lait, parées d'or et de perles précieuses. Là, des musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

MÉNALQUE.

Ma brune bergère est belle aussi. Je voudrois que tu la visses, quand elle se pare avec des roses fraîches, ou avec une guirlande de différentes couleurs. Oh ! que nous avons de plaisir, quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois sur le bord d'un ruisseau qui murmure ! Elle chante alors. Ah ! qu'elle chante agréablement ! J'accompagne sa voix avec ma flûte ; nos chants retentissent au loin, et l'écho les répète après nous. Quelquefois aussi nous prêtons

l'oreille aux doux ramages des oiseaux qui chantent sur la cime des arbres ou sur les branches des buissons. Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

ESCHINE.

Que te donnerai-je donc, berger? Prends cette poignée d'or et ce fourniment du même métal.

MÉNALQUE.

Qu'ai-je besoin d'or? J'ai tout en abondance. Avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, ou bien le lait de mes troupeaux?

ESCHINE.

Que te donnerai-je donc, heureux berger? Comment pourrai-je reconnoître ton bienfait?

MÉNALQUE.

Donne-moi ce flacon que je vois pendu à ton côté: il me semble qu'on a gravé

dessus le jeune Bacchus avec les Amours, qui cueillent des raisins dans des corbeilles. Alors le chasseur, avec un sourire de bonté, lui donna le flacon, et le jeune berger sauta de joie, comme un agneau qui bondit.

IDYLLE XVII.

MYRTIL & DAPHNÉ.

MYRTIL.

Déja, ma sœur, si matin! le soleil n'est pas encore avancé derrière la montagne. A peine l'hirondelle a-t-elle commencé son ramage, à peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore; et déjà tu cours dans la rosée. Quelle fète prépares-tu donc aujourd'hui, et pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs?

DAPHNÉ.

Te voilà, mon cher frère! bonjour. D'où viens-tu pendant l'humidité du matin? Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour? Pour moi, je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des

roses; et pendant que notre père et notre mère dorment encore, je vais les répandre sur leur lit. Ils se réveilleront en respirant leurs doux parfums, et se réjouiront quand ils se verront entourés de fleurs.

MYRTIL.

O ma chère sœur! ma vie ne m'est pas si chère que toi. Quant à moi, ma sœur, tu sais bien qu'hier au coucher du soleil, comme notre père tournoit les yeux vers ce côteau, sur lequel il se repose souvent, il disoit: Oh! quel plaisir, s'il y avoit là-bas un berceau, pour nous recevoir sous son ombre! Je l'entendis, et je fis comme si je ne l'avois pas entendu. Mais long-temps avant le lever du soleil, je suis venu ici, j'y ai construit un berceau, et j'ai attaché fortement à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde, ma sœur, l'ouvrage est achevé : ne me décèle pas, jusqu'à ce que lui-même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous!

DAPHNÉ.

O mon frère! comme il sera surpris agréablement, quand il appercevra de loin le berceau! Je m'en vais à l'instant; je vais me glisser légèrement auprès du lit de nos parens, et répandre ces fleurs autour d'eux.

MYRTIL.

Lorsqu'ils se réveilleront au milieu de ces doux parfums, ils se regarderont avec un souris tendre, et diront : C'est Daphné qui a fait tout ceci! où est-elle, cette enfant? Avant que nous fussions éveillés, elle étoit occupée de nos plaisirs.

DAPHNÉ.

Eh vraiment! quand notre père, de sa fenêtre, verra le berceau : Me trompé-je? dira-t-il alors; voilà un berceau là-bas sur le haut de la colline; sûrement c'est mon fils qui l'a construit. Qu'il soit béni! le repos de la nuit ne l'a pas empêché de

songer à réjouir notre vieillesse. Alors, mon cher frère, le jour entier sera rempli de délices; car celui qui a commencé la matinée par une bonne action, réussit dans tout; et la joie s'épanouit pour lui sur chaque fleur.

IDYLLE XVIII.

PHYLLIS & CHLOÉ.

PHYLLIS.

CHLOÉ, je te vois toujours porter ce panier à ton bras.

CHLOÉ.

Oui, Phyllis, oui, je porte toujours à mon bras ce panier : je ne le donnerois pas pour tout un troupeau ; non, je ne le donnerois pas. (Et en parlant ainsi, elle le pressoit, en souriant, contre son côté.)

PHYLLIS.

Et pourquoi donc , Chloé , pourquoi mets-tu ce panier à si haut prix? Veux-tu que je devine?.... Oh! comme tu es rouge! devinerai-je ?

CHLOÉ.

Comment?.... rouge!

PHYLLIS.

Oui vraiment. Te voilà comme si la lueur du soleil couchant donnoit sur ton visage.

CHLOÉ.

Eh bien! Phyllis, je te dirai la vérité. Le jeune Amyntas, le plus beau des bergers, m'en a fait présent; il l'a lui-même façonné. Vois avec quelle netteté, avec quelle grace ces feuilles vertes et ces fleurs rouges s'entrelacent sur ce fond blanc! Aussi mon panier m'est-il bien précieux: par-tout où je vais, je l'ai à mon bras. Les fleurs me paroissent plus belles; elles exhalent une odeur plus suave, quand je les porte dans mon panier: les fruits remplissent ma bouche d'une saveur plus douce, quand je les ai pris dans mon panier. Phyllis.... Mais quoi!.... dirai-je tout? J'ai.... j'ai déjà baisé mon panier bien des

fois.... certainement Amyntas est le plus aimable et le plus beau des bergers.

PHYLLIS.

Je l'ai vu y travailler. Si tu savois les discours qu'il adressoit alors à ce panier ! Mais Alexis, mon berger, n'est pas moins beau : je voudrois que tu l'entendisses chanter. Je veux te répéter le couplet qu'il m'apprit hier.

CHLOÉ.

Mais, Phyllis, qu'est-ce donc qu'a dit Amyntas au panier ?

PHYLLIS.

Tout-à-l'heure : mais il faut auparavant que je te chante ce couplet.

CHLOÉ.

Ha !.... est-il long ?

PHYLLIS.

Écoute, le voici :

« Je suis gai, quand les rayons du cou-
»chant colorent mon visage sur le pen-

»chant de cette colline. Je suis plus gai »encore quand je te vois sourire. Le mois- »sonneur, lorsqu'il apporte la dernière »gerbe dans sa grange déjà pleine, ne re- »vient pas au village avec autant de joie »que j'en ressens, lorsqu'après avoir reçu »un baiser de toi, je retourne dans ma »cabane ». Ainsi chantoit Alexis....

CHLOÉ.

Voilà une belle chanson : mais, Phyllis, qu'est-ce qu'Amyntas disoit au panier?

PHYLLIS.

J'en ris encore. Il étoit assis dans l'oseraie, au bord de l'étang; et tandis que ses doigts arrangeoient artistement les brins verts avec les bruns et les blancs, en même temps....

CHLOÉ.

Eh bien! pourquoi interrompre ton récit?

En même temps (continua Phyllis en riant toujours) il parloit et disoit au panier : « Je

»veux te donner à Chloé, à la belle Chloé, »dont le sourire a tant de charmes. Con»duisant hier son troupeau devant moi: »Bonjour, Amyntas, me dit-elle; et elle »sourioit d'un air si doux, si doux, que le »cœur me battoit. Et vous, branches de »toutes couleurs, laissez-vous courber sans »résistance, et ne vous rompez pas lorsque »je vous entrelace; car vous serez placées »au côté de la plus charmante des bergères, »de Chloé. Oui, si Chloé fait quelque cas »de ce panier. Oh! si elle en faisoit cas! Si »elle le portoit souvent à son côté!...». C'est ainsi qu'il parloit, et le panier se trouvant fini, il se leva tout à coup, et sauta de joie d'avoir si bien réussi.

CHLOÉ.

Ah! je pars. C'est derrière cette colline qu'il a conduit son troupeau. Je passerai auprès de lui; je lui dirai: Vois, Amyntas, vois, j'ai à mon bras ton panier.

IDYLLE XIX.

TITYRE & MÉNALQUE.

LE vieillard Ménalque, couché sur le penchant d'une colline, recevoit l'impression bénigne des rayons du soleil. Plongé dans une agréable rêverie, il parcouroit des yeux la contrée embellie par l'automne; cependant Tityre, le plus jeune de ses fils, étoit depuis long-temps à ses côtés sans qu'il le remarquât. Dans sa douce extase, le vieillard soupiroit, et son fils le contempla long-temps avec une joie paisible. O mon père, lui dit-il enfin avec tendresse, que ton ravissement doit être délicieux! je vois depuis long-temps tes regards se promener au loin sur la contrée embellie par l'automne, et je t'entends soupirer. O mon père! j'ai une demande à te faire, daigne me l'accorder.

MÉNALQUE.

Dis-moi ce que tu demandes, mon cher fils, et assieds-toi à mon côté, afin que je te baise le front; et Tityre s'assit à son côté, et le vieillard baisa tendrement le front de son fils. Mon père, continua le jeune homme, mon frère aîné m'a raconté, car souvent, lorsque nous sommes assis à l'ombre auprès de nos troupeaux, nous parlons de toi, et alors des larmes, des larmes de joie coulent de nos yeux; mon frère aîné m'a raconté qu'autrefois tout le canton t'avoit appellé d'une commune voix le premier des chanteurs, et que tu avois gagné plus d'une chèvre aux combats du chant. Oh! si maintenant que le spectacle de la contrée, embellie par l'automne, te remplit de transports, si tu voulois essayer de me chanter une chanson! Accorde-moi cette grace, ô mon père! accorde-la-moi.

Ménalque reprit avec un doux sourire: Je vais essayer, et si les Muses, qui m'ont

si souvent aidé à remporter le prix, m'aiment encore, je te chanterai une chanson.

Alors ses regards parcoururent encore une fois la campagne, et il commença:

« Daignez m'exaucer encore, ô Muses! » prètez encore l'oreille à ma voix cassée. » Au printemps de mes jours, sur le bord » des ruisseaux murmurans, et à l'ombre » des bois silencieux, vous ne fûtes jamais » inexorables pour moi : dans ma vieillesse » grisonnante, favorisez encore le succès » de mes chants.

» Campagnes où règne l'automne, quels » doux transports vous versez dans mon » ame! De quel éclat se pare l'année mou» rante! Les roseaux et les saules forment » une bordure jaune autour des étangs; les » têtes jaunes des pommiers et des poiriers » sont éparses sur les côteaux bigarrés, et » sur les prairies dont la verdure est entre» coupée par le rouge enflammé des ceri» siers. Dans l'automne, les bocages offrent » des couleurs aussi variées que les prai» ries dans le printemps, lorsqu'elles sont

»couvertes de fleurs. Une teinte rougeâtre »s'étend du haut du côteau dans le vallon, »interrompue par des sapins et des pins »toujours verts. Déjà les feuilles répan»dues sur la terre gémissent sous les pieds »du voyageur. Les troupeaux errent gra»vement sur le gazon dépouillé de fleurs. »La seule colchique rougeâtre paroît en»core, et annonce les frimats. Vous allez »vous reposer pendant l'hiver, arbres bien»faisans, qui nous donniez libéralement »vos fruits mûrs, et qui prêtiez la fraî»cheur de votre ombre aux bergers et aux »troupeaux. Ah! qu'aucun de nous ne se »rende au repos du tombeau, sans avoir »aussi porté des fruits doux, et répandu »sur les malheureux une ombre protec»trice! O mon fils! la bénédiction repose »sur la cabane du juste, et autour de sa »grange. O mon fils! celui dont le cœur »est droit, et qui met sa confiance dans »les dieux, n'a point à craindre de porter »ses pas sur un marais trompeur. Quand »le juste fait un sacrifice, la fumée en

»monte jusque dans l'olympe ; les dieux »écoutent avec bonté ses actions de graces »et ses vœux. Jamais la chouette, par ses »cris, jamais le crapaud volant, par ses »croassemens lugubres, ne lui présagent »des accidens funestes. Il habite en sûreté, »il vit en repos sous son toit paisible ; ses »pénates favorables entendent ses discours »vertueux, et le bénissent. A la vérité, des »jours sombres se font voir quelquefois »dans le printemps, des nuées d'orages »troublent quelquefois l'été le plus serein; »mais, ô mon fils! ne murmure pas, si dans »cette poignée de tes jours Jupiter a mêlé »quelques heures ténébreuses. Conserve, »mon cher fils, mes instructions dans ta »mémoire, lorsque je t'aurai précédé dans »le tombeau. Vents impétueux, épargnez, »je vous conjure, épargnez la parure de »l'automne ; qu'un souffle léger, en se »jouant, dépouille lentement les arbres »de leurs feuilles mourantes, afin que la »variété de nos campagnes puisse encore »quelquefois enchanter mes regards. Peut-

»être, quand tu reviendras, ô bel autom-
»ne! peut-être ne pourrai-je plus te voir.
»Quel arbre alors couvrira de ses feuilles
»mourantes la terre où je reposerai»?

Ainsi chanta le vieillard, et Tityre en pleurant, pressa les mains de son père contre ses joues.

IDYLLE XX.

L'INVENTION

DE LA LYRE ET DU CHANT.

DANS les jours de la jeunesse du monde, lorsque les hommes n'étoient point encore corrompus, lorsque les premiers germes des arts naissoient de la nature et des besoins peu nombreux de l'innocence, une jeune fille vivoit. Nulle autre de son temps ne l'égaloit en beauté, nulle autre n'avoit été formée avec des organes plus délicats et plus sensibles aux charmes de la nature. C'étoit avec des larmes de joie qu'elle saluoit le lever de l'aurore et la magnificence des campagnes; elle célébroit, par des transports, le coucher du soleil et l'éclat paisible de la lune. Le chant n'étoit alors que le simple cri de la joie sans au-

cune règle. Un jour, aussi-tôt que le coq matineux eut annoncé de la cabane le retour de l'aurore ; car déjà les hommes avoient su, pour leur amusement, apprivoiser autour de leurs cabanes les animaux les moins farouches, par l'appât d'une nourriture abondante; à ce signal, cette jeune beauté quitta le toit qui lui servoit d'asyle pendant la nuit. Ce toit étoit formé par des roseaux et des branchages de sapins attachés aux souches de quelques arbres voisins; elle se reposoit sous leur ombre ; les oiseaux habitoient au-dessus d'elle, et chantoient sous l'épais feuillage. La jeune bergère sortit donc pour aller contempler l'éclat des campagnes couvertes de rosée, et pour entendre dans le prochain bocage, les concerts des oiseaux. Pleine d'un doux ravissement, elle s'assit pour les écouter; bientôt elle essaya d'imiter leurs accens. Alors coulèrent de ses lèvres des sons harmonieux, et tels qu'aucune bergère n'en avoit encore formé d'aussi doux. Les tons divers

que sa voix touchante apprenoit à répéter du ramage de chaque oiseau, elle les assembloit pour en composer différens airs. Petits oiseaux, disoit-elle en élevant la voix pour chanter, petits oiseaux, chantres enjoués des bois, quels accens mélodieux vous nous faites entendre du sommet des arbres élevés et du sein des humbles buissons! Que ne puis-je célébrer, avec cette agréable variété de tons, l'éclat renaissant du matin! Apprenez-moi ces tons variés, afin que je puisse chanter avec vous mes transports, à l'aspect des premiers rayons du soleil. Elle chantoit ainsi, et, sans qu'elle s'en apperçût, ses paroles douces et sonores se lioient d'elles-mêmes à la mesure harmonieuse de son chant. Elle remarqua enfin avec des transports de joie la nouvelle harmonie de son discours cadencé. Quel charme, continua-t-elle dans une espèce d'extase, quel charme embellit ce bocage, où retentissent les plus doux accords! De quel éclat brillent ces vastes campagnes, que ranime la rosée!

Où es-tu, ô toi qui as créé toutes ces merveilles? De quelle joie je suis pénétrée! Je pourrai désormais célébrer tes louanges avec des accens inconnus à mes compagnes. Tandis qu'elle chantoit, toute la contrée attentive l'écoutoit avec ravissement, et les oiseaux du bocage se taisoient pour entendre sa voix.

Tous les matins elle se rendoit dans le bocage pour exercer son nouvel art; mais depuis long-temps un jeune homme s'y rendoit aussi pour l'écouter. Transporté de plaisir, il s'arrêtoit derrière des buissons; puis il soupiroit et s'enfonçoit dans le bois, où il s'étudioit à imiter ce qu'il avoit entendu. Un jour, plongé dans une rêverie profonde, il s'assit sous son toit de roseaux, appuyé sur son arc; car il avoit inventé l'art de se servir de l'arc pour tuer les oiseaux de proie qui lui enlevoient ses colombes, auxquelles il avoit construit autour de la tige d'un arbre voisin une petite habitation avec des branches de saule entrelacées. Qu'est ceci? dit-il, quelle

émotion inconnue me fait soupirer, et remplit mon cœur d'inquiétude? Il est vrai que cette émotion est différente, et qu'elle est mêlée de transports et de larmes de joie, lorsque je vois la jeune bergère dans le bocage, et que je l'entends chanter; mais, aussi-tôt qu'elle est absente, le chagrin s'établit tout à coup dans mon cœur. Ah! qu'est-ce donc qui me fait soupirer? Cependant sa main jouoit avec la corde tendue de son arc. A l'instant il partit de cette corde un son agréable. Le jeune homme étonné prêta l'oreille, et fit rendre de nouveau à la corde le même son: ensuite il se mit à rêver et à méditer profondément sur les moyens de développer sa nouvelle invention. Il essaya plusieurs fois encore de jouer avec la corde de son arc, faite avec des boyaux d'oiseaux de proie; mais tout à coup il se leva avec précipitation; il tailla plusieurs baguettes, deux longues et deux courtes; il attacha les baguettes courtes à chacune des extrémités des deux longues, et il étendit entre

celles-ci des cordes, qu'il attacha aux deux courtes; puis sa main essaya de pincer ces cordes : il observa l'agréable variété des tons, suivant qu'elles étoient plus fortes ou plus foibles; alors il les détacha de nouveau, et arrangea un plus grand nombre de cordes dans un ordre plus propre à l'harmonie : il commença à jouer, et se mit à sauter de joie.

Depuis ce moment, il se rendoit tous les jours, au retour du matin, dans le bocage touffu, pour s'exercer dans cet art nouveau; il cherchoit sur ses cordes des tons harmonieux, qui pussent accompagner les airs qu'il avoit entendu chanter à la jeune fille dans le bocage; mais on dit qu'il chercha long-temps en vain, et qu'un grand nombre de tons ne se trouvèrent point propres à servir d'accompagnement à la voix, jusqu'à ce qu'enfin un dieu lui apparut dans le bocage, donna aux cordes de sa lyre une disposition plus avantageuse et plus harmonique, et joua différens airs en sa présence. Instruit par ces

leçons, le jeune homme alloit chaque jour au lever de l'aurore chercher la jeune fille dans le bocage; il apprenoit d'elle de nouveaux airs, et couroit aussi-tôt les répéter sur sa lyre au bord d'une fontaine.

Dans une belle matinée du printemps, la jeune fille étoit assise dans le bocage, couronnée d'une guirlande de fleurs, elle chantoit. Je te salue, disoit-elle, brillant soleil, qui te lèves derrière ces montagnes : déjà tes rayons éclairent la cime des arbres sur les côteaux élevés, et colorent le plumage de la vive alouette qui plane au haut des airs. Les oiseaux de ce bocage chantent au-devant de toi, et déjà.... La bergère s'arrêta tout à coup, et regardant attentivement autour d'elle : Quelle voix agréable se mêle à mes chants ? s'écria-t-elle avec étonnement ; elle accompagne tous les tons que je forme. Où es-tu ? Pourquoi interromps-tu tes accens? Voix charmante, continue de chanter. Serois-tu quelque habitant ailé de ce bocage ? En ce cas, prends ton essor, et viens te

percher sur ce pin, afin que je te voie, et que j'entende ton chant. Elle dit, et regarda de tous côtés sur les sommets des arbres. N'aurois-tu pas été effarouché, et ne te serois-tu pas envolé? Ou bien.... Mais je n'ai jamais entendu cette voix dans le bocage. Si je m'étois trompée? Ce n'est pourtant point un songe qui m'ait abusée. Je vais encore chanter une chanson. Agréables fleurs, soyez les bienvenues : hier vous étiez encore boutons, aujourd'hui vous voilà épanouies; vous recevez l'hommage des zéphyrs caressans du matin, des abeilles bourdonnantes et du papillon chamarré qui folâtre en voltigeant autour de vous, et qui savoure votre rosée. Pendant cette chanson, la bergère s'interrompit souvent, pour promener ses regards autour d'elle, car la voix avoit encore accompagné son chant.

Alors elle se leva un peu effrayée: Non, dit-elle, je ne me suis point trompée; la voix a certainement accompagné chacun de mes tons. Comme elle disoit ces mots,

le jeune homme sortit de derrière les buissons, une couronne de fleurs sur sa tête, et tenant sa lyre sous son bras. Il prit d'un air riant la main de la belle craintive. Charmante bergère, lui dit-il avec un doux sourire et une voix gracieuse, aucun habitant ailé de ce bocage n'a répété tes airs : c'étoit moi qui accompagnois ta voix avec ces cordes. Tous les matins je me rendois dans le bocage, pour écouter tes chants ; puis je m'enfonçois dans le bois, où je m'exerçois, dans la solitude, à jouer sur ces cordes les airs que j'avois entendus. Et, crois-moi, bergère, un dieu m'instruisoit dans le bocage. Les regards errans de la jeune fille se promenoient d'un air timide sur le jeune homme, et se fixoient sur la lyre. O charmante fille, continua-t-il en la regardant avec des yeux pleins de langueur, quelle seroit ma joie, si tu me permettois de te suivre dans le bois, de m'y asseoir à tes côtés, et de suivre les accens de ta voix avec cette lyre! Alors la jeune fille leva les yeux. Jeune homme,



Moreau inv. del. — L. Boquoy Sculp.

dit-elle, je suis enchantée lorsque ta lyre accompagne mon chant; les sons qu'elle rend, sont plus agréables pour moi que l'écho même; mais à présent viens avec moi sous l'ombrage de mon toit, car déjà le soleil du midi fait sentir son ardeur brûlante. Viens, je veux, à l'ombre de mon berceau, te servir à dîner des fruits doux et du lait frais.

Le berger et la bergère se rendirent ensemble sous le berceau. Les jeunes garçons et les jeunes filles apprirent d'eux à chanter et à toucher la lyre. Ce ne fut que long-temps après qu'on ajouta l'accompagnement de la flûte, lorsque Marsyas apporta aux divinités des bois la flûte que Minerve, l'inventrice de cet instrument, avoit jettée sur le sable, dans sa juste indignation contre les railleries des déesses *.

---

* Minerve fut l'inventrice de la flûte : un jour elle en joua en présence des déesses; mais celles-ci rirent beaucoup, et la raillèrent de ce qu'en jouant sa bouche se tournoit de côté d'une manière fort désagréable. Quelle belle n'auroit pas ressenti un pareil outrage? Minerve, de colère, jetta sa flûte.

On planta sur une colline élevée deux arbres en l'honneur de la jeune fille et du jeune homme, et d'âge en âge les nouvelles générations racontoient sous leur ombre aux générations suivantes l'invention de la lyre et du chant.

IDYLLE XXI.

MILON.

Un jour, dans un bois de sapins, le jeune Milon prit par adresse un oiseau d'un beau plumage, mais dont le chant étoit encore plus beau. Il lui fit, du creux de ses deux mains jointes, une petite cage à jour, et l'emporta plein de joie dans le lieu où son troupeau reposoit à l'ombre. Là, posant à terre son chapeau de paille, il plaça dessous le prisonnier, et courut au premier saule, chercher les rameaux les plus déliés, pour en construire une belle cage. Dès que la cage sera faite, mon bel oiseau, je te porterai bien vîte à Chloé, dit le berger. Pour ce présent j'exigerai d'elle un doux baiser. Elle entend raison : elle me le donnera bien; et si elle m'en donne un, j'en dérobe adroitement deux, trois, même quatre encore. Oh ! que la cage n'est-elle

déjà finie ! Il dit, et courut vîte, un faisceau d'osier sous le bras, auprès de son chapeau de paille. Mais de quelle douleur il fut saisi ! un vent perfide avoit retourné le chapeau ; l'oiseau, et avec lui tous les baisers, s'étoient envolés.

IDYLLE XXII.

LE FAUNE.

Non, il n'est plus de beaux jours pour moi, s'écrioit un faune, sortant, au lever de l'aurore, du creux de son rocher. Depuis que la plus belle des nymphes m'a échappé, je hais la clarté du soleil. Jusqu'à ce que je la retrouve, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes ; je ne souffrirai aucune fleur autour de ma grotte ; je les écraserai sous mes pieds, avant même qu'elles s'épanouissent; et ma flûte... et ma cruche, tout sera brisé sous mes pieds.

Il dit, et son pied foula des fleurs, brisa la flûte et la cruche. En ce moment survint un autre faune, qui ôta de dessus son épaule une outre pesante. Es-tu fou ? s'écria-t-il. Quoi ! aujourd'hui, dans un

jour de joie, le propre jour de la fête de Bacchus! Vîte, entoure-moi tes cornes d'une guirlande de lierre, et viens à la fête avec moi; viens célébrer le meilleur jour de l'année.

Non, il n'est plus de beaux jours pour moi, dit le premier faune. Je l'ai juré; jusqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes. O moment funeste, où cette nymphe trouva le moyen de se dérober à ma poursuite! Elle fuyoit; le fleuve arrêta sa course; elle resta un moment immobile, incertaine: je tressaillois déjà de joie; je croyois déjà tenir cette belle, et la serrer, malgré sa résistance, entre mes bras nerveux, lorsque tout à coup les tritons, ces exécrables brigands, sortirent du fleuve, saisirent la nymphe par le milieu du corps, et la passèrent rapidement à la nage de l'autre côté du fleuve, en sonnant de leurs trompes. J'en jure par le Styx, jusqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes.

Quoi! les rigueurs d'une nymphe! reprit l'autre faune ; ô certes, j'en rirai : les rigueurs d'une nymphe peuvent ainsi troubler tes jours! Quant à moi, l'amour ne troublera pas une heure, non, pas une heure de ma vie. Celle-ci me refuse-t-elle un baiser, je cours sur-le-champ à celle-là. Ecoute, ami, c'est à toi que j'en fais le serment ; mes lèvres ne baiseront plus de ma vie une seule nymphe, si quelqu'une, dans ce jour de fête et de joie, peut me retenir seulement une heure dans ses bras : je veux les aimer toutes ; je veux les baiser toutes. Allons, ami, point de chagrin ; tu es encore jeune et frais ; ton visage rembruni a sa beauté, et ce grand œil noir est fier et ardent ; tes cheveux frisent naturellement autour de tes cornes recourbées, qui s'élancent d'entre les boucles qui les environnent, comme deux chênes s'élèvent du milieu des buissons sauvages. Çà, laisse-toi couronner, faune ; voici des bourgeons du plus beau vert, laisse-toi couronner. J'entends déjà dans le lointain le bruit

confus des thyrses, des castagnettes et des flûtes. Baisse la tête, le bruit s'approche, déjà il s'avance derrière la colline : baisse la tête, laisse-toi couronner.... Avec quelle fierté les tigres traînent le char! O Bacchus! Ami, vois-tu sauter les faunes et les nymphes! Quel fracas joyeux! O Evan, Evoé!... te voilà couronné; vîte, aide-moi à recharger cette outre sur mon épaule. O Evan! Evoé!

IDYLLE XXIII.

L'AMOUR MAL RÉCOMPENSÉ.

EMBARRASSÉ dans des filets de chasse, un satyre resta jusqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ses pieds fourchus, étendu en l'air, sortoit des filets; malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de dégager un seul de ses membres. Les oiseaux, qui voltigeoient à l'entour des roseaux, commençoient à s'approcher de lui, et les grenouilles coassoient et bondissoient à ses côtés, effrayées, et surprises de cette singulière capture. Je vais crier, dit-il, à gorge déployée, jusqu'à ce qu'on vienne à mon secours. Et il se mit à jetter des cris qui retentirent dans les vastes campagnes, de collines en collines, à travers les bois et les vallons. Il cria cinq fois, et cinq fois inutilement; enfin, un

faune sortit du fond des bois. D'où viennent ces cris horribles? dit-il. Fais encore entendre ta vilaine voix, si tu veux que je te trouve. Le satyre cria encore une fois; alors le faune courut au marais où gissoit tout de son long le satyre captif.... Ah, mon ami! au nom de tous les dieux, dégage-moi de ces maudits filets. Depuis le lever de la lune je suis couché, comme tu vois, dans la fange. Le faune, à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets, se prit à rire de toutes ses forces; puis, après l'avoir débarrassé de ses liens et l'avoir mis sur pied: De grace, dit-il, réponds, par quelle aventure as-tu trouvé ce gîte merveilleux? O ciel! répondit le satyre, voilà donc la récompense de l'amour le plus ardent! Ah! maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la première fois! Mais allons nous asseoïr sous ce saule touffu; une de mes jambes me fait mal. Ils allèrent s'asseoir sous le saule, et le satyre commença son histoire tragique. Depuis une année entière, j'aime la nymphe de

ce ruisseau qui sort d'entre les broussailles du rocher, là-bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année, je passois la moitié des nuits devant sa grotte, je lui contois mon martyre, et toujours sans être écouté. Je soupirois, je me lamentois; tantôt, pour la divertir, je lui jouois un air sur mon sistre; tantôt je lui chantois une chanson de mon amour, mais une chanson si touchante, que les rochers en auroient été attendris, et toujours sans être écouté.

Je serois curieux d'entendre cette chanson, dit le faune.

C'est la meilleure que j'aie faite en ma vie, répliqua le satyre; je vais te la chanter. Alors il commença ainsi:

« O toi, la plus belle des déesses! car » Vénus n'est auprès de toi qu'une femme » ordinaire; ne veux-tu jamais écouter » mon amour? Veux-tu toujours être in- » sensible comme cette pierre sur laquelle » je suis assis? Ah! pauvre malheureux » que je suis! il faudra donc que pendant

»l'ardeur du midi, qu'à la fraîcheur de la »nuit, je siffle, je chante, je crie et me »lamente en vain devant ta grotte? Oh! »si tu savois combien il est doux d'avoir »un jeune époux! Interroge cette paisible »chouette, qui habite derrière ton rocher »dans le creux d'une souche, et qui pen- »dant la nuit pousse des cris de joie, tels »que j'en poussois dans mes bons jours, »quand je revenois ivre dans ma grotte. »Oh! si tu le savois, tu volerois à moi, tu »passerois tes bras blancs autour de mes »reins rembrunis; et, d'un air gracieux, »tu me conduirois dans ta demeure: alors »je sauterois de joie, comme un veau folâ- »tre. Cruelle! combien de fois n'ai-je pas »décoré ta grotte de branches de sapin, »pour te surprendre agréablement au re- »tour de la danse et des jeux, hélas! que »je ne partageois pas avec toi! Combien »de fois, ingrate que tu es, n'ai-je pas, »aux premiers jours du printemps, étalé »dans de grands paniers, devant ta grotte, »les premières mûres sauvages; et dans

»les autres saisons ne t'ai-je pas offert des »noisettes et les meilleures racines! Ai-je »laissé passer un seul automne sans t'ap»porter dans mon plus grand vase des rai»sins écrasés, dont les grains surnageoient »dans le jus écumeux? T'ai-je jamais laissé »manquer de bons fromages de chèvre? »Déjà depuis long-temps j'instruis un »bouc noir, et lui enseigne mille tours »qui te réjouiront : quand je l'appelle, il »se dresse et me baise; et quand je joue »sur mon sistre, il faut voir comme il se »lève sur ses pieds de derrière : il danse »comme je danse moi-même. Ah, cruelle! »depuis que l'amour me tourmente, je suis »dégoûté du boire et du manger, et je »passe souvent une heure entière dans la »journée sans ouvrir mon outre de vin. »Autrefois mon visage étoit rond comme »une calebasse; maintenant je suis maigre »et tout décharné : le sommeil, le doux »sommeil m'a quitté. Comme je dormois »autrefois! je dormois jusqu'à ce que l'ar»dent soleil du midi me brûlât dans ma

»grotte, ou que je fusse réveillé par la »soif. O nymphe! ne fais pas durer plus »long-temps ma peine; j'aimerois mieux »me rouler dans une touffe d'orties, je »préférerois d'être couché sur le sable brû»lant, exposé pendant une heure entière »à l'ardeur du soleil, sans boire une goutte »de vin! Viens donc, ô nymphe plus blan»che que le lait! Quitte ta solitude, et »viens dans ma grotte; c'est la plus belle »de tout le bocage. J'ai étendu des peaux »molles de chèvres pour toi et pour moi; »mes vases à boire, grands et petits, y sont »rangés des deux côtés dans un ordre élé»gant; et une odeur délicieuse de vin et »de cidre s'y fait sentir lorsqu'on en ap»proche. Ah! songe donc combien il nous »sera doux de voir un jour nos enfans en»joués courir l'un après l'autre autour de »nos cruches de vin, ou de les entendre, »assis sur nos outres, balbutier des mots »sans suite. Tu verras devant ma grotte »un chêne élevé, et sous son ombre la »figure de Pan. Ce dieu pleure sur la

»nymphe qu'il poursuivoit, et qui fut mé»tamorphosée en roseau. Sa bouche a une »vaste ouverture; tu pourrois y faire en»trer une pomme entière, tant j'ai donné »d'expression à sa douleur! Ses larmes »même, ses larmes, je les ai taillées dans »le bois. Mais, hélas! tu ne viens point; »il faut que je reporte encore mon déses»poir dans ma grotte solitaire».

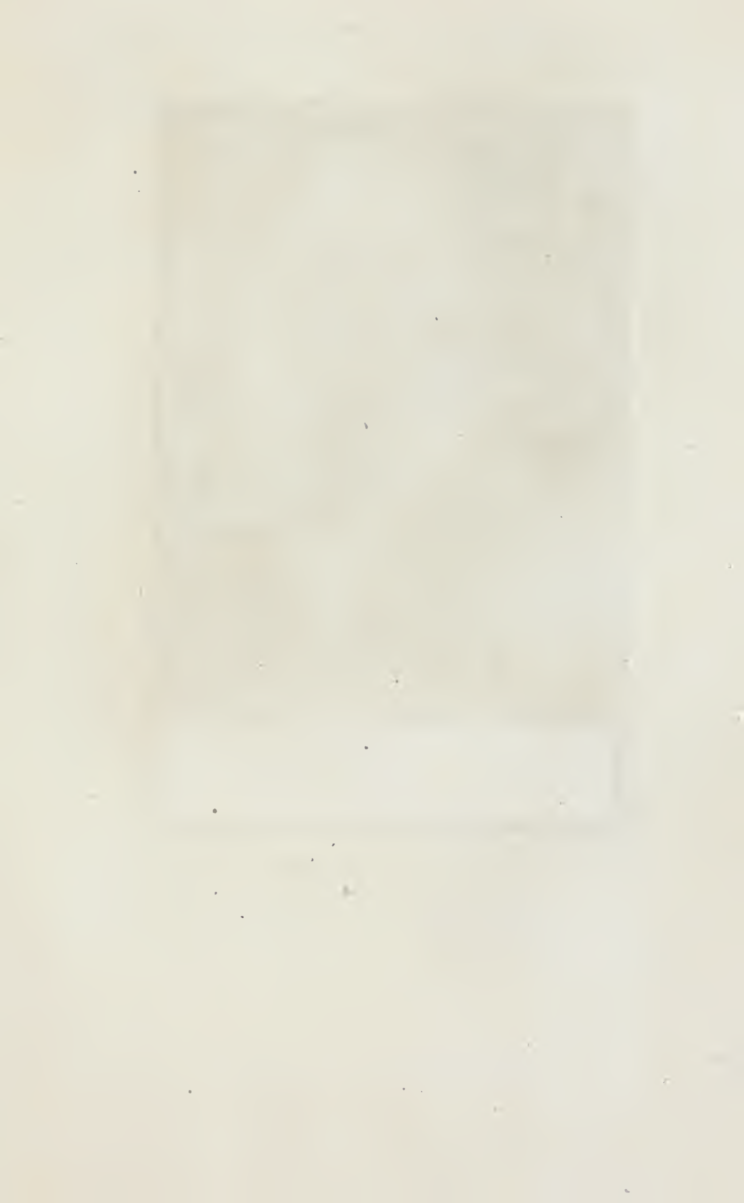
Le satyre se tut, surpris des ris moqueurs de son libérateur. Mais, dis-moi, répartit le faune, comment t'es-tu trouvé pris dans les filets?

Hier! dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire ma chanson, mais d'une manière plus touchante que jamais; je l'ai bien chantée trois fois, et toujours en l'interrompant par de gros soupirs. Comme je m'en retournois tristement, une de mes jambes se trouva tout à coup embarrassée dans un filet qu'on venoit de jetter sur moi. Je tombai; et, cherchant à me dégager, je m'embarrassai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de

moi : la nymphe et ses compagnes m'entourèrent et me traînèrent dans le marais, en m'entortillant de plus en plus. Me voici, dit la cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes ; et tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis ? et tu ne sautes pas comme un veau folâtre ? Eh bien, cruel ! repose donc ici ; et moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire. A ces mots, elles s'en retournèrent en effet ; et, du plus loin, je les entendis qui poussoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, si jamais je retourne près de sa cabane. Crois-moi, dit le faune, va danser avec ton bouc, et oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.



Inv.te par Moreau, *gravé p.r Delvaux.*





N. Moreau inv. E. De Ghendt sculp.

IDYLLE XXIV.

LA FERME RÉSOLUTION.

Ou s'égarent mes pieds déchirés à travers ces épines et ces broussailles entrelacées? Ciel! quelle horreur me saisit! Les tiges rougeâtres des pins et les souches élancées des chênes s'élèvent du milieu des buissons sauvages, et soutiennent au-dessus de ma tête une voûte lugubre; arbres antiques, vos sombres rameaux secouent sur moi les ténèbres et la mélancolie. Je veux m'asseoir ici sur ce vieux tronc de chêne, creusé par la pourriture, et entouré d'un réseau de lierre. Je veux rester dans ce lieu, où n'ont jamais pénétré les pas d'aucun mortel; personne ne pourra m'y rencontrer, si ce n'est quelqu'oiseau solitaire, ou les abeilles qui ramassent en bourdonnant leur miel dans le tronc de quelque

arbre voisin, ou quelque zéphyr, qui, nourri dans ce désert aride, n'a encore voltigé sur le sein d'aucune belle. Et toi, ruisseau bouillonnant, où portes-tu ton onde et ton murmure, le long de ces racines minées, à travers le tissu sauvage de ces broussailles hérissées? Je vais suivre tes flots; peut-être me conduiront-ils dans quelque contrée encore plus abandonnée... Ciel! quelle perspective s'étend devant mes yeux! me voilà sur le bord d'un rocher escarpé, d'où mes regards plongent dans la vallée. Je veux m'asseoir ici sur cette pointe de rocher qui s'avance comme suspendue, et d'où le ruisseau se précipite dans cette sombre forêt de sapins, où il arrive divisé en une poussière humide, et retentit dans sa chute comme le tonnerre dans le lointain. Des broussailles sèches pendent tristement de ce quartier de rocher, comme les cheveux qui tombent sans ordre sur le front misanthrope de Timon; de Timon, qui n'a jamais connu la douceur d'un baiser cueilli sur les lèvres d'une

jeune beauté. Descendons dans le vallon; là mes pas, errant tristement, parcourront les bords du fleuve qui serpente dans le fond de cette vallée déserte. Je te salue, vallée solitaire, et toi, fleuve, et toi, sombre forêt. Rive affreuse! je vais errer sur ton sable aride. Bois, fait pour être l'asyle de la mélancolie, je veux, hermite nouveau, me reposer sous ton ombre. Adieu pour jamais, Amour, tes flèches ne m'atteindront point ici. Je ne veux plus aimer. Je veux cultiver la sagesse dans la solitude. Adieu, charmante brune, avec tes grands yeux noirs, dont les éclairs ont lancé l'amour dans mon cœur, hélas! jusqu'à présent trop peu sur ses gardes: adieu donc. Hier encore, vêtue de blanc dans ton ajustement d'été, tu sautoïs d'un air folâtre autour de moi, comme ces ondes sautent en se jouant avec les rayons du soleil. Et toi, belle blonde, adieu. Je me rappelle encore ton regard languissant.... Hélas! tu n'as que trop maîtrisé mon cœur. Et ces deux globes d'albâtre! Ah! je crains bien

que cette image ne vienne souvent troubler jusque dans ma retraite mes sombres méditations, et m'arracher encore des soupirs. Adieu, Mélinde, adieu, beauté majestueuse, au maintien grave, à la démarche noble, au front imposant comme Pallas. Et toi, petite Chloé, dans ta gaîté folâtre, tu sautois et tu cherchois à rencontrer mes lèvres pour me donner un baiser. Adieu! adieu! je vais me réfugier dans ces campagnes, je me reposerai à l'ombre de ces pins; enseveli dans des méditations profondes, je rirai du pouvoir de l'amour. Avançons sous ces ceintres de feuillages, dans ces allées lugubres, et.... Mais.... ciel ! qu'apperçois-je là sur le sable du rivage? Je tremble! Ah!.... c'est la trace d'une jeune fille.... Le joli pied! qu'il est petit! qu'il est bien fait! Graves méditations! mélancolie sombre! ah! où êtes-vous?.... Que sa démarche est régulière! C'en est fait, je la suis.... Ah! belle enfant! je me hâte de courir sur tes traces. Oh! si j'étois assez heureux pour te rencontrer!

je te presserois dans mes bras, je te donnerois mille baisers. Ne fuis pas, chère enfant, te dirois-je, ou fuis du moins comme la rose fuit les caresses du zéphyr: elle s'efforce de s'y dérober, elle se penche du côté opposé; mais c'est pour revenir plus riante, l'instant d'après, s'offrir à ses baisers.

IDYLLE XXV.

HYMNE AU MATIN.

Je te salue, doux charme de l'aurore; je te salue, ô jeunesse d'un beau jour. Déjà tes rayons dorés ont percé l'obscure forêt qui couronne la cime de ces monts.

Ils scintillent déjà dans l'onde qui se précipite, dans la rosée qu'aspire chaque feuille; sur leur trace brillante volent partout le bonheur et la sérénité.

Le zéphyr qui s'étoit endormi sur ces fleurs, quitte sa couche riante, et voltigeant autour d'elles, il agite, pour les réveiller, celles qui sommeillent encore.

L'essaim bigarré des songes s'envole de toutes parts. A l'exemple des amours, ils caressoient dans leurs jeux folâtres le front et les joues de ma jeune Chloé.

Hâtez-vous, zéphyrs, dérobez aux fleurs

leurs plus suaves parfums; et vîte, ah! vîte portez-les vers Chloé, voici l'instant de son réveil.

Allez folâtrer autour du lit où reposent ses charmes; réveillez-la doucement en pressant d'une aile caressante son beau sein et sa bouche vermeille.

Réveillée, dites-lui tout bas qu'avant l'aurore, au bord de la cascade, seul ici, ma lyre a soupiré son nom et mes amours.

IDYLLE XXVI.

A CHLOÉ.

Te souviens-tu, Chloé, de cette feuille de rose qui nageoit hier au milieu des airs, tandis qu'un doux parfum s'exhaloit autour de nous? Je veux te dire ce que je vis dans cet instant, ce que tu ne pus voir. Assis à tes côtés, je te pressois dans mes bras; mes regards passionnés et mes soupirs parloient plus éloquemment que ma bouche balbutiante. Je vis, car à nous autres poëtes il est souvent donné de voir bien des choses, je vis le petit Amour porté sur cette feuille de rose. Il étoit debout comme le dieu des mers sur sa conque: des zéphyrs plus petits que les abeilles étoient attelés à son char léger. Le petit dieu étoit ravissant comme un de tes regards, et charmant comme ton sourire. Il dirigea sa course directement sur ton sein,

et s'arrêta sur le bord de ton corset. Les zéphyrs cherchèrent un abri sous les fleurs de ton bouquet, dont les ombres flottantes se jouoient sur ta gorge. Le petit dieu descendit de son char, et se mit à voltiger autour de ton sein palpitant, se reposant juste au milieu, et s'y étendit : Dieu ! avec quelle volupté ! Puissant dieu d'amour, lui dis-je en soupirant tout bas, ô le plus puissant des dieux, entends ma prière ! Aucun mortel n'a encore senti ton pouvoir autant que moi. Récompense enfin mes agitations et mes peines ; récompense un poëte qui a toujours glorifié ton pouvoir. Fais que la tendresse de Chloé, qui dans cet instant se peint si éloquemment dans ses yeux, ne s'éteigne jamais dans son cœur. Qu'aisément, ô pensée plus affreuse que la mort ! ah ! qu'aisément elle pourroit manquer de foi, elle au-devant de qui volent tous les cœurs, aussi-tôt qu'elle se montre avec ses attraits irrésistibles ! Entends, entends ma prière, ô le plus puissant des dieux !

L'Amour alors appuyant un de ses bras

sur le haut de ton sein de lys, élevant de sa droite son arc sûr de la victoire.... Les graces, dit-il, d'une voix que moi seul pouvois entendre, les graces invisibles ont élevé son enfance, et les divinités qui président à l'amour, ont pris soin de perfectionner chacun de ses charmes. Son regard et son sourire sont invincibles comme moi. Son badinage folâtre blesse comme les flèches de mon carquois. Celui qui l'entend est transporté; celui qui la voit est forcé de l'aimer. Elle t'aime, elle t'a choisi entre tous les mortels. Elle t'aimera, je le jure par mes flèches inévitables, elle qui possède réunis tous les attraits de l'Amour, qui, partagés entre les compagnes de Vénus, charment encore tous les yeux. Elle t'aimera, ô le plus fortuné des mortels!

Ainsi parla le dieu de l'amour; et descendant d'un vol léger sur le bord de ton beau sein, il remonta dans son char de rose.... Je me hâte, ajouta-t-il, de retourner à Gnide : là je veux que la statue de Chloé en marbre éclatant se voye à côté

de celle de ma mère. Elle sera l'image de la tendresse fidelle : et quiconque nourrira dans son cœur une flamme pure, offrira des fleurs sur son autel.

Aussi-tôt la feuille de rose remonta de nouveau dans les airs. Tu vis mon étonnement muet : ma bouche ne put t'exprimer mon ravissement ; je ne pus que te presser contre mon cœur, serrer mes bras autour de ton cou, et soupirer.

IDYLLE XXVII.

LE PRINTEMPS.

QUELLE douce symphonie, quel divin transport chasse loin de moi les songes trompeurs du matin ? Une joie céleste me pénètre. Aimable printemps, c'est toi que je revois paré des graces riantes de la jeunesse. L'aurore, dans ses habits de pourpre, te ramène de l'orient; elle ramène avec toi le badinage enjoué, le rire éclatant, et l'Amour.... l'Amour! qui, parcourant des yeux les bocages et les prairies, semble sourire d'avance à ses victoires prochaines. Déjà il déploie son arc tendu, il secoue son carquois redoutable. Les graces grossissent encore ton cortège, aimable printemps ; elles marchent les bras entrelacés. Troupe charmante, vous

arrivez tous ensemble sur les premiers rayons que le soleil du matin envoie à la terre. L'innombrable essaim des oiseaux se joue parmi les colonnes enflammées qui traversent les nuages. Ils volent à votre rencontre ; ils vous saluent par leurs chants. Pleines d'impatience, les jeunes roses se pressent de sortir du bouton : chacune d'elles veut être la première à épanouir son sein, à exhaler ses doux parfums, à sourire à l'approche du printemps.

Les zéphyrs t'annoncent par leurs jeux folâtres; ils s'élancent de la colline dans le vallon; ils voltigent dans les bocages ; ils traversent les forêts; ils revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux berger la fière beauté qu'il aime, cachée pour écouter ses chants; ils reconnoissent les lieux où ils ont malicieusement fait rougir la jeune bergère dansante au milieu des bergers; ils se dispersent dans les bois parmi les buissons ; et par leur murmure ils apprennent ton

retour aux nymphes endormies et aux faunes retirés dans leurs grottes. Ceux-ci sortent en chancelant; ils vont, avec les satyres aux pieds de chèvres, appeller, par leurs cris de joie et par le son de leurs pipeaux, les nymphes enjouées. Les nayades rouvrent leurs urnes qu'elles avoient tenu fermées pendant l'hiver. Les ruisseaux qu'elles recommencent à verser, tantôt murmurent entre les tiges des arbres, sous les ceintres verdoyans que forment leurs rameaux entrelacés, tantôt se précipitent en cascades bruyantes du sommet des côteaux couronnés de bois; leurs eaux se répandent en serpentant à travers les prairies; et rassemblées enfin entre des bosquets délicieux, elles y forment des lacs paisibles. Là souvent elles embrassent les membres délicats des jeunes beautés qui viennent s'y baigner.

Viens, aimable printemps, viens répandre par-tout la joie. O mes amis! le printemps régnoit, lorsque notre barque, mollement balancée sur le lac, sillonnoit

le cristal de ses ondes. Les flots argentés bondissoient à l'entour de nous comme un troupeau ; les zéphyrs badins se jouoient avec eux, et les chassoient vers la barque, contre laquelle chaque flot venoit battre et se briser avec bruit. D'autres étoient chassés depuis la barque jusque sur le rivage ombragé, dont l'écho retentissoit de notre joie, et rioit avec nous. Ils fuyoient parmi les roseaux, dont la tête inclinée légèrement au gré du vent, sembloit les appeller ; mais bientôt ils revenoient encore sauter autour de notre barque. Alors, mes amis, vous me proclamâtes roi sur le rivage, vous ceignîtes mon front d'une couronne de pampre : le plaisir et la joie étoient au milieu de nous.

Le printemps régnoit encore, ô mes chers amis! lorsque sur cette colline élevée nous construisîmes, avec des rameaux verts, une cabane, à l'ombre de laquelle, étendus sur le gazon, nous buvions et nous chantions, en nous embrassant, des couplets folâtres. Les divinités des bois nous

écoutoient, et chantoient tout bas après nous. Maintenant encore, à l'ombre des bocages, et sur le penchant des côteaux, elles répètent les mêmes chansons au milieu de leurs danses et dans l'ivresse de leurs festins.

Aimable printemps, hâte-toi, viens couvrir nos prairies de fleurs, viens rendre aux forêts, aux bocages, aux berceaux leurs feuilles et leur parure. Bacchus, avec le vieux Silène, et tout son cortège, saluent ton retour par un rire enjoué; car où riroit-on plus gaîment qu'à l'ombre d'un vert feuillage? Souvent, sous l'ombrage frais d'un berceau, l'Amour vient trouver le folâtre Bacchus: les Muses viennent aussi le visiter, car il se plaît à entendre leurs chansons: le dieu chante en leur présence, et leur fait des récits interrompus à tout moment par des éclats de rire, qui font sauter sur sa tête la couronne de pampre dont sa face est ombragée. Une coupe pleine à la main, il chante ses voyages dans les régions éloignées de

l'Inde; il raconte comment il en a vaincu les peuples basanés; comment dans sa première enfance, se trouvant dans un vaisseau de corsaires, il métamorphosa ces brigands en dauphins; comment des guirlandes de pampre et de lierre serpentoient à l'entour du mât et des rames; comment il fit jaillir des flots de vin doux. Alors il vide la coupe, puis il rit, et recommence à conter comment il a donné naissance à la rose. Je voulois, dit-il, embrasser une jeune nymphe; la belle fugitive voloit d'un pied léger sur les fleurs, et regardoit en arrière; elle rioit malignement, en me voyant chanceler et la poursuivre d'un pas mal assuré. Par le Styx! je n'aurois jamais atteint cette belle nymphe, si un buisson d'épines ne s'étoit embarrassé dans un pan voltigeant de sa robe. Enchanté, je m'approchai d'elle, et lui frappant tendrement les joues: Belle, lui dis-je, ne t'effarouche pas tant; je suis Bacchus, dieu du vin, dieu de la joie, éternellement jeune. Alors, saisie de respect, elle

se laissa baiser. Pour marquer ma reconnoissance au buisson d'épines, je le touchai de ma baguette, et j'ordonnai qu'il se couvrît de fleurs, dont l'aimable rougeur imiteroit la nuance que la pudeur étendoit sur les joues de la nymphe. J'ordonnai, et la rose naquit.

Pan écoute ce récit, assis sur un coussin de mousse; sa tête couronnée de rejettons de sapins, s'appuie, dans l'attitude d'une attention profonde, sur un de ses bras. Bacchus, dit-il, je ne fus pas si heureux que toi, lorsque je poursuivis Syrinx. Puis s'adressant à l'Amour qui rioit encore de sa malice : Impitoyable Amour! que tu as cruellement blessé mon cœur, lorsque cette nymphe fut changée en roseaux! Il dit, et ses yeux baissés contemplent tristement sa flûte, composée de sept chalumeaux; puis il les tourne sur sa coupe, il boit, et chasse loin de lui le chagrin.

L'Amour raconte aussi ses victoires, et comment il a triomphé des beautés

sévères. Ah! brune charmante, quels seront les transports de ma joie, si jamais ton nom peut entrer dans ses chants de victoire!

IDYLLE XXVIII.

EN ATTENDANT DAPHNÉ A LA PROMENADE.

Elle ne vient point encore, la belle Daphné! Je veux me coucher ici sur l'herbe, et l'attendre au bord de cette fontaine. J'emploierai ces momens à observer autour de moi la campagne, et je pourrai tromper mon impatience. Noire forêt de sapins, dont les tiges rougeâtres se pressent les unes les autres, et s'élancent comme des flèches à travers tes ombres épaisses; chênes antiques, et toi, fleuve majestueux et rapide, qui du sein de ces montagnes grisâtres, roules à grand bruit tes flots argentés, ce n'est point vous que je veux voir. Le gazon qui m'environne, sera pour moi toute la contrée. Que j'aime ton doux murmure, foible ruisseau, qui t'échappes

à travers le cresson et le beccabunga, dont les fleurs azurées s'élèvent au-dessus de ta surface! Ton onde amoncelée autour de leurs tiges tremblotantes, y forme de petits anneaux étincelans. Une herbe épaisse couvre les deux bords, et les embellit de mille fleurs. Ces fleurs s'inclinent à l'envi, comme pour ombrager ton cours; tes eaux limpides coulent sous leur voûte émaillée, et brillent du reflet de leurs couleurs.

Parcourons des yeux cette petite forêt de gazon ; quelle riche variété dans les nuances de cette verdure, éclairée par le soleil! L'ombre de chaque tige agitée voltige çà et là sur les tiges voisines. Des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux et leurs feuillages diversifiés : d'autres s'élèvent au-dessus de l'herbe qui les environne, et balancent au gré des zéphyrs leurs tiges chargées de fleurs. Mais toi, violette purpurine, symbole du vrai sage, tu restes humblement confondue avec les plantes les plus communes, et tu répands autour

de toi les plus doux parfums, tandis que des fleurs sans odeur portent au-dessus des gazons leur tête altière, et appellent fastueusement nos regards. Des vermisseaux ailés se poursuivent sous l'herbe; tantôt mon œil les perd dans l'ombre verdâtre; tantôt je les revois en foule s'agiter aux rayons du soleil, ou s'envoler par légions innombrables, et faire au milieu des airs mille évolutions brillantes.

Quelle fleur, parée des plus belles couleurs, semble être bercée par les vents au bord de cette fontaine? Quelle fraîcheur! quel vif éclat!..... Mais non, agréable erreur! le papillon s'envole, et laisse loin de lui le brin d'herbe encore tremblant. Quel autre insecte passe en bourdonnant, couvert d'une armure noire, et porté sur des ailes d'un rouge éclatant? Il se pose sur la campanelle voisine; peut-être est-ce près de sa compagne. O ruisseau! ralentis ta course, adoucis ton murmure. Et vous, zéphyrs, craignez d'agiter l'herbe fleurie... Est-ce une illusion, ou bien entendrois-

je en effet des sons d'une finesse et d'une douceur inexprimables? Ils chantent, n'en doutons pas; mais notre oreille est trop émoussée pour sentir une harmonie aussi délicate, comme notre œil est trop peu perçant pour appercevoir les tendres linéamens de leur organisation. Quel agréable bourdonnement retentit autour de moi! Qui peut faire mouvoir ainsi toutes les fleurs? C'est un essaim de petites abeilles: quittant leur habitation lointaine, elles ont pris gaîment leur essor, pour se répandre au loin sur les prairies et dans les jardins. Là elles choisissent avec une attention éclairée, et rassemblent avec ardeur le jaune butin dont elles vont, à leur retour, grossir le trésor de leur république. Tous les membres concourent avec un égal empressement au bien commun, et il ne s'y trouve aucun citoyen oisif. Elles voltigent çà et là de fleurs en fleurs: tantôt dans le cours de leur recherche elles plongent leurs petites têtes velues dans le calice de la fleur épanouie; tantôt elles

pénètrent avec effort, et s'ensevelissent toutes entières entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore. La fleur se referme de nouveau, et dérobe aux yeux le petit voleur qui lui enlève les trésors, que, peut-être un jour plus tard, elle auroit d'elle-même étalés au soleil et à la rosée du matin.

Là-bas, sur cette fleur élevée de trèfle, se pose un petit papillon; il déploie ses ailes bigarrées; de petites taches de pourpre sont répandues sur leur fond d'argent, et sur leurs bords une lisière d'or se marie avec les nuances d'un beau vert. Le voilà pompeusement assis, une petite aigrette de plumes argentées pare sa tète mignone. Beau papillon! incline la fleur qui te porte, vers le ruisseau, et contemples-y ta beauté : alors tu ressembleras à la charmante Belinde, qui oublie devant son miroir qu'elle devroit être quelque chose de plus qu'un papillon. Sa parure n'est pas si brillante que tes ailes, mais elle pense aussi peu que toi.

Quel jeu tumultueux commencez-vous, folâtres zéphyrs! les voilà qui courent l'un après l'autre, et se roulent sur le gazon. Semblable aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface d'un étang, l'herbe ondoyante se courbe devant eux, et leur cède en murmurant. Le petit peuple chamarré, dont elle est l'asyle, s'envole, et du milieu des airs contemple avec effroi tout ce bouleversement. Enfin, les zéphyrs se reposent de nouveau; l'herbe et les fleurs rappellent leurs habitans, et les invitent doucement à redescendre.

Mais qu'apperçois-je? que ne puis-je me rendre invisible! Fleurs, cachez-moi! voici le jeune Hyacinthe qui passe là-bas avec son bel habit tout éclatant d'or. Il traverse à la hâte le vil gazon qu'il foule aux pieds; il passe à côté de la nature en sifflant. C'est en vain qu'elle lui sourit. C'est pour lui une beauté trop antique; il court chez la divine Henriette : c'est-là que le beau monde se rassemble autour d'une table de jeu; c'est-là que son habit ravira les yeux

des plus fins connoisseurs, bien mieux que l'éclat enflammé d'un beau soir. Oh! qu'il va rire, s'il me voit loin du beau monde ramper sur l'herbe parmi des insectes! Mais daignez m'excuser, illustre Hyacinthe, si j'ai la sottise de perdre l'occasion de contempler l'élégance de votre démarche et l'éclat de votre habit: je suis occupé à considérer un vermisseau qui monte sur ce brin d'herbe; ses ailes changeantes étalent pompeusement sur un fond d'un beau vert doré toute la variété des couleurs de l'arc-en-ciel. Pardonnez, illustre Hyacinthe, pardonnez à la nature d'avoir donné à un misérable insecte un habit plus magnifique, que l'art le plus recherché ne peut vous en procurer, à vous, dont l'esprit sublime abandonne dédaigneusement la conscience et la religion au stupide vulgaire.

Mais je la vois venir, la belle Daphné: je vole à ses côtés. Adieu, fleurs charmantes; et vous, petits habitans des prairies, je vous quitte; mais vous me ferez encore

eprouver plus d'une fois les mêmes transports. Vous me ferez encore goûter le plaisir ravissant de contempler, dans les plus petites merveilles de la nature, l'heureuse harmonie du beau et de l'utile, attachés l'un à l'autre par des liens indissolubles, et pour jamais unis dans des embrassemens éternels.

La belle Daphné vient; la voilà déjà près de moi. Comme sa robe verte flotte légèrement au gré des zéphyrs! Comme sa bouche sourit agréablement! Que ses yeux sont beaux! mais tous les charmes de ces beaux yeux seroient perdus pour moi, s'ils ne peignoient pas les sentimens de la plus belle ame et du cœur le plus noble.

IDYLLE XXIX.

LE SOUHAIT.

Si j'osois attendre du destin l'accomplissement de mon unique souhait : car d'ailleurs tous mes souhaits ne sont que des songes. Je me réveille, et je ne sais plus ce que j'ai rêvé, à moins que je n'aie desiré quelque chose pour le bonheur d'autrui. Si donc j'osois attendre une pareille faveur du destin, ce ne seroit ni l'abondance que je desirerois, ni de régner sur mes semblables, ni que mon nom fût répété chez les nations éloignées.

Oh ! que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille piéges inévitables, où les mœurs et les usages ennoblissent mille extravagances ! Que ne puis-je, au sein d'une campagne soli-

taire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie et de la célébrité !

Des noyers ceintrés en berceau couvriroient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verts, habiteroient devant ma fenêtre le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur et le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmureroit sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la cane se joueroit avec ses petits. Les douces colombes descendroient, pour s'y désaltérer, de leur toit ombragé; elles se promèneroient sur le gazon, en redressant leur cou nuancé de mille couleurs; tandis que le coq majestueux assembleroit autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourroient au son de ma voix, et viendroient en foule demander, d'un air caressant, la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne seroit jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voisins, et s'appelleroient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seroient rangées les ruches de mes abeilles : leur république forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeroient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux où règnent la paix et le repos. Derrière la maison seroit placé mon jardin spacieux, où l'art simple se prêteroit avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, et les plier à des formes bizarres et grotesques. Un mur de noisetiers fermeroit ce jardin : à chacun des coins, il y auroit une tonnelle de vigne sauvage. Là, souvent je me déroberois aux rayons brûlans du soleil, et je verrois le jardinier hâlé,

retourner la terre des planches, pour y semer des légumes savoureux. Souvent, excité par son ardeur au travail, je prendrois de ses mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que, debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des rosiers, des œillets et des lys dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroseroit mes prés couverts d'une herbe épaisse; de-là, il serpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejettons que je cultiverois moi-même avec soin. Vers le milieu, je rassemblerois ses eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerois une petite île, et sur cette île j'élèverois un berceau de verdure. Oh! si je pouvois voir encore un petit côteau de vigne s'étendre le long de la plaine; si je possédois encore un petit champ couvert d'épis ondoyans, le plus riche des rois pourroit-il me paroître digne d'envie?

Mais que ma cabane soit placée loin de la maison de campagne où se retire Dorante, pour n'être point interrompu dans ses graves conversations : c'est chez lui qu'on apprend que la France ne songe point à faire la guerre; on y peut entendre tout ce que Mopse feroit s'il étoit roi de la Grande-Bretagne ; et tandis qu'autour d'une table bien servie on prononce sur toutes les sciences et sur les défauts de notre gouvernement, la majestueuse importance est empreinte sur le front vide des conviés. Que ma retraite soit loin de la demeure d'Oronte, qui n'est sans cesse occupé qu'à rassembler dans son cellier les vins des climats les plus éloignés. Si la nature lui paroît avoir quelque charme, c'est uniquement parce que les morceaux les plus exquis volent pour lui dans les airs, ou traversent les bois, ou nagent dans les flots : il vole à la campagne, pour pouvoir s'y abandonner en pleine liberté aux excès de la débauche : on est si mal à son aise dans cette maudite ville, où un sot

voisin remarque tout ce qu'on fait. Malheureux! que jamais il ne t'arrive d'être un seul jour sans autre compagnie que toi. Tu ne pourrois la supporter. Peut-être t'échapperoit-il de jetter sur toi-même un regard dont tu serois épouvanté. Mais ne crains rien, les chevaux essoufflés de tes amis se hâtent de t'amener leurs indignes fardeaux. Ceux-ci, tout en jurant, sautent à bas de leur monture innocente; la joie effrénée, la déraison tumultueuse et la folie les accompagnent à table, jusqu'à ce que l'abrutissement de l'ivresse termine cette scène bruyante. Puissé-je être encore plus loin de toi, famélique Harpagon, dont la porte est gardée par des chiens décharnés, qui, dans l'ardeur de leur faim dévorante, arrachent de la main du pauvre, renvoyé avec menaces, le pain qu'il a trempé de ses larmes! Dans les campagnes d'alentour, tes infortunés débiteurs gémissent de la rigueur de tes poursuites. Rarement la fumée s'élève au-dessus de ta cheminée abattue; et sans doute il est

juste que tu souffres la faim, puisque tes richesses sont la dépouille de l'indigent éploré.

Mais où m'entraîne un brusque chagrin? Revenez, images agréables, revenez, et rendez à mon ame la sérénité. Ramenez-moi autour de ma petite maison. J'aurai pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée : les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié, nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la ville; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du soleil levant; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée; alors, réveillé par le vent frais du matin et par les doux concerts des oiseaux, je sortirois des bras du repos

pour voler au-devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du côteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés, diversifiées à l'infini, se confondent dans un mélange plein d'harmonie! Homme audacieux! comment oses-tu entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de loin? Construis des labyrinthes avec des murailles de verdure; prescris à l'if terminé en pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever; que tes allées soient couvertes d'un sable pur, afin qu'aucune broussaille n'embarrasse les pas de ceux qui se promènent. Pour moi, j'aime les prés rustiques et les bois sauvages. La nature fait régner dans leur variété confuse un ordre caché, conforme aux règles secrètes de l'harmonie et du beau, dont l'effet se fait sentir à notre ame par le plus doux saisissement.

Souvent aux douces clartés de la lune,

je me promènerois jusqu'au milieu de la nuit, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du systême de l'univers, tandis que des mondes et des soleils sans nombre brilleroient au-dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrois le laboureur, lorsqu'il chante derrière sa charrue en traçant un sillon pénible : ou j'irois voir la troupe des moissonneurs rangés en file ; j'écouterois leurs chansons rustiques, et leurs historiettes naïves, et leurs propos joyeux : ou bien, lorsque l'automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les côteaux, je me rendrois parmi eux. Je verrois les jeunes filles et les jeunes garçons rire ensemble sous les berceaux de pampre en détachant les raisins mûrs. Lorsque les trésors de l'automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'alégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend. La première faim est appaisée :

la gaîté rustique commence à paroître, accompagnée du rire éclatant. L'hôte débonnaire remplit de nouveau les flacons de vin, et il exhorte tout le monde à se réjouir. Alors Guillaume raconte comment il a fait un grand voyage jusque bien avant dans la Souabe; comment il y a vu des maisons plus grandes et plus belles que l'église du village; comment six chevaux plus beaux que le meilleur de ceux qui paissent dans le pré du meûnier, traînoient un monsieur dans un char tout de glaces, et comment dans ce pays les paysans portent des chapeaux verts faits en pointe. Il raconte tant de belles choses, que le jeune valet reste la bouche ouverte, la tête appuyée sur sa main dans une attention si profonde, qu'il alloit oublier que sa maîtresse est assise à côté de lui, si, en riant, elle ne l'avoit pincé à la joue. George raconte à son tour comment son voisin a été une fois poursuivi par un follet qui s'étoit perché sur un panier, et qui l'auroit suivi jusque sur la gouttière

s'il ne s'étoit pas mis à jurer. Tous sortent ensuite de la cabane pour danser au clair de la lune, jusqu'à ce que minuit sonne et les invite au repos.

Mais lorsque des jours sombres et pluvieux, lorsque la rigueur de l'hiver ou l'ardeur brûlante de l'été m'interdiroient la promenade, je m'enfermerois dans un cabinet solitaire, où je jouirois des doux entretiens de la plus illustre société, des entretiens de ces grands génies, l'honneur et la gloire de chaque siècle, qui ont versé dans des ouvrages instructifs les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble, qui élève notre ame et la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangères et les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées; un autre me dévoileroit les mystères de la nature, et m'introduiroit dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruiroit de la constitution intérieure des nations et de leur histoire, la honte tout à la fois et la gloire de la race





humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur et la destination de notre ame et les charmes de la vertu : autour de moi seroient rangés les sages et les poëtes de l'antiquité. Le sentier qu'ils ont suivi est le sentier du vrai beau, mais un petit nombre ose y marcher ; la foule des ames foibles perd bientôt courage, et retourne en arrière pour suivre des routes plus faciles, semées de paillettes de faux or et de fleurs sans odeur. Dirai-je le nom du petit nombre ? O Klopstock, génie créateur, et toi, Bodmer, qui, avec Breitinger, arborois le fanal de la critique pour l'opposer à ces feux trompeurs qui égarent dans des marais fangeux et des déserts arides ; et toi, Wieland, dont la muse visite souvent sa grave sœur la philosophie, et va puiser dans ses retraites les plus écartées la matière sublime, qui, dans tes riches compositions, prend la forme enchanteresse des graces : ô combien de fois vos chants m'entraîneroient dans de saints transports ! Et toi, peintre de la nature, cher

Kleist, la douceur de ton chant me ravit comme l'éclat d'un soir sans nuage; mon cœur devient calme et paisible comme nos campagnes pendant un beau clair de lune. Et toi, Gleim, quand, sur ta lyre, tu exprimes la tendresse, la naïveté et les charmes d'un badinage innocent.... Mais nommerai-je tous vos noms? ils sont en petit nombre. Hélas! ce siècle corrompu méconnoît votre mérite; il est réservé à une meilleure postérité de vous apprécier.

Souvent aussi je m'occuperois à transcrire les chansons que j'aurois composées dans mes promenades solitaires, tantôt à l'ombre d'un bocage, tantôt auprès d'une cascade bruyante, tantôt sous une treille au clair de la lune; ou bien parcourant des estampes choisies, je verrois comment les grands artistes ont imité sur le cuivre les beautés de la nature, ou j'essaierois moi-même de rendre sur la toile ses plus riches scènes.

Quelquefois interrompu tout à coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle

joie, si, au moment qu'elle s'ouvriroit, un ami voloit dans mes bras étendus pour le recevoir ! Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors, nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là, sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier et ma nombreuse basse-cour. A notre retour, nous trouverions la table servie sous une treille, ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois assis sous la feuillée au clair de la lune, le verre à la main, nous ririons et nous répéterions des chansons badines, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe? Ah! depuis trop long-temps mon imagination s'égare à ta poursuite, fantôme mensonger! chimérique souhait! je ne te verrai jamais accompli. Toujours l'homme est mécontent; nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors, nous nous épuisons en soupirs, et nous oublions de remarquer le bien qui étoit destiné à chacun de nous sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux qui remplit, sans murmurer, la place que lui a destinée l'architecte éternel qui a conçu le plan du tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur, c'est toi qui verses la joie et la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrois-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai satisfait, pleuré

des ames nobles, qui m'auront aimé pour l'amour de toi, pleuré de vous, ô mes amis! Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, serrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre; son cœur fut droit; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts, par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, et nous jouirons alors avec lui d'une éternelle félicité. Et toi, chère et tendre amie, quand tu passeras auprès de la colline où sera mon tombeau; quand les marguerites et les soucis agités sur ma tombe me rappelleront à ton souvenir, qu'alors quelques pleurs s'échappent de tes yeux. S'il est permis aux bienheureux de visiter ces belles campagnes, ces bocages paisibles où nous passions souvent des heures délicieuses à méditer sur les hautes destinées de notre ame, s'il leur est permis d'approcher de ce qu'ils ont aimé; ah! souvent mon ame viendra planer

autour de toi; souvent lorsque remplie d'un sentiment noble et sublime, tu méditeras dans la solitude, un souffle léger effleurera tes joues; qu'un doux frémissement pénètre alors ton ame!

IDYLLE XXX.

DAPHNÉ & CHLOÉ.

DAPHNÉ.

DÉJA la lune s'élève derrière ces montagnes obscures ; déjà sa douce lumière brille à travers les arbres qui en couronnent la cime. Quel charme on respire en ce lieu! Chloé, arrêtons-nous encore quelques momens. Mon frère aura soin de ramener les troupeaux au bercail.

CHLOÉ.

Ce beau lieu m'enchante; la fraîcheur du soir est délicieuse : arrêtons-nous encore quelques momens.

DAPHNÉ.

Vois-tu, Chloé, près de cette roche, le jardin du jeune Alexis? Allons regarder

par-dessus la haie de roses qui l'entoure. C'est le plus beau jardin de toute la contrée. Il n'en est point dont l'aspect soit si riant; il n'en est point de si bien cultivé.

CHLOÉ.

Allons, Daphné.

DAPHNÉ.

Aucun berger n'entend aussi-bien qu'Alexis la culture des plantes. N'est-ce pas, Chloé ?

CHLOÉ.

Non, aucun.

DAPHNÉ.

Comme tout est frais, comme tout fleurit ici, ce qui rampe à terre et ce qui s'élève le long de ces appuis ! Là jaillit une source pure; elle se précipite du haut du rocher, et murmure à travers les ombrages du jardin. Regarde sur la pointe de ce rocher au-dessus de la cascade; c'est-là qu'il a construit un petit berceau de chèvre-feuille. Que du sein de cet asyle on

doit bien découvrir le spectacle ravissant de ces vastes campagnes!

CHLOÉ.

Daphné, tu loues avec transport. Oui, tout ce que nous voyons est charmant. Le jardin du jeune Alexis est plus beau que tous les jardins de ces cantons. Ses fleurs sont les plus belles. Il n'est point de fontaine dont le murmure soit si doux, dont l'eau soit plus fraîche.

DAPHNÉ.

Mais tu souris, Chloé!

CHLOÉ.

Non, Daphné, non; contemple cette rose que je cueille; le parfum que tu respires n'est-il pas plus doux que celui de toutes les roses du monde? Seroit-il plus suave, si l'Amour lui-même en eût pris soin?

DAPHNÉ.

Chloé!

CHLOÉ.

Eh bien! à quoi sert d'étouffer le soupir qui fait palpiter ton sein?

DAPHNÉ.

Viens, méchante, retirons-nous.

CHLOÉ.

Si promptement? Non, ce lieu me plaît, j'y suis bien! Mais, écoute. J'entends du bruit; là sous l'ombre épaisse de ces lilas, nous ne serons point apperçues. Le vois-tu? C'est Alexis, c'est lui-même. Dis-moi doucement à l'oreille : N'est-il pas plus beau que tous les bergers de ces contrées?

DAPHNÉ.

Ah! laisse-moi.

CHLOÉ.

Non, je ne te laisse point aller. Il rêve, il soupire. Sûrement quelque bergère s'est emparée de son cœur. Ma chère enfant, ta main tremble dans la mienne. Ne crains rien, il n'y a point ici de loup.

Les jeunes bergères se tenoient cachées sous l'ombre épaisse des lilas, lorsque Alexis, sans savoir qu'on l'écoutoit, éleva sa voix mélodieuse, et chanta ainsi :

O toi, lune pâle et tranquille, sois témoin de mes soupirs ; et vous, bocages paisibles, combien de fois n'avez-vous pas soupiré après moi le nom de Daphné ? Tendres fleurs, qui répandez vos parfums autour de moi, la rosée du soir brille sur vos feuilles, et mes joues sont humides des larmes de l'amour. Ah ! si j'osois.... Que ne puis-je lui dire : Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps !

Je la trouvai l'autre jour à la fontaine. Elle venoit de remplir d'eau une cruche pesante. Laisse-moi porter ce fardeau trop lourd pour ton bras, lui dis-je d'une voix mal assurée. Que tu es bon ! reprit-elle ; et tout tremblant je pris la cruche pesante. Timide, étouffant à peine mes soupirs, je marchai à côté d'elle, les yeux baissés, sans oser lui dire : Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Foible narcisse, comme tu penches tristement la tête à mes côtés. Le matin t'a vu encore dans toute ta fraîcheur. Te voilà flétri. C'est ainsi que je verrai flétrir ma jeunesse, si Daphné dédaigne mon amour. Alors, fleurs charmantes, plantes variées, jusqu'ici mes délices, l'objet de mes soins les plus doux, privées de culture, vous vous fanerez; car la joie sera pour jamais bannie de mon cœur. Etouffées par l'ivraie, la ronce et l'épine vous couvriront de leur funeste ombrage. Et vous, qui portiez des fruits si doux, arbrisseaux plantés de mes mains, dépouillés de toute votre parure, vos tiges desséchées s'élèveront tristement sur ce lieu sauvage. Et j'y passerai le reste de mes jours dans les soupirs et dans les larmes.

Puisse, quand mes cendres reposeront ici, puisse un berger plus aimable, plus heureux!... Non, images du désespoir, pourquoi venez-vous tourmenter mon ame? Je vois luire encore quelques rayons d'espérance. Daphné ne sourit-elle pas

d'un air gracieux, lorsque d'un pas lent je passe devant elle? Assis l'autre jour sur le penchant de la colline, je jouois de mon chalumeau, tandis qu'elle traversoit la prairie voisine. Elle suspendit ses pas. A peine l'eus-je apperçue, que mes lèvres palpitantes, mes doigts errans, incertains sur le chalumeau, je ne formai plus que des sons confus. Cependant Daphné s'arrêta pour m'entendre.

Oh! si, son époux un jour, je la conduis sous vos ombrages; alors, aimables fleurs, rehaussez l'éclat de vos couleurs, prodiguez-lui tous vos parfums; alors, jeunes arbrisseaux, inclinez vers elle vos branches touffues; offrez-lui vos fruits les plus doux.

Ainsi chanta Alexis. Daphné soupira, et sentit sa main trembler dans la main de son amie. Mais Chloé appellant le jeune berger : Alexis, dit-elle, Daphné t'aime. La voici sous l'ombre des lilas. Viens, que tes baisers recueillent les larmes de l'amour qui baignent ses joues. D'un air

timide il accourut. Mais puis-je dire ses transports, lorsque Daphné, confuse et penchée sur le sein de Chloé, lui fit l'aveu de sa tendresse?

IDYLLE XXXI.

LA NAVIGATION.

Il fuit, le vaisseau qui porte Daphné sur des rives lointaines. Ah ! que du moins Zéphyr seul et les amours volent autour d'elle !

Vagues, bondissez légèrement autour du vaisseau! Lorsque ses tendres regards reposent sur vos jeux folâtres, dieux! c'est alors qu'elle pense à moi.

Que des bosquets qui bordent le rivage, les oiseaux ne chantent que pour toi ! Que les roseaux et les buissons agités par les vents légers t'appellent sous leur ombre!

O mer! que ta surface brillante soit toujours paisible! Jamais plus bel objet ne fut confié à tes flots. L'image du soleil qui se peint sur le cristal de tes ondes, est moins pure que sa beauté.

Vénus n'avoit pas plus d'attraits, lorsque sortant de la blanche écume des mers elle monta sur sa conque argentée. A son aspect, les tritons enchantés oublièrent leurs jeux bruyans, oublièrent les nymphes couronnées de joncs.

Ils ne virent plus les regards inquiets ni le sourire agaçant des nymphes jalouses; plongés dans la plus douce extase, leurs yeux suivirent encore l'aimable déesse sous les ombres du rivage.

IDYLLE XXXII.

L'ŒILLET.

En se promenant dans le jardin, Doris apperçut près de la charmille un œillet nuancé des plus vives couleurs : il venoit d'éclore ; elle s'en approcha, et d'un air souriant elle pencha son beau visage vers la fleur. Tandis qu'elle savouroit ses doux parfums, l'œillet sembloit baiser ses lèvres. A cette vue je sentis mes joues s'enflammer ; je me disois : Que ne puis-je, ah ! que ne puis-je toucher ainsi ses lèvres vermeilles ! Doris se retira. Je m'approchai de la charmille. Cueillerai-je, le cueillerai-je, le bel œillet qu'ont touché ses lèvres ? Ses parfums me délecteroient plus que la rosée ne délecte les fleurs. Déjà j'étendois une main empressée pour le cueillir, lorsque tout à coup je me dis à moi-même : Quoi ! lui ravirai-je l'œillet qu'elle chérit ?

Non, Doris le placera sur son sein, et ses doux parfums s'élèveront vers son beau visage, comme l'encens sacré monte vers l'olympe lorsqu'on offre des vœux à la déesse de la beauté.

IDYLLE XXXIII.

CLIMÈNE & DAMON.

CLIMÈNE.

DIS-MOI, mon bien-aimé, que veux-tu faire ici de ce petit autel? à quelle divinité doit-il être consacré?

DAMON.

Ignores-tu, ma bien-aimée, le charme qui m'attache au bord de cette onde paisible? Ne te souvient-il plus qu'aux jours de notre enfance, c'étoit notre asyle favori? Là, nous n'étions pas plus hauts que cette jeune ancolie; là s'écouloient rapidement nos heures, lorsque nous les passions ensemble, occupés aux doux jeux de l'innocence. Voilà, Climène, pourquoi j'élève ici ce petit autel. J'en dois

l'hommage au dieu de la tendresse; car ses feux, ô souvenir qui m'enchante! ses feux s'allumèrent dès-lors au fond de nos cœurs.

CLIMÈNE.

Ce souvenir, Damon, m'est-il moins doux qu'à toi? Ecoute; autour de cet autel, je planterai des myrtes et des rosiers. Si Pan les protège, leurs rameaux s'élèveront bientôt au-dessus de l'autel, et formeront un petit temple de verdure, où nous viendrons adorer l'Innocence et l'Amour.

DAMON.

Vois-tu ces buissons? ils s'élèvent encore en ceintre; quoique incultes maintenant, c'étoit notre demeure. Nous en avions élevé la voûte aussi haut que nous pouvions atteindre; cependant un chevreau de ses cornes en eût brisé le faîte, tant il étoit élevé. Des branches d'osier en formoient les murs; un petit grillage de roseaux fermoit l'entrée de notre habita-

tion. Qu'elles étoient délicieuses, toutes les heures que nous passions ensemble dans cette aimable retraite!

CLIMÈNE.

N'avois-je pas planté devant cette maison un petit jardin? ne l'avions-nous pas entouré d'une haie de joncs? Une brebis l'eût broutée dans un instant, tant elle étoit grande.

DAMON.

Sans enfans est-il de bon ménage? La faveur des dieux jamais n'y repose. Pour l'attirer sur nous, tu trouvas heureusement une petite image mutilée de l'Amour. En bonne mère tu lui prodiguois tes soins et tes caresses; une coquille de noix étoit son lit. Là, bercé par tes chants, il reposoit sur des feuilles de rose.

CLIMÈNE.

Oui, Damon. Et ce dieu récompensera les soins ingénus de notre enfance.

DAMON.

Un jour j'avois fait une petite cage de joncs. J'y renfermai une cigale, et t'en fis présent. Tu voulus la tirer de sa cage pour badiner avec elle; mais tandis que tu la tenois, en s'efforçant de s'échapper, elle laissa une de ses petites jambes entre tes doigts. Tremblante de douleur, la cigale resta collée sur la tige d'une fleur. Regarde, disois-tu, ah! regarde le pauvre petit oiseau comme il frissonne! Tu souffres, et c'est moi qui suis la cause de ton mal! Tes yeux étoient mouillés de larmes, et je jouissois de te voir si tendre et si compatissante.

CLIMÈNE.

Ta bonté, Damon, me parut bien plus touchante, le jour que mon frère enleva de leur nid deux petites linottes. Donne-moi, lui dis-tu, les petits oiseaux. Mais il ne te les donna point. Je t'en donnerai cette houlette. Vois avec quel soin, avec

quel art j'ai su l'orner, en faisant serpenter autour du bâton blanc cette écorce brune et ces rameaux verts. Le troc fut accepté. Dès qu'il t'eut donné les petits oiseaux, tu les mis dans ta pannetière; et montant sur l'arbre, tu les posas doucement dans leur nid. Des larmes de joie baignèrent alors mes joues: si je ne t'avois point encore aimé, je t'aurois aimé de ce moment.

DAMON.

Ainsi s'écoulèrent délicieusement les jours de notre enfance, lorsque dans nos jeux tu étois ma femme et moi ton époux.

CLIMÈNE.

Crois qu'au déclin de mes jours le souvenir m'en sera cher encore.

DAMON.

Qu'ils seront heureux tous les instans de notre vie, si au retour de la nouvelle lune, ainsi l'a promis ta mère, hymen réalise ce qui jusqu'ici ne fut qu'un jeu d'enfans.

CLIMÈNE.

Si les dieux favorables daignent bénir nos destinées, jamais, mon ami, non jamais époux n'auront été plus heureux que nous.

IDYLLE XXXIV.

LA MATINÉE D'AUTOMNE.

DÉJA les premiers rayons de l'aube matinale dorant la cime des montagnes, annonçoient le plus beau jour d'automne, quand Milon se mit à sa fenêtre. Déjà le soleil brilloit à travers les pampres, dont la verdure, mêlée de jaune et de pourpre, formoit au-dessus de la fenêtre un berceau de feuillage, qu'agitoit doucement le souffle léger des vents du matin. Le ciel étoit serein ; une mer de brouillards couvroit la vallée : semblables à des îles, les collines les plus hautes avec leurs cabanes fumantes, et la parure bigarrée de l'automne, s'élevoient du sein de cette mer à la clarté du soleil. Les arbres chargés de fruits mûrs, offroient à l'œil le mélange piquant de mille nuances de jaune et de

pourpre avec quelque reste de verdure. Milon, dans un doux ravissement, laissoit errer ses regards sur cette vaste contrée. Tantôt au loin, tantôt plus près, il entendoit le bêlement joyeux des brebis, les flûtes des bergers et le gazouillement des oiseaux, qui tour-à-tour se poursuivoient dans le vague des airs, ou se perdoient dans le brouillard de la vallée. Plongé dans une rêverie profonde, il resta long-temps immobile. Mais soudain transporté d'un saint enthousiasme, il prit la lyre qui étoit suspendue au mur, et chanta ainsi:

Puissé-je, ô dieux! puissé-je exprimer mes transports et ma reconnoissance par des chants dignes de vous! La nature épanouie brille dans toute sa beauté. Ses richesses se répandent avec profusion. Partout règnent la joie et la gaîté. Le bonheur de l'année sourit dans nos vignes et dans nos vergers. Qu'elle est belle toute cette contrée! Qu'elle est belle dans la parure bigarrée de l'automne!

Heureux celui dont le cœur pur n'est

rongé d'aucun remords ; qui, satisfait de sa fortune, goûte souvent le bonheur de faire du bien. La sérénité du matin le réveille et l'invite à la joie. Ses jours sont pleins de charmes, et la nuit vient le surprendre au sein du plus paisible sommeil. Son ame est toujours ouverte aux impressions du plaisir. La beauté variée des saisons l'enchante, et lui seul jouit de tous les trésors de la nature.

Mais doublement heureux est celui qui partage son bonheur avec une compagne que formèrent les graces et la vertu ; avec une compagne telle que toi, ma chère Daphné. Depuis qu'hymen unit nos destinées, elles sont comme les accords de deux flûtes, dont les accens purs et doux répètent le même air ; quiconque l'entend, est pénétré de joie. Mes yeux décélèrent-ils jamais un desir que tu ne l'aies rempli ? Ai-je jamais goûté quelque bonheur que le tien ne l'ait augmenté ? Jamais un chagrin m'a-t-il poursuivi jusque dans tes bras que tu ne l'aies dissipé, comme le

soleil au printemps dissipe les brouillards? Oui, le jour que je te conduisis mon épouse dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta suite, et se joindre à nos pénates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domestique, la propreté, le courage et la joie président à tous nos travaux, et les dieux se plaisent à bénir ton ouvrage.

Depuis que tu es l'ame de ma vie, depuis que tu l'es, ô Daphné! tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux; la bénédiction s'est reposée sur ma cabane. Elle se répand sur mes troupeaux, sur mes plantes et sur mes récoltes. Le travail de chaque journée est une jouissance nouvelle; et, quand je reviens fatigué sous ce toit paisible, quel charme de me sentir soulagé par tes tendres empressemens! le printemps me semble plus riant, l'automne et l'été plus riches; et quand l'hiver couvre notre habitation de ses tristes frimats, alors près de nos foyers, assis à tes côtés, je goûte au milieu des soins les plus tou-

chans et des entretiens les plus doux, je goûte le charme délicieux de la sécurité domestique. Que les aquilons se déchaînent, que la chute des neiges cache à mes yeux toute la contrée! Renfermé près de toi, je sens, ô ma Daphné! je sens mieux encore que tu es tout pour moi. Vous mettez le comble à ma félicité, aimables enfans; parés de toutes les graces de votre mère, de quelles faveurs célestes ne m'offrez-vous pas l'espérance? Le premier mot que Daphné vous apprit à bégayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiez: la santé et la gaîté sourient dans tous vos traits, et la douce complaisance règne déjà dans vos jeux. Vous êtes les délices de notre jeunesse: votre bonheur sera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour des champs ou des pâturages, vous m'appellez dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie; quand suspendus à mes genoux vous recevez avec les transports de l'innocence mes présens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits instrumens que j'ai sculptés en

suivant les troupeaux le long du rivage ; dieux ! combien me touche alors la douce ingénuité de vos plaisirs! Dans mon ravissement, ô ma Daphné ! je vole dans tes bras ouverts. Avec quelle grace charmante tu baises les larmes de joie qui coulent de mes yeux !

Tandis qu'il chantoit ainsi, Daphné entra, tenant sur chacun de ses bras, un enfant plus beau que l'Amour. Le matin rafraîchi par la rosée est moins touchant que ne l'étoit Daphné, les joues couvertes de larmes de joie. O mon ami ! dit-elle en soupirant, que je suis heureuse ! combien tu nous aimes.

A ces mots, il les pressa tous trois dans ses bras. Ils ne parloient pas, ils jouissoient. Ah ! qui les eût vus dans cet instant, eût senti jusqu'au fond de l'ame que la vertu seule est heureuse.



Invᵗ. par Moreau an 6. *gravé pᵗ. Delvaux.*

IDYLLE XXXV.

LE VŒU.

PERMETTEZ, ô Nymphes ! permettez que l'eau de votre source lave la blessure dont mon flanc est déchiré ! Faites, ô Nymphes, que cette eau me soit salutaire! Ce n'est point le ressentiment, ce n'est point l'inimitié qui a fait couler ce sang. Le jeune fils d'Aminte, assailli par un loup, a fait retentir le bois de ses cris; et soudain, graces aux immortels, j'ai pu voler à son secours. Tandis que la bête cruelle se débattoit encore sous mes coups, d'une dent acérée elle m'a déchiré le flanc. O Nymphes! ne soyez point irritées, si le sang qui coule de ma blessure trouble votre onde limpide. Demain, au point du jour, je viendrai sur ce bord vous immoler un chevreau, blanc comme la neige qui vient de tomber.

IDYLLE XXXVI.

LES ZÉPHYRS.

PREMIER ZÉPHYR.

POURQUOI voltiger ainsi sans dessein parmi ces rosiers? Viens, volons ensemble au fond de ce vallon. Ces ombrages cachent des Nymphes qui se baignent dans les eaux transparentes de l'étang.

SECOND ZÉPHYR.

Je ne te suivrai point. Va folâtrer autour de tes Nymphes. Un soin plus touchant m'occupe ici. Je rafraîchis mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs, et j'y recueille d'agréables parfums.

PREMIER ZÉPHYR.

Est-il un soin plus doux que celui de se mêler aux jeux des Nymphes, qui ne respirent que la gaîté?

SECOND ZÉPHYR.

Une jeune fille, belle comme la plus jeune des Graces, passera bientôt sur ce sentier. Au retour de chaque aurore, tenant sous le bras une corbeille toute pleine, elle va sur le sommet de la colline à cette cabane.... L'apperçois-tu?.... C'est celle dont le toit de mousse réfléchit les premiers rayons du jour. Là, Mélinde porte du soulagement à l'indigence. Une femme vertueuse, mais infirme et pauvre, habite cette humble chaumière. Deux enfans, dans la première fleur de l'innocence, pleureroient de faim au pied du lit de leur mère infortunée, si Mélinde n'étoit pas leur ange tutélaire. Ravie d'avoir consolé l'indigence, elle va revenir, ses belles joues animées d'un sentiment de joie, et ses beaux yeux baignés encore des larmes de la pitié. J'attends son retour sous ce buisson de roses. Dès que je la verrai paroître, je volerai à sa rencontre, et mes ailes, répandant autour d'elle les plus doux

parfums, rafraîchiront ses joues brûlantes, et je baiserai les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux. Voilà le soin qui m'occupe.

PREMIER ZÉPHYR.

Tu m'attendris. Que le soin qui t'occupe est doux! Je veux, comme toi, rafraîchir mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs; comme toi j'y veux recueillir des parfums, et comme toi je veux au retour de Mélinde voler au-devant d'elle. Mais la voilà qui sort du bocage. Belle comme le matin d'un beau jour, la vertu sourit sur ses lèvres de roses. Son maintien est celui des Graces. Allons, déployons nos ailes. Je n'ai jamais rafraîchi des joues plus vermeilles, un visage plus enchanteur.

IDYLLE XXXVII.

AMYNTAS.

Nous venions de Milet, Lycas et moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous appercevions de loin la colline sur laquelle le temple, orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du sein d'un bois de lauriers vers la voûte azurée des cieux; plus loin nos yeux se perdoient sur la plaine immense des mers. Il étoit midi: le sable brûloit la plante de nos pieds, et le soleil dardoit si directement ses rayons sur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvroient notre front, prolongeoient leurs ombres sur tout le visage. Le lézard haletant se traînoit à peine à travers la fougère qui bordoit le sentier. On n'entendoit que la cigale et la sauterelle gazouillant sous l'herbe brûlée des prés; à

chaque pas il s'élevoit une poussière enflammée, qui nous brûloit les yeux, et se colloit sur nos lèvres desséchées. Nous gravissions ainsi la montagne, accablés de langueur; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorsque nous apperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques arbres hauts et touffus. Leur ombrage étoit aussi sombre que la nuit; saisis d'un frémissement religieux, nous entrâmes dans ce bocage où l'on respiroit la plus douce fraîcheur. Ce lieu de délices offroit à la fois tout ce qui pouvoit récréer nos sens. Ces arbres touffus entouroient un parterre de gazon, arrosé par une source de l'eau la plus fraîche. Des branches chargées de poires et de pommes dorées s'inclinoient vers le bassin, et les troncs des arbres étoient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille et du mûrier sauvage. La fontaine sortoit en bouillonnant du pied d'un tombeau entouré de chèvre-feuille, de saules et du lierre rampant. O dieu! m'écriai-je, quel charme on

respire en ce lieu! Mon cœur bénit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caractères que j'apperçois entre ces rameaux de chèvre-feuille, sur le frontispice du tombeau; peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, et lut ces mots :

« Ici reposent les cendres d'Amyntas. » Sa vie entière ne fut qu'une chaîne de » bienfaits. Voulant faire encore du bien » long-temps après sa mort, il conduisit » cette source en ce lieu, il y planta ces » arbres ».

Que ta cendre soit bénie, homme généreux! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi, soient bénis à jamais! En disant ces mots, je vis de loin sous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'étoit une femme jeune et belle, d'une taille élégante, d'un port noble et

simple; elle portoit un vase de terre sous son bras, et s'approchant de la fontaine : Je vous salue, nous dit-elle, d'une voix douce et sensible. Vous êtes étrangers, accablés sans doute du long chemin que vous avez fait durant la chaleur du jour. Dites-moi, auriez-vous besoin de quelques rafraîchissemens que vous n'ayez point trouvés ici ? Nous te remercions, lui répondis-je ; nous te remercions, femme aimable et bienfaisante. Que pourrions-nous desirer encore ? L'eau de cette fontaine est si pure, ces fruits si délicieux, ces ombrages si frais! Nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici : sa bienfaisance a prévenu tous les besoins du voyageur. Tu parois être de cette contrée, tu l'as connu sans doute. Ah ! dis-nous, tandis que nous reposons à la fraîcheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux.

Alors cette femme posa son vase de terre au pied du tombeau; et s'appuyant sur la

pierre qui le couvroit, elle reprit avec un sourire aimable :

Amyntas étoit son nom. Honorer les dieux, faire du bien aux hommes, c'étoit pour lui le bonheur le plus doux. Dans cette contrée il n'est pas un berger qui ne révère sa mémoire avec la reconnoissance la plus tendre : il n'en est pas un qui ne raconte , en versant des larmes de joie, quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Moi-même je lui dois tout; c'est par lui que je suis la plus heureuse des femmes.... Ici ses yeux se remplirent de larmes.... la femme de son fils.... Mon père étoit mort; il nous avoit laissées ma mère et moi dans la douleur et dans la pauvreté. Retirées dans une cabane solitaire , nous y vivions du travail de nos mains et des bienfaits de la vertu. Deux chèvres nous donnoient leur lait, un petit verger ses fruits. C'étoient-là tous nos trésors. Le calme dont nous jouissions ne dura pas long-temps. Ma mère mourut, et je restai seule, sans appui , sans consolation. Amyntas alors

me prit dans sa maison, me laissa la conduite du ménage, et fut plutôt mon père que mon maître. Son fils, le meilleur, le plus beau berger de ces hameaux, vit la tendre inquiétude avec laquelle je tâchai de mériter un si doux asyle. Il vit mes travaux fidèles et mes soins assidus : il m'aima, et me dit qu'il m'aimoit. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour; je suis née dans l'indigence, et trop heureuse de servir dans ta maison. Je le lui répétai souvent avec instance; mais il n'oublia point son amour. Un matin que j'étois à l'entrée de la cabane, occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amyntas rentra et s'assit à côté de moi, au soleil du matin : après m'avoir regardée long-temps avec un sourire plein de bonté; Mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes soins, ta modestie me charment; je t'aime, et je veux, si les dieux nous favorisent, je veux te voir heureuse. Puis-je, ô mon cher

maître, puis-je être plus heureuse si je mérite vos bienfaits? C'est tout ce que je pus lui répondre, et des larmes de reconnoissance coulèrent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrois honorer la mémoire de ton père et de ta mère. Dans ma vieillesse je voudrois voir le bonheur de mon fils et le tien. Il t'aime; son amour, dis-moi, son amour te rendra-t-il heureuse? L'ouvrage échappa de mes mains tremblantes; je rougis, et restai immobile devant lui. Il me prit la main: L'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, son amour te rendra-t-il heureuse? Je tombai à ses pieds; ma voix expira sur mes lèvres; je pressai sa main contre mes joues mouillées de larmes, et depuis ce jour fortuné je suis la plus heureuse des femmes. Après un moment de silence, elle reprit ainsi en s'essuyant les yeux: Tel étoit l'homme qui repose sous cette tombe. Vous desirez encore de savoir comment il a conduit ici cette source, comment il a planté ces arbres: je vais vous le raconter.

Dans ses derniers jours il venoit souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin; d'un air affable et doux il saluoit les passans, offroit des rafraîchissemens au voyageur fatigué. Eh quoi! dit-il un jour, si je plantois ici quelques arbres fruitiers; si sous leur ombrage je conduisois une source fraîche et limpide; l'eau et l'ombre sont loin de ces lieux; je soulagerois encore long-temps après moi, et l'homme fatigué, et celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté; il fit conduire ici la source la plus pure, et à l'entour il planta des arbres fertiles, dont les fruits mûrissent en différentes saisons. L'ouvrage achevé, il se rendit au temple d'Apollon, et ayant présenté son offrande, il fit cette prière : « O dieu! fais prospérer »les jeunes arbres que je viens de planter; »qu'en allant à ton temple, l'homme reli-»gieux puisse se récréer sous leur om-»brage »! Le dieu avoit exaucé sa prière. Amyntas s'étant réveillé de bonne heure le jour suivant, ses premiers regards se

portèrent sur le chemin : quel fut son ravissement, lorsqu'à la place des arbrisseaux qu'il avoit plantés la veille, il vit des arbres hauts et touffus! O dieux! s'écria-t-il, que vois-je! ô mes enfans! dites-moi, est-ce un songe qui me trompe? Je vois les arbrisseaux, que j'ai plantés hier, changés en arbres forts et puissans. Remplis d'une sainte admiration, nous allâmes tous au bocage. Déjà les arbres dans toute leur vigueur étendoient au loin leurs branches touffues ; déjà l'extrémité de leurs rameaux, cédant au poids des fruits mûrs, se courboit jusque sur le gazon fleuri. O prodige! dit le vieillard, dans l'hiver de mes ans je me promènerai encore sous ces ombres! Nous rendîmes graces, et nous sacrifiâmes au dieu qui avoit accompli, qui avoit même surpassé les vœux d'Amyntas. Mais hélas! ce vieillard chéri des dieux n'habita plus long-temps sous ces berceaux. Il mourut, et nous l'avons enseveli dans ces lieux, afin que tous ceux qui reposeront sous cet ombrage bénissent sa cendre.

A ce récit, pénétrés de respect, nous bénîmes la cendre de l'homme de bien, et nous dîmes à sa fille : « Cette source nous »a paru bien douce; la fraîcheur de cette »ombre nous a récréés; mais bien plus »encore le récit que tu viens de nous faire. »Que les dieux bénissent tous les instans »de ta vie» ! Et pleins d'un sentiment religieux, nous portâmes nos pas au temple d'Apollon.

IDYLLE XXXVIII.

THYRSIS.

C'est en vain, disoit Thyrsis, c'est en vain, Nymphes propices, que vous répandez une si douce fraîcheur sous ces ombres. Ce n'est pas pour moi que vos urnes versent leur eau limpide à l'abri de ces berceaux. Je languis, hélas! comme on languit aux ardeurs des jours de la moisson. J'étois assis au pied de la colline sur laquelle repose la cabane de Chloé. Le sommet de la colline est ombragé par un jardin qu'elle-même cultive. A mes côtés tomboit en murmurant le ruisseau qui serpente à travers ces bocages. Souvent Chloé sommeille sur les bords fleuris de ce ruisseau; souvent dans son onde elle rafraîchit ses mains et ses joues de roses; c'est-là qu'aux échos je soupirois de tendres plaintes.... Soudain j'entendis le bruit du verrou qui ferme la

porte du jardin. Chloé en sortit. Un doux zéphyr se jouoit dans sa blonde chevelure. Qu'elle étoit belle! Dans l'une de ses mains elle tenoit une jolie corbeille remplie des plus beaux fruits; de l'autre (la pudeur veille lors même qu'elle ne soupçonne aucun témoin), de l'autre, elle serroit sa robe contre ce sein naissant, que le jeu des zéphyrs s'efforçoit de découvrir. Mais sa robe légère s'insinuant dans les contours gracieux de sa taille et de ses genoux, flottoit derrière elle au gré des airs, avec un doux frémissement. Tandis que Chloé passoit ainsi sur le haut de la colline, deux pommes tombèrent de sa corbeille, et roulèrent jusqu'à moi, comme si elles fussent tombées, à ma prière, des mains même de l'Amour. Je les ramasse, je les presse sur mes lèvres, et les portant au sommet de la colline, je les rends à la jeune Chloé. Ma main trembloit; je voulois parler, je ne fis que soupirer. Cependant Chloé baissa les yeux; une aimable rougeur se répandit sur ses joues. Elle sourit d'un air gracieux, rougit

davantage, et me fit don de la plus belle pomme. Timides tous deux, nous restâmes immobiles. Hélas! quel sentiment j'éprouvai! Puis d'un pas lent elle reprit le chemin de sa demeure. Mes regards fixés sur elle ne cessèrent de la suivre. Avant d'entrer dans sa cabane elle s'arrêta, et d'un air affable je la vis se retourner encore vers moi; mes yeux, long-temps après l'avoir perdue, demeurèrent attachés au seuil de sa porte. Je descendis enfin de la colline; mes genoux trembloient sous moi. Amour, tendre Amour, seconde mes vœux! Hélas! ce que j'ai senti depuis ce moment ne s'effacera jamais de mon cœur.

IDYLLE XXXIX.

A L'AMOUR.

Aimable dieu de Cypris, ce fut le premier jour de mai que j'élevai pour toi cet autel au fond du jardin; je le couvris d'un berceau de myrtes et de roses. Amour, sur cet autel ne t'ai-je pas offert tous les matins une guirlande de fleurs toute humide encore des pleurs de l'aurore? Mais, hélas! tu te ris de mes vœux. Déjà les aquilons fanent la verdure des arbres et des prés. Phyllis.... Phyllis est toujours cruelle comme le premier jour de mai.

IDYLLE XL.

DAPHNIS.

PENDANT une belle nuit d'été, Daphnis s'étoit glissé auprès de la cabane de sa bergère. L'amour connoît peu le sommeil.

La vaste étendue des cieux étoit parsemée d'étoiles brillantes. La lune répandoit ses pâles clartés à travers l'ombre obscure des forêts. Toute la contrée étoit calme et sombre; tout sembloit respecter le repos de la nature. On ne voyoit plus que de foibles traits du flambeau de la nuit scintiller encore sur l'onde gazouillante des ruisseaux, et quelques vers luisans errer dans l'obscurité. Toute autre lumière étoit éteinte.

Daphnis, plongé dans une douce mélancolie, s'assit vis-à-vis de la cabane de sa maîtresse. Ses yeux demeuroient attachés sur

la fenêtre de la chambre où elle dormoit. La fenêtre étoit entr'ouverte aux vents légers du soir, aux doux rayons de la lune. Daphnis, à demi-voix, se mit à chanter ainsi :

Que ton sommeil soit tranquille, ô ma bien-aimée! qu'il soit rafraîchissant comme l'air du matin! Repose doucement sur ta couche, ainsi qu'une goutte de rosée sur la feuille du lys, lorsqu'aucun souffle n'agite les fleurs. Comment le sommeil de l'innocence n'est-il pas toujours paisible ?

Descendez des cieux, doux songes, vous qui suivez la troupe aimable des jeux et des ris, descendez sur les rayons de la lune, et volez auprès de ma bergère. N'offrez à ses yeux que de riantes campagnes, des pâturages toujours verts, et des brebis plus blanches que le lait.

Qu'elle imagine entendre le concert des plus douces flûtes retentir dans ce vallon solitaire, comme si c'étoit Apollon lui-même qui en jouât! Qu'elle croie se baigner dans une source d'eau pure, à l'abri

d'une voûte de jasmins et de myrtes, apperçue seulement des oiseaux qui voltigent de branche en branche, et ne chantent que pour elle ! Qu'il lui semble partager les jeux des Graces ! qu'elles l'appellent leur amie et leur sœur ! Qu'allant cueillir ensemble des fleurs dans la plus belle prairie, les guirlandes que Phyllis tresse soient pour les Graces, celles des Graces pour elle !

Aimables songes, conduisez-la sous des berceaux entrelacés de fleurs et de verdure. Que de petits Amours s'y poursuivent en folâtrant autour d'elle, comme des abeilles autour de la plus jeune des roses. Qu'un de ces essaims charmans vole à ses pieds, chargé du fardeau d'une pomme odorante. Qu'un autre essaim lui apporte une grappe transparente et vermeille, tandis que d'autres encore agitent les fleurs de leurs ailes, pour l'embaumer des plus délicieux parfums.

Qu'au fond du bocage le dieu de Paphos se montre à ses yeux, mais sans flèches et

sans carquois, de peur d'alarmer sa timide innocence ; qu'il soit paré seulement de tous les attraits de sa belle jeunesse.

Doux songes, daignez enfin lui offrir aussi mon image. Qu'elle me voie languissant à ses pieds, baisser les yeux, et lui dire, d'une voix entrecoupée, que je meurs d'amour pour elle. Jamais, non jamais encore je n'osai le lui dire. Ah! puisse à ce rêve un soupir faire palpiter son sein! Puisse-t-elle alors me sourire et rougir! Que ne suis-je beau comme Apollon, lorsqu'il gardoit les troupeaux! Que mes chants ne sont-ils aussi mélodieux que ceux du rossignol! Et que n'ai-je toutes les vertus pour mériter son amour!

Ainsi chanta le berger, et il reprit le chemin de sa chaumière, au clair de la lune. Les songes de l'espérance lui adoucirent le reste des heures de la nuit. Au point du jour, il mena son troupeau sur le penchant de la colline où étoit la cabane de Phyllis.

Ses brebis marchoient lentement, et

paissoient sur les deux bords du chemin. Paissez, moutons, paissez, jeunes agneaux, il n'est point de meilleurs pâturages. La verdure où Phyllis porte ses regards devient plus belle, et les fleurs s'empressent d'embellir ses pas.

Il parloit ainsi, et Phyllis parut à sa fenêtre. Le soleil du matin éclairoit son beau visage. Il vit qu'elle le regardoit avec un doux sourire. Il vit même qu'une rougeur plus vive coloroit ses joues. A pas lents, et le cœur palpitant de joie, il passa devant elle. Elle le salua d'un air aimable, et ses regards le suivirent avec complaisance ; car elle avoit entendu les chants de la nuit.

IDYLLE XLI.

CORYDON *&* MÉNALQUE.

CORYDON.

J'AVOIS apporté mon offrande à l'Amour dans le petit temple de marbre. J'avois suspendu aux myrtes qui l'environnent, une petite corbeille d'osier proprement travaillée, des guirlandes de fleurs nouvelles, et ma meilleure flûte. J'invoquai l'Amour, et je lui dis : O tendre Amour! daigne sourire au vœu de mon cœur!.... Eh bien, Ménalque! passant hier devant le temple, je suis entré dans le bosquet de myrtes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille, et voici ce que j'ai vu. Un oiseau du plus joli plumage étoit perché sur le bord du panier. Il y chantoit ses amours. Je m'en approchai, il s'envola; je regardai

dans ma corbeille, j'y trouvai un nid soigneusement arrangé, et de petits œufs qui venoient d'éclore. La mère, inquiète et tremblante, cherchoit à les couvrir de ses ailes, et me regardoit comme si elle eût voulu me dire : Jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai. Soudain le mâle, qui voltigeoit autour de mon front et de mes cheveux, revint se poser sur le bord de la corbeille, et je les entendis célébrer, par le plus doux gazouillement, leur joie et leur tendresse. Dis-moi maintenant, cher Ménalque, toi qui expliques tous les présages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MÉNALQUE.

Qu'unis au sein d'une félicité pure, ta bergère et toi vous coulerez des jours paisibles, et que Junon-Lucine bénira vos amours.

CORYDON.

J'en jure par les dieux immortels, c'est aussi ce que je pensois. Mais pour m'en

assurer, j'ai voulu consulter ta sagesse. Prends ce chevreau blanc et cette cruche pleine de miel; il est doux comme les lèvres de ma bergère, et pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit, et s'en alla en sautant de joie, comme une jeune chèvre qui bondit dans la rosée de mai.



Moreau del. *Le Mire sculp.*

IDYLLE XLII.

GLICÈRE.

GLICÈRE étoit belle et pauvre. A peine avoit-elle vu seize printemps, qu'elle perdit la mère qui l'avoit élevée. Réduite à servir, elle gardoit les troupeaux de Lamon, qui cultivoit les terres d'un riche citoyen de Mitylène. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle alla visiter la tombe isolée où reposoit sa mère; elle y versa une coupe d'eau pure, et suspendit des couronnes de fleurs aux rameaux des arbustes qu'elle avoit plantés autour du tombeau. Assise sous ce triste ombrage, elle dit, en essuyant ses larmes: « O la plus tendre des » mères, que le souvenir de tes vertus est » cher à mon cœur! Tu viens de sauver mon » innocence. Si jamais j'oublie les instruc-» tions que tu me donnas avec un sourire » si paisible, dans ce moment funeste après

»lequel, reposant la tête sur mon sein, je »t'y vis expirer; si jamais je les oublie, je »consens que les dieux favorables m'aban- »donnent, et que ton ombre sainte me fuie »à jamais. O ma mère! c'est toi qui viens »de sauver mon innocence. Je vais tout »raconter à tes mânes. Infortunée que je »suis! est-il quelqu'un sur la terre à qui »j'ose ouvrir mon ame? Nicias, le seigneur »de ces lieux, étoit venu jouir des plaisirs »de l'automne. Il me vit : il me regarda »d'un air doux et gracieux, vanta mes »troupeaux et les soins que j'en prenois; »me dit souvent que j'étois gentille, et me »fit des présens. Dieux! que je m'abusois! »Mais aux champs a-t-on de la défiance? »Je me disois : Qu'il est bon, notre maître! »que les dieux puissent le bénir! Tous mes »vœux seront pour lui. C'est tout ce que je »puis faire; mais je le ferai sans cesse. Les »riches sont heureux et chéris des immor- »tels. Bienfaisans comme Nicias, ils mé- »ritent bien de l'être. C'est ce que je disois »en moi-même, et je lui laissois prendre

»ma main et la presser dans la sienne. »L'autre jour je rougis et n'osai lever les »yeux, lorsqu'il mit une bague d'or à mon »doigt: Vois-tu, me dit-il, ce qui est gravé »sur cette pierre? Cet enfant ailé, il sourit »comme toi, et c'est lui qui doit te rendre »heureuse. En me disant ces mots, sa main »caressoit mes joues plus rouges que le »feu. Il t'aime, il a pour toi la tendresse »d'un père : par où peux-tu mériter tant »de bontés d'un seigneur si riche et si puis»sant? O ma mère, c'est tout ce que pen»soit encore ta pauvre enfant! Ciel! quelle »étoit mon erreur! Ce matin, m'ayant »trouvée dans le verger, il m'a passé fami»lièrement la main sous le menton. Viens, »m'a-t-il dit, viens m'apporter dans le ber»ceau de myrtes des fleurs nouvelles; que »j'y jouisse de leur doux parfum. Je m'em»presse à choisir les plus belles fleurs, et, »pleine de joie, j'accours au berceau. Zé»phyr est moins léger, me dit-il, et la »déesse des fleurs est moins belle que toi. »Alors, dieux immortels, j'en frémis en-

»core, il m'entraîne dans ses bras, me
»presse contre son sein, et tout ce que
»l'amour peut promettre, tout ce qu'il
»peut produire de plus doux et de plus
»séduisant, coule de ses lèvres. Je pleu-
»rois, je tremblois. Trop foible pour ré-
»sister à la séduction, à jamais j'eusse été
»malheureuse. Non, tu n'aurois plus d'en-
»fant, si ton souvenir n'eût veillé dans
»mon cœur. Ah! si jamais ta respectable
»mère t'avoit vu souffrir d'indignes ca-
»resses! Cette pensée seule me donna la
»force de m'arracher des bras du séduc-
»teur, et de m'enfuir. A présent je viens,
»qu'il m'est doux de l'oser encore! je viens
»pleurer sur ta tombe. Hélas! pauvre in-
»fortunée! faut-il que je t'aie perdue si
»jeune! Je languis comme cet œillet, privé
»du seul appui qui soutenoit sa tige trem-
»blante. Voici une coupe d'eau pure que
»je verse à l'honneur de tes mânes. Agrée
»ces guirlandes; reçois mes larmes. Puis-
»sent-elles pénétrer jusqu'à toi! Ecoute,
»ô ma mère! écoute: c'est à ta cendre qui

»repose ici sous ces fleurs, que mes yeux »ont tant de fois arrosées; c'est à ton om»bre sainte que je renouvelle le vœu de »mon cœur. La vertu, l'innocence et la »crainte des dieux feront le bonheur de »ma vie. Ainsi, l'indigence ne troublera »jamais la sérénité de mes jours. Que je »ne fasse rien que tu n'eusses approuvé du »sourire de ta tendresse, et je suis sûre »d'être, comme tu l'as été, chérie des dieux »et des hommes; car je serai douce et mo»deste, et j'aimerai le travail. O ma mère! »en vivant ainsi j'espère mourir comme »tu mourus, en souriant et en versant des »larmes de joie».

Glicère en quittant ce lieu, éprouva tout le charme de la vertu. La douce chaleur qu'elle avoit répandue dans son ame, éclatoit dans ses yeux encore humides de pleurs. Elle étoit belle comme ces jours de printemps, où le soleil brille à travers les réseaux d'une pluie fraîche et légère. L'esprit plus serein, elle se pressoit de retourner à ses travaux, lorsque Nicias courut

au-devant d'elle. O Glicère! lui dit-il; et ses pleurs couloient le long de ses joues : Glicère, je t'ai écoutée sur la tombe de ta mère. Ne crains rien, fille vertueuse. J'en rends graces aux immortels, j'en rends graces à la vertu. Elle m'a garanti du crime de séduire ton innocence. Pardonne, chaste Glicère, pardonne, et ne redoute point de moi un nouvel attentat. Ma vertu triomphe par la tienne. Sois sage, sois honnête ; mais sois aussi plus heureuse. Cette prairie bordée d'arbres près du tombeau de ta mère, et la moitié du troupeau que tu as gardé, t'appartiennent. Puisse un homme aussi vertueux que toi, assurer le bonheur de ta vie! ne pleure point, fille vertueuse. Reçois le présent que t'offre un cœur sincère, et permets-lui de veiller désormais à ton bonheur. Si tu me refuses, le remords d'avoir offensé ta vertu, sera le supplice de ma vie. Oublie, ah! daigne oublier mon crime. Je te chéris comme une divinité bienfaisante qui m'a défendu contre moi-même.

IDYLLE XLIII.

LE BOUQUET.

J'AI vu Daphné. Peut-être, hélas! peut-être seroit-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vue. Jamais je ne la vis si belle. Je reposois, pendant les ardeurs du midi, à l'ombre de l'oseraie, à l'endroit où le ruisseau roule doucement à travers les cailloux. Des rameaux touffus se courboient au-dessus de ma tête, et répandoient sur les eaux leur paisible ombrage. Là, je goûtois les douceurs du repos. Depuis ce moment, hélas! il n'est plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étois assis, j'entends murmurer ce feuillage, et soudain j'apperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avançoit à l'ombre, le long du ruisseau. C'est ici qu'avec une grace charmante elle releva sa robe azurée, et découvrant ses jolis

pieds, elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavoit de la main droite son beau visage, et de l'autre elle soutenoit les pans de sa robe. Puis elle s'arrêta; elle attendit qu'il n'y eût plus une goutte d'eau sur sa main qui pût, en tombant, agiter la surface du ruisseau. L'onde devenue tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné sourit à sa propre beauté, et rajusta ses tresses blondes que rassembloit un nœud charmant. Pour qui, disois-je en soupirant, pour qui tous ces soins? à qui veut-elle plaire? Quel est le mortel heureux dont s'occupe sa pensée, quand le plaisir de se voir si belle épanouit ses lèvres de roses?

Tandis qu'elle rêvoit ainsi, penchée sur le ruisseau, elle laissa tomber le bouquet qui paroit son sein, et le courant de l'onde le porta jusqu'au bord où j'étois assis. Daphné se retira, je saisis le bouquet. Comme je le baisai! comme je l'approchai de mon cœur palpitant! Non, je ne l'aurois pas donné pour tout un troupeau.



?. Moreau. inv. *C. De Ghendt sculp*

Mais, hélas! il se fane, ce bouquet si chéri, et c'est depuis deux jours seulement que je le possède. Quels soins n'en ai-je pas pris? Je l'avois conservé jusqu'ici dans la coupe que j'avois gagnée ce printemps pour le prix du chant. On y voit l'Amour artistement ciselé, assis sous un berceau de myrte; de l'extrémité de ses doigts il essaie en riant la pointe de ses flèches; à ses pieds on voit deux colombes, les ailes entrelacées, se becqueter tendrement. Trois fois par jour, dans cette coupe, j'arrosai mon bouquet d'eau fraîche, et la nuit je l'exposai sur ma fenêtre à la rosée. Combien de fois, penché sur ces fleurs, n'ai-je pas respiré leurs doux parfums! leur odeur me sembloit plus suave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printemps. C'est sur le sein de Daphné qu'elles ont achevé d'éclore! Puis, ravi dans une douce extase, je contemplois la coupe. Amour, disois-je en soupirant, que tes flèches sont acérées! que je sens vivement leur atteinte! Ah! fais que

Daphné éprouve seulement pour moi la moitié de ce que je sens pour elle, et je te consacrerai cette coupe. Je la poserai sur ce petit autel, et tous les matins je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hiver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un rameau de myrte. Oh! puissiez-vous, charmantes colombes, puissiez-vous être le présage fortuné de mon bonheur! Mais, hélas! le bouquet se flétrit, quelque soin que j'en prenne. Tristes et décolorées, les fleurs penchant la tête autour de la coupe, n'exhalent plus de parfums, et leurs feuilles détachées tombent. Oh! veuille, Amour! fais que le destin de ces fleurs ne soit pas un présage funeste à ma tendresse.

IDYLLE XLIV.

DAMÈTE & MILON.

DAMÈTE.

VOIS-TU ce bélier, comme il va se plonger dans ces marais, et comme les brebis l'y suivent? Ce limon ne produit que des herbes mal-saines, et ces eaux fourmillent d'insectes nuisibles. Allons chasser nos troupeaux de ce lieu.

MILON.

Que ces animaux sont insensés! Voici du trèfle, du thym, de la lavande; tous ces arbustes sont entourés de lierre, et ils quittent ce pâturage pour les joncs d'un marais infect. Mais, Damète, sommes-nous toujours plus sages qu'eux? Ne passons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal?

DAMÈTE.

Où leur stupidité les pousse! Du milieu des roseaux, les grenouilles sautent au-devant d'eux. Insensés que vous êtes! sortez de ce marécage, revenez sur ces bords verdoyans; comme les voilà faits!.... Leur toison tout à l'heure étoit si blanche.

MILON.

Enfin vous voici. Ne quittez plus ces pelouses fleuries. Mais dis-moi, Damète, que vois-je là? des colonnes de marbre renversées dans la fange, et entourées de joncs et d'herbes sauvages. Regarde cette arcade écroulée. Elle est ensevelie sous ce lierre, et de toutes ses crevasses on voit germer la ronce et l'épine.

DAMÈTE.

C'étoit un tombeau.

MILON.

Je le vois, Damète. Voici l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du

vase paroissent ornés de figures. Ce sont des guerriers terribles, des coursiers fougueux, écrasant sous leurs pieds des hommes étendus dans la poussière. Celui qui voulut que sa cendre fût couverte de si funestes images, n'étoit sûrement pas un berger. L'homme, dont vous avez laissé tomber ainsi en ruines le superbe mausolée, ne fut assurément pas l'ami de ces hameaux. La postérité chérit peu sa mémoire, et l'on a répandu peu de fleurs sur sa tombe.

DAMÈTE.

Lui! c'étoit un monstre. Il a dévasté des campagnes fertiles; d'hommes libres il a fait des esclaves. Les chevaux de ses guerriers fouloient aux pieds l'espérance du moissonneur, et des cadavres de nos aïeux il sema ces champs désolés. Ainsi que des loups affamés s'élancent sur de timides troupeaux, ses escadrons armés se jettoient sur des hommes paisibles qui ne l'avoient point offensé. Fondant sa grandeur sur l'énormité de ses crimes, il étaloit son

orgueil dans des palais de marbre, et s'y nourrissoit du sang des provinces que sa barbarie avoit ravagées. Lui-même érigea sur ces bords ce pompeux monument de ses fureurs.

MILON.

Quel monstre! Mais j'admire sa démence : c'est à ses forfaits qu'il élève un monument, pour que nos derniers neveux ne puissent les ignorer; pour qu'ils n'oublient jamais, lorsqu'ils passeront en ce lieu, de maudire sa mémoire; et voici son tombeau renversé; et voici ses cendres répandues dans la fange, tandis que l'urne qui les renfermoit, s'est remplie de limon et de reptiles venimeux. Peut-on voir, sans un sourire mêlé d'horreur et de pitié, la grenouille assise sur le casque du héros, et le limaçon se traîner sans crainte le long de son épée menaçante?

DAMÈTE.

Que reste-t-il encore de sa funeste grandeur?.... le noir souvenir de ses attentats,

et son ombre plaintive est livrée aux tourmens des furies vengeresses.

MILON.

Personne, non, personne ne daigne adresser au ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels! combien est malheureux celui qui souille sa vie par des forfaits? Même lorsqu'il n'est plus, sa mémoire demeure en exécration. Non, quand on m'offriroit les richesses de l'univers, s'il falloit les acheter par un crime, j'aimerois mieux n'avoir que deux chèvres à garder, et vivre en paix avec moi-même : encore en sacrifierois-je une aux dieux, pour leur rendre graces de mon bonheur.

DAMÈTE.

Ce lieu n'offre que d'affreuses images. Viens avec moi, Milon, je veux te montrer un monument plus précieux, le monument d'un homme de bien, de mon père. Il fut élevé de ses propres mains. Alexis, tu veilleras, en attendant, sur nos troupeaux.

MILON.

Je t'accompagne avec joie, pour célébrer la mémoire de ton père : sa droiture est révérée encore aujourd'hui jusque dans les hameaux les plus éloignés.

DAMÈTE.

Viens, mon ami : suivons ce sentier qui traverse la prairie ; nous passerons auprès de ce dieu Terme, couvert de pampre et de houblon.

Ils y allèrent : sur la droite de ce sentier étoit un pré, dont l'herbe s'élevoit jusqu'à leur ceinture ; à gauche, un champ de bled, dont les épis s'agitoient au-dessus de leurs têtes. Ce chemin les conduisit sous l'ombre paisible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouroient une cabane spacieuse et riante. Là, Damète fit apporter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, et la couvrit d'une corbeille pleine de fruits nouveaux, et d'une cruche remplie de vin frais.

MILON.

Dis-moi, Damète, où est le monument consacré à la mémoire de ton père? Que je verse la première coupe de vin aux mânes de l'homme juste.

DAMÈTE.

Le voici, mon ami! verse-la sous cette ombre paisible; tout ce que tu vois, est le monument de sa vertu. Cette contrée étoit sauvage; c'est son travail qui cultiva ces champs, et c'est sa main qui planta ces arbres fertiles. Nous, ses enfans, et nos derniers neveux, nous bénirons tous sa mémoire; et ceux avec qui nous partagerons le fruit de ses travaux, la béniront aussi. La prospérité de l'homme de bien repose sur ces campagnes, sur ces toits tranquilles et sur nous.

MILON.

Homme juste et bienfaisant, que cette coupe, que je verse ici, soit offerte à ta mémoire! Laisser l'abondance au sein

d'une famille vertueuse, et faire du bien même au-delà du trépas, est-il un monument plus respectable, plus cher à l'humanité ?

IDYLLE XLV.

IRIS, ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

L'AIR est toujours brûlant, quoique le soleil s'incline déjà vers l'horizon. Toutes les plantes languissent encore. Viens, Iris, descendons au bord de l'eau. De petits flots argentés vont caresser ce rivage : ces berceaux nous offrent l'asyle le plus frais.

IRIS.

Allons, Églé, je suis tes pas : avance encore un peu; ces branches me tombent sur le visage.

ÉGLÉ.

Comme ces eaux sont limpides! On voit au fond jusqu'au moindre caillou. Comme elles roulent doucement sur ce lit de gra-

vier ! Oh ! j'en jure par les Nymphes, je laisse ici mes vêtemens, et vais me plonger jusqu'au sein dans cette délicieuse fraîcheur.

IRIS.

Mais si l'on vient, si l'on nous apperçoit?

ÉGLÉ.

Aucun sentier ne conduit sur cette rive. Ce pommier qui semble se détacher du bord, pour recourber sur l'onde sa cime touffue, ce pommier nous couvre de l'ombrage le plus épais. Nous sommes renfermées ici dans une grotte de verdure, où le regard des humains ne sauroit pénétrer. Ce feuillage agité par les zéphyrs, ne s'ouvre que par intervalles aux plus foibles rayons du jour, et se referme soudain.

IRIS.

Eh bien ! Églé, ce que tu oses, je puis l'oser aussi.

Les bergères posèrent leurs vêtemens au pied de l'arbre, et saisies d'un doux frémissement, elles entrèrent dans l'onde

fraîche. Les flots embrassent d'abord leurs genoux arrondis, et bientôt leur sein d'albâtre et de roses : elles s'assirent sur des pierres, que le courant de l'eau avoit laissées près du rivage.

ÉGLÉ.

J'éprouve, Iris, une gaîté, une vie nouvelle : qu'allons-nous faire ? chanterons-nous quelques chansons ?

IRIS.

Y penses-tu ? veux-tu qu'on nous entende depuis le côteau voisin ?

ÉGLÉ.

Eh bien ! parlons tout bas : sais-tu ce qu'il faut faire ? raconte-moi une histoire.

IRIS.

Une histoire ?

ÉGLÉ.

Oui, quelque histoire secrète. Tu raconteras la première : je raconterai ensuite à mon tour.

IRIS.

J'en sais bien une assez jolie, mais....

ÉGLÉ.

Iris, crois que ce feuillage n'est pas plus discret que moi.

IRIS.

Soit. L'autre jour je descendois la colline en conduisant mes brebis au pâturage, dont la mer baigne les bords. Un grand cerisier, tu le sais, est planté sur le penchant du côteau. Tandis que.... Mais ne suis-je pas folle? te dire mon plus grand secret.

ÉGLÉ.

Eh! ne te raconterai-je pas aussi tout ce qu'il y a de plus caché dans mon cœur?

IRIS.

Eh bien! tandis que je descendois ce sentier solitaire, j'entendis tout à coup une voix charmante, et qui chantoit l'air le plus doux. Craintive, étonnée, je suspendis mes pas. Je regardai autour de moi, et

ne pus appercevoir personne, mais personne, en vérité. Je continuai mon chemin, et toujours je m'approchai de la voix. J'avance encore. Alors elle se trouva derrière moi. Car j'avois passé le cerisier, et c'étoit de sa cime touffue que sortoit cette voix mélodieuse. Ce qu'elle chantoit.... c'est ce que je n'oserai jamais te dire, quoique je n'en aie rien oublié ; ah! rien.

ÉGLÉ.

Il faut absolument me le dire. Sous ces ombres secrètes on n'a point de mystères ; et les jeunes filles au bain se disent tout.

IRIS.

Eh bien! j'y consens.... Mais convient-il de répéter ainsi ses propres louanges? Il est vrai qu'on sait que les bergers exagèrent toujours lorsqu'ils veulent nous louer. Tandis que je descendois la colline.... je sens la rougeur me monter au visage.... la voix chantoit ainsi :

« Quelle est cette beauté dont la taille

»est si élégante et la démarche si noble ? »Dites-moi, doux zéphyrs, qui vous jouez »dans ses cheveux et dans les ondes de sa »robe flottante, quelle est-elle? Est-ce une »des Graces? Ah! si c'en est une, c'est la »plus jeune et la plus belle.

»Comme les touffes fleuries du trèfle et »du thym cèdent mollement à l'impression »de ses pas! comme la campanelle azurée »et le barbeau bleuâtre s'inclinent au bord »du chemin pour baiser amoureusement »son pied mignon! Je veux les cueillir ces »fleurs, qui ont baisé tes pieds, qui ont été »pressées sous tes pas; je veux les cueillir »pour en tresser deux couronnes. De l'une »je ceindrai mon front; l'autre sera con- »sacrée à l'Amour.

»De quel air timide ses beaux yeux noirs »parcourent la contrée! Ah! ne crains rien, »je ne suis pas un vautour. Mes chants ne »sont point des présages funestes. Que ne »puis-je former des sons assez doux pour »suspendre tes pas! Pourquoi mes accens »ne sont-ils pas aussi touchans que ceux

»de la fauvette, aussi mélodieux que ceux »du rossignol, dans la plus belle nuit du »mois de mai? Sa beauté n'a-t-elle pas plus »de charmes pour moi que le printemps »n'en a pour le rossignol et pour tous les »oiseaux du bocage?

»Que crains-tu? Daigne plutôt ralentir »tes pas. Rosiers sauvages, détournez vos »épines. Ne blessez point ce pied si souple »et si délicat. Mais si légèrement vous pou- »viez accrocher sa robe, qu'il seroit doux »d'arrêter la belle encore quelques instans! »Hélas! elle précipite ses pas. Ces jeunes »zéphyrs, qui semblent s'intéresser à mes »peines, s'opposent en vain à sa fuite. Sa »robe seule flotte en arrière : mais toi, »cruelle, ils ne sauroient te retenir. Des »plus beaux fruits que produit cet arbre, je »veux remplir une corbeille, et cette nuit, »au clair de la lune, j'irai l'attacher à ta »fenêtre. Si tu daignes accepter mon pré- »sent, je suis le plus heureux berger de »ces hameaux. Tu fuis. Ces arbres vont te »dérober entièrement à mes yeux. Je vois

»encore le dernier pli de ta robe. Mais, »hélas ! voilà l'extrémité même de ton »ombre qui va disparoître ».

Ainsi chanta le berger. Les yeux baissés, je suivis le sentier; cependant je jettai un regard dérobé sur la cime de l'arbre : mais son feuillage étoit si épais, que je n'y découvris personne. Devine, Églé, si je m'endormis dès qu'il fut nuit ? J'apperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la grille de ma fenêtre; car la lune qui brilloit de la plus vive clarté, réfléchissoit son ombre sur ma couche. Je rougis; mon cœur palpita. Mais lorsque le jeune berger se fut retiré.... ne falloit-il pas m'assurer si ce n'étoit pas un songe?.... Je m'approchai doucement de la fenêtre, et détachai, en tremblant, le petit panier. Il étoit plein des plus belles cerises. Jamais je n'en mangeai de si douces. On y avoit mêlé des boutons de roses et des feuilles de myrtes. Oui, chère Églé.... Mais qui étoit ce berger ? c'est ce que ta curiosité ne saura pas encore.

ÉGLÉ.

Voudrois-je te le demander ? A-t-on jamais été plus mystérieuse? Tu ne me diras donc point que c'étoit mon frère. Et ce panier attaché à ta fenêtre, n'est-ce pas un présent que je lui avois fait le jour même? Ah! tu te troubles; une rougeur plus vive que celle des boutons de roses, te couvre depuis ce sein où se jouent les flots, jusqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embrasse-moi, chère Iris; aime mon frère; je te chéris déjà comme ma sœur.

IRIS.

Te raconterois-je mon plus grand secret, si je ne t'aimois pas, Églé, comme moi-même ?

ÉGLÉ.

Eh bien! pour que ta confidence ne t'inquiète plus, je vais te conter aussi ce que mon cœur a de plus secret. Le premier jour du mois, mon père fit un sacrifice au dieu Pan. Il avoit invité à la fête Ménalque,

son ami. Il y vint, accompagné de Daphnis, le plus jeune de ses fils. Daphnis, pendant le sacrifice, joua de deux flûtes; et tu sais, Iris, qu'aucun berger n'en joue avec plus d'art. Ses cheveux, d'un blond doré, flottoient en boucles sur sa robe plus blanche que la neige. Paré pour la fête, il étoit beau comme le jeune dieu de Délos. Le sacrifice consommé, nous allâmes.... Mais écoute.... j'entends du bruit dans le bocage.... le bruit s'approche de ces bords.

IRIS.

Écoutons. Oui, je l'entends approcher encore. O Nymphes! secourez-nous. Prenons vîte nos vêtemens, et fuyons dans cette grotte.

Les bergères effrayées s'enfuirent, comme des colombes que l'épervier poursuit du haut des airs. Cependant ce n'étoit qu'un faon aussi timide qu'elles, qui venoit se désaltérer dans le courant de la rivière.



Moreau del.^t *Le Mire f.^t*

IDYLLE XLVI.

MÉNALQUE & ALEXIS.

Ménalque étoit vieux; déjà les ans avoient penché sa tête octogénaire. Des cheveux argentés ombrageoient son front. Sa barbe blanche retomboit sur sa poitrine, et un bâton rassuroit ses pas chancelans. Comme celui qui, après les travaux d'un beau jour d'été, se repose satisfait à la fraîcheur du soir, et rend graces aux dieux en attendant le paisible sommeil, ainsi Ménalque avoit consacré le reste de ses jours au culte des immortels et au repos; car il avoit travaillé, il avoit fait le bien, et, tranquille et serein, il attendoit désormais le sommeil du tombeau. Ménalque voyoit la bénédiction répandue sur ses enfans. Il leur avoit donné de nombreux troupeaux et de riches pâturages. Pleins

d'une tendre inquiétude, tous s'étudioient à l'envi à embellir ses vieux jours, et à lui rendre les soins qu'il avoit eus de leur jeunesse. C'est un devoir que les dieux n'ont jamais laissé sans récompense. Souvent assis devant sa cabane, à la douce chaleur du soleil, il contemploit ses jardins soigneusement cultivés, et dans un vaste lointain les travaux et la richesse des champs. D'un air affable et caressant, il engageoit les passans à s'arrêter près de lui. Il écoutoit encore avec intérêt les nouvelles du voisinage, et se plaisoit à apprendre de l'étranger les mœurs et les coutumes des pays lointains.

Les enfans de ses enfans venoient folâtrer autour de lui. C'étoit l'amusement le plus cher à sa vieillesse. Arbitre de leurs jeux, il jugeoit leurs petits différends, et les accoutumoit à être bons, faciles et compatissans pour les hommes et pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enseignoit, se mêloit toujours quelque instruction simple et frappante;

lui-même faisoit leurs jouets. Sans cesse ils accouroient en criant : Oh! fais-nous encore ceci.... et puis encore cela. Quand ils l'avoient obtenu, ils se précipitoient à son cou; ils sautoient de joie, et le vieillard sourioit à leurs transports. Il leur apprenoit à tailler le jonc, à en faire des flûtes et des chalumeaux : il leur enseignoit les airs qui appellent les brebis et les chèvres au pâturage, et ceux qui les ramènent au bercail. Il composoit pour eux des chansons; les petits les chantoient, les plus grands les accompagnoient de la flûte: d'autres fois encore il leur racontoit quelque histoire intéressante. Alors, on les voyoit assis à terre ou sur le seuil de la porte, tous la bouche entr'ouverte et les yeux attachés sur ses lèvres.

Un jour qu'il étoit venu s'asseoir à l'entrée de sa cabane pour s'y réchauffer au soleil du matin, son petit-fils Alexis se trouva seul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avoit encore vu que treize printemps. Les roses du bel âge et de la santé

brilloient sur ses joues, et ses cheveux flottoient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenoit du bonheur de faire du bien aux hommes, et de soulager l'indigence. Il lui disoit : Aucun plaisir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du soleil, la lune perçant les sombres voiles de la nuit, remplissent notre cœur d'un sentiment délicieux; mais celui que nous inspire la bienfaisance.... ô mon fils! il est plus délicieux encore. Des larmes de joie et de tendresse arrosèrent les joues du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec transport.... Tu pleures, mon fils, lui dit-il en fixant tendrement les yeux sur lui; sûrement mes discours seuls n'auroient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque chose dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis essuya les pleurs de ses joues de roses; mais ses yeux se remplissoient sans cesse de nouvelles larmes. Ah! je le sens; oui, je sens que rien n'est si doux que de faire du bien.

Ménalque attendri serra la main du jeune homme dans la sienne, et lui dit : Je vois sur ton front, je lis dans tes yeux que ton ame est émue, et qu'elle ne l'est pas seulement de ce que je viens de dire.

Interdit, le jeune berger détourna ses regards : Tes discours ne sont-ils pas assez touchans, pour faire répandre sur mes joues une douce rosée de larmes ?

Je vois, mon fils, lui répondit Ménalque, je vois que tu me caches, peut-être pour la première fois, ce qui fait palpiter ton sein, ce qui erre déjà sur tes lèvres.

Eh bien ! dit Alexis en retenant ses pleurs, je te raconterai tout ; mais sans toi je l'eusse caché éternellement au fond de mon cœur. Ne l'ai-je pas appris de toi-même ? Celui qui se vante du bien qu'il a fait, n'est bon qu'à demi. Voilà pourquoi je voulois te cacher ce qui fait palpiter mon cœur, ce qui me fait éprouver si délicieusement que le plaisir de faire du bien est le sentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'étoit égarée. J'allai la

chercher dans la montagne, et là j'entendis une voix gémissante. Je me glissai du côté d'où venoit la voix, et j'apperçus un homme. Il ôtoit de dessus ses épaules un pesant fardeau, et le posoit à terre en soupirant. « Je ne puis, non, disoit-il, je ne »puis aller plus loin. Que ma vie est pleine »d'amertume! Une subsistance pénible et »douloureuse, est tout ce que j'obtiens de »mon travail. Il y a plusieurs heures que »j'erre accablé de cette charge aux ardeurs »du midi, et je ne trouve point de source »pour étancher ma soif, pas un arbre, pas »même un arbuste dont le fruit puisse me »rafraîchir. O dieux! je ne vois autour de »moi que d'affreux déserts. Aucun sentier »qui me conduise vers ma chaumière, et »mes genoux chancelans ne sauroient me »porter plus loin.... Cependant je ne murmure pas. O dieux! vous m'avez toujours »secouru». En gémissant ainsi, il s'étendit languissamment sur son fardeau : alors, sans en être apperçu, je courus de toute ma force à notre cabane, je ramassai vîte



une corbeille de fruits secs et de fruits nouveaux ; je remplis de lait mon plus grand flacon ; je revolai à la montagne, et je retrouvai encore cet infortuné. Il goûtoit dans ce moment la paix du sommeil. Doucement, tout doucement je m'approchai de lui ; je mis à ses côtés la corbeille et le flacon rempli de lait, et j'allai me cacher dans les buissons. Il se réveilla bientôt. Les yeux sur son fardeau : Que le sommeil, dit-il, est un doux soulagement ! Je vais essayer à présent de te traîner plus loin. N'as-tu pas servi à reposer ma tête ? Peut-être que les dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maître hospitalier me recevra sous son toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau sur ses épaules, il apperçut le flacon et la corbeille. La charge retomba de ses bras.... Dieux ! que vois-je ?... s'écria-t-il. Hélas ! le besoin qui me tourmente trompe mes sens, je rêve, sans doute ; et quand je me réveillerai tout disparoîtra.

Mais non.... je veille.... Dieux! ce n'est pas un songe. Il porta la main sur les fruits.... Je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige? C'est à toi que je verse les premières gouttes de ce lait, et c'est à toi que je consacre ces deux pommes, les plus belles du panier. Reçois, ah! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoissance.... Tu vois si mon ame en est pénétrée. A ces mots il s'assit, et mangea, en versant des larmes de joie. Après s'être rafraîchi, il se leva, et rendit encore une fois graces au dieu qui veilloit sur lui avec tant de bonté. Les dieux, dit-il, auroient-ils conduit ici un mortel bienfaisant? Pourquoi ne puis-je le voir et l'embrasser? Où es-tu? que je te rende graces, que je te bénisse. Dieux! bénissez-le. Bénissez l'homme généreux, et les siens, et tout ce qui lui est cher. Je suis rassasié: je vais emporter ces fruits. Je veux que ma femme et mes enfans en mangent, et qu'ils bénissent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla, et je pleurai de joie.

Cependant je courus à travers les buissons pour le devancer, et je m'assis sur le bord du chemin où il devoit passer. Il vint, il me salua, et me dit : Ecoute, mon fils, n'as-tu vu personne dans ces montagnes, portant un flacon et un panier rempli de fruits?.... Non, je n'ai vu personne dans la montagne portant un flacon et un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment es-tu venu jusque dans ce désert? Sans doute que tu t'es égaré; aucune route ne conduit ici..... Hélas! oui, mon enfant, je me suis malheureusement égaré; et si quelque divinité bienfaisante, ah! si c'est un mortel les dieux l'en béniront, si quelque divinité bienfàisante ne m'avoit sauvé, j'aurois péri de faim et de soif dans ces montagnes.... Que je t'enseigne donc le chemin; donne-moi ton fardeau à porter, et tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-temps, il me donna le fardeau, et je le menai sur la route qui conduisoit à son hameau. Voilà, mon père, ce qui me fait encore pleurer

de joie. Ce que j'ai fait m'a coûté peu de peine; cependant toutes les fois que je me le rappelle, ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien!

Le vieillard, dans le plus doux ravissement, embrassa le jeune homme. Ah! je descends sans regrets dans la tombe, puisque je laisse la bienfaisance et la piété dans ma chaumière.

IDYLLE XLVII.

LA TEMPÊTE.

Mysis et Lamon gardoient un troupeau de génisses sur le promontoire près duquel le Tiferne s'enfuit au sein des mers à travers les roseaux. De noirs orages s'amassoient dans le lointain : un silence effrayant planoit sur la cime des arbres ; l'hirondelle et l'alcyon erroient çà et là, incertains et épouvantés. Déjà les troupeaux avoient quitté la montagne pour chercher un abri. Ces deux bergers étoient restés seuls à contempler l'approche de la tempête.

Que ce calme est terrible ! dit Lamon. Regarde ces nuages derrière lesquels se retire le soleil couchant : semblables à des monts sourcilleux, ils s'élèvent aux extrémités de la mer.

MYSIS.

Cette mer noire et sans rives ressemble à la nuit éternelle. Elle est encore paisible; mais à ce calme funeste succédera bientôt la plus affreuse tourmente. Un bruit sourd remplit déjà les airs. Ainsi, dans un désastre subit, on entend au loin les hurlemens de l'angoisse et de la terreur.

LAMON.

Regarde ces montagnes de nuages; comme on les voit s'amonceler lentement! comme on les voit sortir de l'abîme, toujours plus sombres, toujours plus menaçantes!

MYSIS.

Le bruit s'avance et devient plus éclatant. Les ténèbres couvrent la mer. Déjà elles ont englouti les îles de Diomède; on ne les voit plus. Ce n'est qu'au sein d'une obscurité profonde qu'étincelle encore la flamme du phare voisin. Mais voici les vents qui commencent à mugir: ils déchi-

rent la nue; ils la poussent avec furie dans les airs ; ils se déchaînent sur l'onde déjà blanchie d'écume.

LAMON.

La tempête éclate dans toute sa fureur. Cependant j'aime à contempler sa rage. Je ne sais quel plaisir mêlé d'inquiétude agite mon sein. Si tu veux nous demeurerons ici. Nous n'avons que la montagne à descendre pour retrouver notre asyle.

MYSIS.

Lamon, je reste avec toi. Déjà l'orage est sur nos têtes. Les vagues se jettent sur ce bord, et les vents sifflent à travers la cime courbée des arbres.

LAMON.

Vois les flots déchaînés, qui font jaillir leur écume jusqu'aux cieux, s'élever en rochers escarpés, et se précipiter avec effroi dans l'abîme. La foudre sillonnant le dos des vagues, éclaire seule cette scène d'horreur.

MYSIS.

O dieux immortels! un vaisseau!.... Il est suspendu sur cette vague, comme un oiseau sur la pointe d'un rocher. Ciel! elle s'écroule. Où est le vaisseau? Où sont les infortunés? Ensevelis dans les gouffres de la mer.

LAMON.

Si mes yeux ne me trompent pas, le vaisseau reparoît sur cette vague. Dieux! sauvez, ah! sauvez les malheureux! Hélas! regarde, la vague qui les poursuit se précipite sur eux de toute sa violence. Infortunés! qu'alliez-vous chercher, pour quitter le rivage paternel et voguer ainsi sur d'immenses abîmes! Votre pays ne produisoit-il pas assez de fruits pour appaiser votre faim? Vous cherchiez la richesse, et vous trouvez une mort déplorable.

MYSIS.

Vos pères, vos épouses, vos enfans arroseront en vain de leurs larmes la rive pa-



P. Baquoy. sculp.

ternelle; en vain feront-ils des vœux pour vous aux autels de Neptune ; votre tombeau demeurera vide : vos corps serviront de pâture aux oiseaux du rivage, ou seront dévorés par les monstres de la mer. O dieux ! souffrez que tranquille j'habite toujours ma pauvre chaumière; que, satisfait de peu , mon chant et mon troupeau suffisent à mes besoins.

LAMON.

Grands dieux! punissez-moi comme ces infortunés, si jamais mon cœur murmure, si jamais je desire plus que je n'ai, ma subsistance et du repos.

MYSIS.

Descendons ici. Peut-être les flots jetteront-ils quelques-uns de ces malheureux sur la terre. S'ils vivent encore, nous aurons la consolation de les sauver. S'ils sont morts, nous appaiserons du moins leurs mânes, en leur ouvrant une tombe paisible.

Ils descendirent au rivage, et ils trouvèrent étendu sur le sable un jeune homme,

beau comme le fils de Maïa. N'ayant pu le rappeller à la vie, ils l'ensevelirent au bord de la mer, en versant des pleurs. Les débris du vaisseau étoient dispersés sur l'arène. Parmi ces débris ils apperçurent une cassette. L'ayant ouverte, ils y trouvèrent de grandes richesses. Que faire de cet or? dit Mysis.

LAMON.

Gardons-le, non pour être riches, nous en préservent les dieux! mais pour le rendre à celui qui pourroit le réclamer, ou à quiconque en aura plus besoin que nous.

Inutile, ignoré de la cupidité des hommes, le trésor resta long-temps entre les mains des deux bergers. Enfin, ils en firent bâtir un petit temple, près de la tombe du jeune homme. Six colonnes de marbre blanc en ornoient la façade ombragée de lierre; et dans l'enfoncement étoit placée la statue du dieu Pan. Douce modération, c'est à toi et au dieu Pan que fut consacré ce temple.

IDYLLE XLVIII.

MYRTIL & CHLOÉ.

De grand matin, Myrtil, sortant de la cabane, trouva Chloé, sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes. La rosée brilloit sur toutes les fleurs, et à la rosée se mêloient les larmes de la petite Chloé.

MYRTIL.

Chère Chloé, que veux-tu faire de ces guirlandes? Hélas! tu pleures.

CHLOÉ.

Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Myrtil? Mais, hélas! qui ne pleureroit comme nous? l'as-tu vue, notre mère? dans quelle tristesse elle est plongée! Comme, avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en détournant de nous ses yeux baignés de larmes!

MYRTIL.

Je l'ai vue comme toi. Hélas! notre père! sans doute, il est plus mal encore qu'il n'étoit hier.

CHLOÉ.

Ah mon frère! s'il doit mourir! Comme il nous aime! comme il nous embrasse, lorsque nous faisons ce qu'il aime, ce qui plaît aux dieux!

MYRTIL.

O ma sœur! comme tout est triste! En vain mon agneau vient me caresser, j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, et cherche à me becqueter les lèvres et le menton. Rien, non, rien ne sauroit me rappeller à la joie. O mon père! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient, — ce bon père, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux, et qu'il se mit à pleurer....

MYRTIL.

Oui, Chloé, il m'en souvient: comme il nous remit à terre, comme il devint pâle! Je ne peux plus vous tenir, mes enfans; je me trouve mal.... très-mal. A ces mots, il se traîna dans son lit; depuis ce jour il est malade.

CHLOÉ.

Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté. Ecoute, mon frère, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour, je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, et pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statue de Pan. Notre mère ne dit-elle pas toujours que les dieux sont bons, que les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence? J'irai, j'offrirai ces guirlandes au dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau? — Eh bien! je veux l'immoler encore au dieu.

MYRTIL.

O ma chère sœur! je veux aller avec

toi.... je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits; et mon ramier, je veux aussi l'immoler au dieu Pan.

Il courut, et fut bientôt de retour; alors ils allèrent ensemble au pied de la statue. Elle étoit située, non loin de-là, sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là, s'étant mis à genoux, ils invoquèrent ainsi le dieu des champs.

« O Pan! protecteur de nos hameaux, » écoute, écoute favorablement nos prières, » reçois nos foibles offrandes. C'est tout ce » que des enfans peuvent t'offrir. Je pose » ces guirlandes à tes pieds; si je pouvois » atteindre plus haut, j'en voudrois cou» ronner ton front, j'en voudrois ceindre » tes épaules. Sauve, ô Pan! sauve notre » père, rends-le à ses pauvres enfans ».

MYRTIL.

Je t'apporte ces fruits, ce sont les plus beaux que j'ai pu cueillir dans nos vergers. Reçois-les favorablement. Je t'aurois sa-

crifié la plus belle chèvre du troupeau : mais elle auroit été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre père à nos vœux. Rends, ô dieu secourable, rends la santé au meilleur des pères.

CHLOÉ.

Je vais t'immoler cet oiseau, ô dieu secourable ! c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture; mais je veux, ô Pan ! je veux te l'immoler.

MYRTIL.

Et moi je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse; mais je veux, ô Pan ! je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre père. Exauce, ô Pan ! exauce nos vœux.

Déjà leurs petites mains tremblantes saisissoient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre. « Les dieux aiment à exau- » cer les vœux de l'innocence. Aimables » enfans, n'immolez point ce qui fait vos

»délices ; votre père est rendu à la vie ».

Et Ménalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfans, il alla ce jour même avec toute sa famille offrir un sacrifice au dieu. Il vécut comblé de bénédictions, et vit les enfans de ses enfans.

IDYLLE XLIX.

LA JALOUSIE.

LA flamme la plus dévorante, le plus cruel serpent que les furies jettent dans notre cœur, c'est la jalousie. Alexis l'éprouva. Il aimoit Daphné. Il en étoit aimé. Alexis étoit brun, et d'une beauté mâle. Daphné étoit belle comme l'innocence, et blanche comme le lys qui s'épanouit au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étoient juré une tendresse éternelle. Vénus et les Amours sembloient répandre sur eux leurs plus douces faveurs. Le père d'Alexis venoit d'échapper à une maladie dangereuse. Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de sacrifier six brebis au dieu de la santé. Pars, conduis les victimes à son temple. Il y avoit deux grandes journées à faire pour arriver au temple d'Esculape.

Alexis versa un torrent de larmes en se séparant de sa bergère. On eût dit qu'il avoit de vastes mers à traverser. Triste et rêveur, il conduisoit ses brebis devant lui, et en s'éloignant du hameau, il soupiroit le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il passoit par les plus belles prairies, et ne les voyoit point. Les paysages les plus rians s'offroient à ses yeux. Insensible à leur beauté, il ne sentoit que son amour, il ne voyoit que son amante. Il la voyoit à l'ombre, au bord des ruisseaux; il l'entendoit répéter le nom d'Alexis, et lui répondoit par ses soupirs. C'est ainsi qu'il gravissoit les sentiers solitaires en suivant ses brebis, et en se plaignant de ce qu'elles n'avoient pas la légéreté du chevreuil. Il arriva au temple : les victimes offertes, le sacrifice consommé, il revola sur les ailes de l'Amour vers sa demeure. Mais en traversant des buissons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. A peine la douleur lui laissa-t-elle la force de se traîner jusqu'à la cabane voisine. Un

berger bienfaisant l'y reçut, et mit sur sa blessure des herbes salutaires. Dieux! que je suis infortuné! disoit-il sans cesse; sombre et rèveur, il comptoit, en soupirant, chaque minute. Enfin, une divinité ennemie versa dans son cœur le poison de la jalousie. Dieux! disoit-il en murmurant tout bas, et en jettant des regards farouches autour de lui, dieux! quelle pensée! Daphné pourroit m'être infidelle.... Pensée injuste, odieuse!.... Mais Daphné est femme, et Daphné est belle. Qui peut la voir, et résister à ses charmes? Depuis long-temps Daphnis ne soupire-t-il pas pour elle? Il est beau. Qui n'est pas attendri aux doux accens de sa voix? Et qui touche la lyre comme lui? Sa cabane est près de celle de Daphné. Elle n'en est séparée que par un ombrage délicieux.... Loin de moi.... ah! loin de moi.... Pensée déchirante!... hélas! tu te graves toujours plus profondément dans mon cœur. Tu me poursuis nuit et jour. Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre

sa bergère, se glissant d'un pas timide sous l'ombre où Daphnis soupire aux échos sa peine et ses amours. Là, il la voit, l'œil languissant, étouffer à peine les soupirs qui font palpiter son sein. Dans un autre moment, il la voit sommeiller sous un berceau de jasmin : Daphnis la suit, l'apperçoit, ose s'approcher d'elle.... ses avides regards dévorent tous ses charmes.... il saisit sa main.... la baise ; Daphné ne se réveille point.... il baise ses joues, il baise ses lèvres. Et elle ne se réveille pas! s'écrie-t-il transporté de fureur.... Mais quelles affreuses images je vais créer moi-même! Pourquoi ne suis-je ingénieux qu'à me tourmenter du plus cruel supplice? Injuste, ingrat, pourquoi ne pensé-je qu'à ce qui peut blesser l'innocence de ce que j'aime?

C'étoit déjà le sixième jour que duroit cet horrible tourment! et sa plaie n'étoit pas encore entièrement guérie. Mais rien ne sauroit l'arrêter davantage. Il embrasse son bienfaiteur; il résiste à tout ce que la

douce hospitalité peut imaginer pour le retenir encore. Poursuivi par les furies, il part, et malgré sa douleur il court, il vole. Déjà la nuit étoit tombée : mais au clair de la lune, il apperçut de loin la cabane de Daphné. Ah! désormais, dit-il, fuyez, pensées odieuses, fuyez loin de moi! C'est là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'hui, ô dieux! encore aujourd'hui, je pleurerai de joie sur son sein. En prononçant ces mots, il hâtoit encore ses pas. Cependant il vit Daphné s'avancer sous le berceau qui conduisoit à sa cabane. C'est elle. O Daphné! c'est toi; c'est ta taille si élégante, ta démarche si légère, ta robe plus blanche que la neige. C'est elle, ô dieux! Mais où va-t-elle en ce moment? Pour de timides bergères, il est dangereux de s'exposer ainsi de nuit dans les champs. Peut-être impatiente de me voir, vient-elle sur le chemin à ma rencontre. A peine eut-il dit ces mots, qu'un jeune homme sortit du berceau pour la suivre. Il se mit à ses côtés, et Daphné pressa tendrement sa

main dans celle du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs, qu'elle prit sous son bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignèrent ensemble de la cabane au clair de la lune. Alexis, saisi d'horreur, se tenoit dans l'éloignement, et frémissoit de tout son corps. Dieux immortels! que vois-je? Il n'est donc que trop vrai! Ce qui m'a si cruellement agité, est certain. Une divinité compatissante me l'avoit prédit. Malheureux!... qui es-tu, dieu ou déesse, ô toi qui m'as fait pressentir mon malheur! venge.... ah! venge-moi. Punis à mes yeux cette perfidie, et laisse-moi mourir de douleur.

Les bras entrelacés, Daphné et le berger suivoient le chemin du bois de myrtes qui entoure le temple de Vénus. La lune éclairoit leurs pas, et leur maintien annonçoit une douce intelligence.

Ils vont sous l'ombre de ces myrtes, disoit Alexis furieux; et c'est à l'ombre même de ces myrtes qu'elle m'a juré si souvent une tendresse éternelle! Les voilà

dans le bosquet. Ciel! je ne les vois plus. Cachés sous le plus épais feuillage, ils vont s'asseoir sur le gazon. Mais non, je les revois.... sa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux et leur tige grisâtre. Ils s'arrêtent. Voilà un asyle charmant, et cette mousse est fraîche.... Perfides.... reposez-vous.... jurez en présence de Phébé.... jurez-vous de coupables amours. Puissent les furies jetter l'épouvante au milieu de vous! Mais non. Écoutons. Les rossignols répètent les airs les plus tendres, et les tourterelles soupirent autour d'eux. Cependant.... ce n'est pas encore là qu'ils suspendent leurs pas. Ils vont jusqu'au temple de la déesse. Je veux m'approcher; je veux les voir; je veux les entendre.

Il entra dans le bois de myrtes. Il les vit s'avancer vers le temple, dont les colonnes de marbre blanc, éclairées par la lune, perçoient avec éclat les ombres de la nuit. Eh quoi!... ils oseroient franchir ces marches saintes! La déesse de l'amour

protégeroit la plus noire perfidie ! Il vit en effet la jeune bergère monter les degrés du temple ; la petite corbeille de fleurs sous le bras, elle en traversa les portiques ; et le jeune homme s'arrêta sous la première arcade. Alexis approchoit toujours à la faveur des ombrages. Frémissant d'horreur et de désespoir, il se glissa sous l'ombre d'une colonne ; et s'étant appuyé contre elle, il apperçut distinctement Daphné, qui alloit à la statue de Vénus. Le marbre en étoit aussi blanc que le lait, et le flambeau de la nuit l'éclairoit toute entière. La déesse penchée en arrière avec une majesté ravissante, semble éviter les yeux étonnés des mortels ; et de sa hauteur sublime, elle jette un regard de bonté sur ceux qui encensent ses autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la déesse, posa les guirlandes devant elle, et dit, avec l'accent le plus tendre et le plus douloureux :

Exauce, ô douce déesse, protectrice des amours fidelles, exauce ma prière. Reçois

favorablement les fleurs que j'ose t'offrir; elles sont encore humides de la rosée du soir et de mes larmes. C'est aujourd'hui le sixième jour qu'Alexis est loin de moi. O bienfaisante déesse! qu'il revienne dans mes bras! Protège-le sur sa route, et ramène-le aussi fidèle, aussi tendre, qu'il l'étoit lorsqu'il m'a quittée. Ramène-le, et que je le presse contre mon sein palpitant d'amour.

Alexis l'entendit. Il apperçut vis-à-vis de lui le jeune berger, dont la lune éclairoit alors le visage. C'étoit le frère de Daphné. Timide et craintive, elle n'avoit pas voulu s'exposer aux dangers de la nuit, en allant seule au temple de Vénus.

Alexis, ayant quitté la colonne qui le cachoit, parut soudain aux yeux de son amante. Daphné saisie du plus doux ravissement, Alexis transporté de joie et de honte, ils tombèrent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la déesse.

IDYLLE L.

ÉRYTHIE.

MYRSON.

VIENS, Lycidas, entrons dans le ruisseau, il rafraîchira nos pieds. Le saule et le peuplier flexible y forment une voûte de là plus riante verdure.

LYCIDAS.

Volontiers, Myrson. Dans cette chaleur étouffante, peut-on trouver un asyle assez frais ?

MYRSON.

Allons jusqu'au rocher d'où se précipite le ruisseau. On y sent une fraîcheur aussi délicieuse que si l'on nageoit dans l'onde au clair de la lune.

LYCIDAS.

Ecoute. Déjà j'entends le bruit de l'eau qui tombe. On diroit que tout ce qui respire vient chercher la joie sous ces ombrages. Quel bourdonnement mélodieux! quel doux gazouillement! quel tumulte agréablement varié vient animer ces berceaux solitaires! Et ce petit chardonneret, veut-il nous montrer le chemin? Comme il sautille dans sa gaîté folâtre, de caillou en caillou! Vois-tu comme le soleil darde un rayon brillant dans le creux de ce saule, dont le tronc est entouré de lierre. Ah! regarde, un petit chevreau repose dans le creux. Qu'il a bien trouvé ce paisible abri!

MYRSON.

Tu vois tout, et tu ne t'apperçois pas que nous arrivons à l'endroit où nous voulons être.

LYCIDAS.

O Pan! ô dieu! quel réduit charmant!

MYRSON.

Le ruisseau dans sa chute, semblable à un tapis argenté qui flotte mollement au gré des airs, couvre toute l'entrée de la grotte, et ces arbrisseaux le couronnent de leur feuillage. Viens, passons derrière la cascade, entrons dans la grotte.

LYCIDAS.

Cette agréable fraîcheur me fait tressaillir. Comme le ruisseau tombe en bouillonnant à nos pieds ! Chaque goutte d'eau semble, aux rayons du soleil, une étincelle de feu.

MYRSON.

Asseyons-nous sur cette roche couverte de mousse. Nos pieds reposeront à sec sur ces pierres qui sortent de l'eau ; et renfermés dans cet antre, la cascade jettera sur nous son rideau transparent.

LYCIDAS.

Non, jamais je n'ai vu un lieu plus enchanteur.

MYRSON.

Oui, cette grotte est délicieuse. Aussi est-elle consacrée au dieu Pan. Les bergers s'en éloignent vers le milieu du jour. Car on dit qu'à ces heures le dieu vient souvent s'y reposer. Sais-tu l'histoire merveilleuse de cette source? Si tu le veux, je vais te la chanter.

LYCIDAS.

Nous sommes bien ici. Assis sur cette mousse, appuyé contre le rocher, j'écouterai tes chants avec transport.

MYRSON.

Que tu étois belle, Érythie, fille d'Éridan, la plus belle des nymphes de Diane! Sa beauté cependant ne faisoit qu'éclore. Presque encore enfant, déjà sa taille étoit élégante. La première fleur de l'innocence sourioit sur son joli visage. Une timidité ingénue adoucissoit l'éclat de ses yeux bleus, et son sein naissant, arrondi avec

grace, promettoit ce que promet le bouton de la plus belle rose.

Pendant les ardeurs d'un jour d'été, elle avoit poursuivi avec ses compagnes les chevreuils de la forêt. Fatiguée, languissante de soif, elle courut se désaltérer à une source. Pour se rafraîchir, elle y lava son beau visage; et puisant de l'eau dans le creux de sa main, elle la savouroit de sa petite bouche vermeille. Penchée ainsi sur la fontaine, Érythie ne songeoit à aucun danger. Mais Pan, caché dans le bosquet voisin, avoit les yeux fixés sur elle. Soudain le dieu se sentit embrasé de tous les feux de l'amour. Sans être apperçu de la nymphe, il s'étoit déjà glissé tout près d'elle, lorsque le frémissement de l'herbe que fouloient ses pieds, décela son approche. Saisie de frayeur, elle prend la fuite; elle échappe aux bras nerveux de Pan, à ces bras qui trembloient de desir et de volupté. Déjà elle sentoit sur son sein leur chaleur brûlante; une feuille de rose eût rempli l'espace qui l'en séparoit. Elle



J. Moreau le Jeu.ne del. R. Delvaux sculp.

franchit le ruisseau. Plus légère que la biche, l'épouvante ajoute encore à sa légéreté. Il la poursuit. Elle vole à travers les prés, semblable au vent rapide, qui de son aile effleure à peine les pointes de l'herbe naissante. Mais tout à coup la terreur suspend sa course. Sur le bord d'une roche escarpée, elle recule; pâle et tremblante elle voit la profondeur de l'abîme. O Diane! s'écrie-t-elle avec l'accent du désespoir, ô Diane, protectrice des cœurs chastes! sauve-moi. Ne permets pas qu'un bras impudique ose serrer ce sein dévoué à ton culte. Viens, chaste déesse, viens à mon secours. Cependant le dieu l'avoit atteinte de si près, qu'elle sentoit le feu de sa brûlante haleine, et ses mains étoient prêtes à la saisir. Mais la déesse, ennemie des amours, entend les accens plaintifs de la nymphe.

Pan, croyant embrasser Érythie, sent l'onde s'échapper entre ses mains, et s'écouler sur son cœur palpitant d'amour. Érythie dans ses bras est changée en fon-

taine. Ainsi fond la neige au printemps sur de noirs rochers. Elle rejaillit sur les bras du dieu.... Elle ruisselle le long de ses genoux, elle murmure à travers le gazon, se précipite du haut de la roche, et roule déjà son onde au fond de la vallée. Ainsi se forma la source pure d'Érythie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

IDYLLES.

FIN DE LA TABLE.

59 GESNER. Œuvres de Salomon Gesner. Paris, A. Renouard, an VII (1799), 4 vol. in-8°, cart. papier bleu, dos ornés, non rogné (Rel. époque). 150 NF

Edition ornée de **3 portraits** et de **48 jolies figures** en épreuves **avant la lettre**, dessinées par Moreau et gravées par Baquoy, Dambrun, Delvaux, Dupréel, de Ghendt, Girardet, Lemire, Petit, Simonet et Trière. **Bel exemplaire.** Lucien Potirlot Paris October 1960